





AIRI  
l'une  
e l'h  
curri  
a dé  
es m  
ajou  
VIN'  
phra  
ae s  
du  
u poi  
NTEI  
e tou  
ile ?  
irecte  
d'un  
née  
EX  
ses  
ntin  
que l  
/ Q  
pat

TRAITÉ  
DE L'OPIMUM.

B



*Cet Ouvrage se trouve chez les Libraires suivans :*

A P A R I S ,

Chez ALLUT , Imprimeur-Libraire et propriétaire de l'Ouvrage , rue Saint-Jacques , n° 611 , et rue de l'École-de-Médecine , n° 36.

LEVRAULT et SCHOELL, rue de Seine , hôtel de la Rochefoucault , et à Strasbourg.

GABON , place de l'École-de-Médecine.

MÉQUIGNON rue de l'École-de-Médecine:

FUCHS , rue des Mathurins.

KœNIG , quai des Augustins:

TREUTTEL et WURTZ , quai Voltaire:

POUGENS , quai Voltaire.

VILLERS , ( Veuve ) rue des Mathurins:

HERNANDEZ , à Toulon.

FOURNIER , à Brest:

VALLÉ frères , à Rouen.

VIDAL , à Montpellier.

RENAULT , à Montpellier.

TRAITÉ <sup>36.715</sup>  
DE

LA PROPRIÉTÉ

EXCLUSIVEMENT STIMULANTE.

DE L'OPIMUM.

*CONTENANT de nouvelles idées sur la nature de l'Inflammation, des Convulsions, de la Veille et du Sommeil, etc.*

PAR J. F. CHORTET, MÉDECIN,

L'UN des Rédacteurs du Journal de la  
Vraie Théorie Médicale, et Auteur  
de plusieurs Ouvrages sur le Système  
de Brown.



Opium me herclè non sedat!  
Joannis. Brunonis Element.  
Medicinæ. §§. cc. xxxi.



DON DE M<sup>RE</sup>  
BRACHET  
1859

A PARIS,

De l'Imprimerie de P. A. ALLUT, rue Saint-Jacques, n°. 611, vis-à-vis le Prytanée.

AN. XII. (1804.)



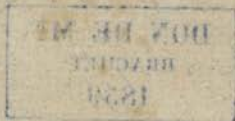


AVIS DE L'ÉDITEUR.

On a déposé, conformément à la loi, deux exemplaires, à la *Bibliothèque Nationale*.

NOTA. Nous regarderons comme contre-façon, tous les exemplaires qui ne seront pas signés et numérotés de l'Auteur.

— Cholet Mied  
no. 249



A MONSIEUR BOCK ;

HOMME DE LETTRES , à Arlon , départe-  
ment des Forêts

*COMME un témoignage de l'amitié et de  
l'attachement que je lui ai voués.*

J. F. CHORTET.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
540 EAST 57TH STREET  
CHICAGO, ILL. 60637

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
540 EAST 57TH STREET  
CHICAGO, ILL. 60637

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

---

P R É F A C E.

---

L'OPIMUM que ses effets les plus manifestes ont de tout temps fait regarder comme un remède sédatif, a été mis par BROWN au nombre des plus puissans excitans. Suivant lui, l'opium remplit les mêmes indications que le vin, l'eau-de-vie et tous les autres stimulans les plus actifs, dans le cas de spasmes et de convulsions ; dans les douleurs violentes, le délire des fièvres malignes et différentes autres affections asthéniques. C'est encore à sa propriété stimulante qu'il attribue ses effets soporifiques ; car chez les gens en santé, l'opium excite la gaieté augmente le courage et peut même écarter le sommeil. S'il a dissipé souvent l'insomnie, c'est que pour l'ordinaire elle est une suite de la faiblesse, du défaut d'incitation nécessaire au sommeil, état auquel on remédie par l'action des fortifiens, comme nous le verrons ci-après.



*L'Auteur du nouveau système a anéanti toute la classe des remèdes sédatifs, et les a mis au nombre des stimulans les plus efficaces. Il n'y a point de calmant proprement dit dans la nature ! aucune influence extérieure ne peut agir immédiatement sur l'incitabilité qui tombe hors la sphère de notre monde.*

*J'ose me flatter que ceux qui liront ce traité avec attention et un esprit dégagé de préjugés, n'auront plus le moindre doute sur l'action stimulante de l'opium, remède dont, selon Sydenham, la médecine ne saurait se passer. J'espère de plus que les nouvelles idées que je donne sur la nature de l'inflammation, du sommeil, de la veille, etc. etc. seront favorablement accueillies ; je les crois très-propres à contribuer à l'avancement du plus noble et du plus utile des arts.*

---

## REFLEXIONS

## PRÉLIMINAIRES.

LES connaissances que nous avons de l'action des médicamens, et de toutes les influences extérieures sur l'économie animale, sont purement empiriques, et nous les acquérons par la voie de l'expérience.

L'expérience est la connexion causale entre la cause et l'effet.

L'observation est, au contraire, la perception de la série des phénomènes qui se présentent dans un objet. Il suit de là que, pour élever l'observation à la dignité d'une expérience, il faut démontrer qu'il y a une connexion intime entre la cause et les phénomènes observés.

L'analogie et l'induction seules éclai-

A



rées par le flambeau d'une théorie basée sur des fondemens solides , peuvent nous servir de guides pour faire des expériences en médecine, et dans toutes les autres sciences expérimentales.

Mais il est peu d'hommes capables d'observer avec une attention scrupuleuse la série des phénomènes que produit l'action des objets du dehors sur l'organisme animal ; ils ne font ordinairement que des observations isolées et incohérentes, à l'aide desquelles ils prétendent avoir obtenu des résultats, dont ils induisent des principes généraux. Il n'y a que la connexion causale des phénomènes avec l'agent extérieur qui puisse jeter quelque jour sur les propriétés des médicamens. Si j'observe, par exemple, qu'une certaine dose de vin ou d'opium accroît, chez une personne en santé, l'énergie de l'incitation, je ne suis pas encore autorisé à avancer que ces influences jouissent de la vertu d'augmenter la force intensive de l'incitation et de la fonction vitale. Car l'observation apprend que, dans les maladies de faiblesse, les débilitans paraissent souvent



produire un mieux-être momentané, et les excitans assortis au degré de la maladie, sont quelquefois suivis de symptômes effrayans. Pour que l'on soit sûr d'avoir fait une expérience sur la propriété fortifiante de ces remèdes, il faut que l'on en ait administré plusieurs doses croissantes, et remarqué que l'augmentation intensive d'énergie de l'incitation a été proportionnelle à la quantité de ces objets; que des doses excessives ont engendré une hypersthénie, ensuite l'asthénie indirecte; enfin, que leur usage produit de bons effets dans les asthénies et dessuites fâcheuses dans les hypersthénies.

D'ailleurs, il est d'une nécessité indispensable, en faisant l'expérience d'un remède, qu'on l'emploie seul, ou du moins seulement uni à d'autres médicamens dont la manière d'agir est analogue à la sienne; autrement il serait impossible de déterminer à laquelle des substances employées, l'effet qui a eu lieu doit être attribué. De quelque importance que soit cette règle, jusqu'ici elle a été généralement négligée. Car presque tous

les médecins sont dans l'habitude de combiner dans la même recette plusieurs médicamens d'une nature différente et opposée, comme le quinquina, la liqueur anodine, la crème de tartre, le nitre, etc. et attribuent l'effet qu'ils produisent, à une seule de ces substances.

D'après cela, il est évident que la plupart des expériences dont fourmillent les ouvrages des médecins les plus célèbres, ne sont, à proprement parler, que des observations. Je m'explique: si dans une fièvre intermittente, je prescris le quinquina, l'opium, la nourriture animale, la crème de tartre, le nitre, etc. et que la maladie se guérisse, je n'ai fait qu'une observation, c'est-à-dire, que je puis affirmer avoir observé que la maladie a été guérie par l'administration des excitans et des affaiblissans; si, au contraire, l'on ne fait prendre au malade que des stimulans ou des débilitans, on aura fait une expérience, on pourra dire avec assurance que ces médicamens ont éloigné la fièvre, parce qu'on est en état de prouver qu'il existe une connexion causale entre l'action ( la



*cause* ) des remèdes prescrits , et la guérison (*l'effet*) de la maladie.

Les observations et les prétendues expériences des anti-Brovvniens sont ordinairement dépouillées de ces détails infinis et nécessaires, pour faire foi en médecine. Je ne soupçonne pas , sans doute , la véracité des médecins qui attestent avoir été témoins de guérisons de fièvres intermittentes opérées pendant que les malades prenaient des émétiques, des sudorifiques, des boissons acides; mais je leur demanderai seulement si c'était là les seules substances médicamenteuses dont usaient leurs malades , et si d'autres causes de guérison n'ont pas concouru aux bons effets qu'on attribue à ces sortes de remèdes; car il ne faut pas confondre la guérison opérée par l'effet d'une substance, avec celle qui a lieu seulement pendant l'usage de cette même substance; discernement aussi important, qu'il est difficile dans la vieille médecine, où l'on fait marcher de front les plus grands et les plus petits moyens, presque toujours destructifs les uns des autres, et que la guérison à la suite de



cette prescription compliquée , est souvent attribuée à celui qui n'a que peu ou point de vertu au prix des autres. Or , afin de faire ce discernement essentiel , il faut examiner jusqu'aux plus petites circonstances de la crute ; l'air , la demeure , la nourriture , les passions de l'ame , etc. etc. Voilà l'unique moyen de frapper juste dans le jugement de la maladie , comme dans le choix des remèdes , et d'éviter cette double erreur , si commune dans la pratique , d'employer dans le même traitement le pour et le contre , les fortifiants et les débilitans , et donner tout l'honneur de la guérison à des substances insignifiantes , sans en rien attribuer à celles dont l'énergie bien connue pouvait seule opérer le rétablissement du malade.

Si l'on ne distingue soigneusement les effets qui résultent de l'application des substances médicamenteuses au corps humain en primitifs et en secondaires , les premiers tenant à l'essence , à la nature , à l'énergie du remède , et les seconds étant purement conditionnels , on ne peut que se perdre dans un dédale des divisions imagi-

naires, qui ne sont bonnes qu'à fatiguer la mémoire et à brouiller toutes les idées. L'observation de tous les jours apprend qu'une dose modérée des liqueurs spiritueuses, accroît l'énergie de la fonction vitale, et qu'une quantité excessive produit l'hypersthénie qui, laissée à elle-même, se change en asthénie indirecte. Dans ce cas, l'augmentation de l'incitation, de même que l'hypersthénie sont l'effet immédiat et primaire de l'action des liqueurs spiritueuses, et l'asthénie indirecte n'est que l'effet secondaire de ces substances spiritueuses, et l'effet primitif de l'hypersthénie. Car le vin, l'eau-de-vie, etc. pris en trop grande quantité, n'occasionnent jamais immédiatement une faiblesse indirecte : ils engendrent d'abord un état de force exaltée, lequel, s'il n'est pas arrêté dans ses progrès, finit par se transformer dans un état de faiblesse.

La vertu d'un remède, ont dit plusieurs grands médecins, est toujours conditionnelle. Cette proposition est vraie, sans doute, mais elle renferme une équivoque qui a besoin d'explication. Il faut distin-



guer, comme le remarque le savant Lafont-Gouzi (1), dans tout remède, l'effet intrinsèque et l'effet extrinsèque. L'effet intrinsèque est toujours constant, parcequ'il résulte de l'énergie propre à la nature de la substance médicameuteuse. Ainsi l'effet intrinsèque du vin, de l'eau-de-vie, etc. est toujours de stimuler d'autant plus que leur dose est plus forte. Un grain de musc stimule comme un quatre stimuleront donc quatre fois autant. Le plus ou le moins dans la quantité de ces substances, n'en change point la propriété naturelle et instrinsèque. Il n'y a que la manière d'être du corps vivant qui varie à raison du plus ou moins de stimulus qui lui est communiqué : de là l'effet extrinsèque des remèdes, qui dépend à-la-fois de l'état du corps, et de la dose qui lui en est appliquée ; en effet, la nature du système vivant étant telle, qu'il ne peut acquérir de la vigueur que jusqu'à un certain degré, après lequel il

---

(1) Voyez son nouveau Plan de matière médicale, page 65.



retombe dans la faiblesse , il s'ensuit qu'un médicament stimulant , pour corroborer la machine , ne doit être administré que dans tel cas , à telle dose , avec telles conditions ; voilà la véritable idée d'une prescription sage et raisonnée , où la médecine n'ordonne pas sur la foi du préjugé ou du crédit , mais d'après un examen qui lui fait démêler comment une même substance peut profiter ou nuire , et découvrir ce que les auteurs prennent rarement la peine d'expliquer dans le récit de leurs succès. Mais revenons à l'effet extrinsèque. Pour détruire le spasme , par exemple , le succès du musc et de l'opium dépend de conditions en quelque sorte étrangères au remède en lui-même , qui n'a pas plus la vertu spécifique de détruire le spasme , que celle de le produire. C'est la proportion de la dose au besoin du corps qui fait tout. Si donc l'opium assoupit , si l'assa-fœtida provoque les menstrues , cela ne vient point de l'aptitude spécifique de ces médicamens à produire ces effets , mais de leur juste administration , d'où vient leur effet extrinsèque. On ne doit

donc pas être surpris que les mêmes substances excitent tantôt la gaité et la vigueur, tantôt l'appesantissement et la faiblesse.

Tous ces phénomènes s'expliquent clairement par la distinction naturelle que je viens de faire de l'effet intrinsèque et extrinsèque des remèdes.

---



## CHAPITRE PREMIER.

*De la propriété exclusivement stimulante  
de l'Opium.*

---

L'OPIMUM vient de l'Arabie, de l'Égypte, de la Perse et des Indes orientales.

La plante qui fournit l'opium est le pavot ; on le cultive en Perse et dans l'Asie mineure, pour en extraire ce médicament précieux. On a soin d'enlever toutes les têtes, et on ne laisse que celle qui répond à la tige principale. Au commencement de l'été, lorsque les têtes sont mûres, on fait des incisions tout autour, et il en découle des larmes qu'on recueille soigneusement: cet opium est le plus pur, et on le garde dans le pays pour le divers usages. Celui qui nous est apporté s'extrait par expression de ces mêmes têtes. On enveloppe le suc qui en provient, après

l'avoir desséché dans des feuilles de pavot, et on en forme des pains circulaires aplatis.

*Baumé* a calculé que ses principes étaient dans les proportions suivantes : Quatre livres d'opium du commerce donnent une livre une once de marc, une livre quinze onces extrait, douze onces résine, un gros sel, trois onces sept gros huile ou arôme.

L'opium est visqueux, d'une couleur tirant sur le roux, d'une odeur virulente et nauséabonde, d'un goût amer et un peu âcre.

L'opium n'est pas toujours pur ; on y trouve ordinairement des morceaux de têtes de pavot ou des feuilles d'autres plantes, fréquemment du sable, ou des filamens noirs et foncés, du suc de réglisse. On reconnaît facilement la bouse de vache et la gomme arabique, dont on se sert ordinairement pour le falsifier.

Les préparations les plus usitées de l'opium sont les extraits aqueux et vineux d'opium, le laudanum liquide de sydenham, la teinture thébaïque et le sirop diacode.



L'expérience journalière, en apprenant, que chez les personnes en santé, l'opium excite la gaieté, augmente le courage, et, bien loin d'amener toujours le sommeil, l'écarte souvent; qu'il produit constamment une augmentation intensive d'énergie dans tout le système; qu'il est nuisible dans les hypersthénies, et qu'il guérit enfin ordinairement en peu de temps les asthénies universelles à moins qu'elles ne soient compliquées d'un vice local incurable, prouve évidemment que ce remède ne jouit point d'une propriété calmante et sédative, mais qu'au contraire il doit être placé au nombre des stimulans.

Quels motifs avait-on d'attribuer à ce médicament des vertus antispasmodiques et calmantes? On ne manquera pas de répondre, que les expériences faites depuis plusieurs siècles, par les plus célèbres médecins, ont démontré que l'usage de l'opium dissipait sur-le-champ la plupart des affections convulsives, spasmodiques et douloureuses. Une saine théorie nous défend de juger de l'effet d'un remède par l'éloignement de quelques sym-

ptômes accidentels qu'il produit ; elle nous recommande de remonter à la cause productrice de ces phénomènes, souvent dûs à des causes différentes.

C'est à tort que l'on a cru jusqu'à présent que les crampes, les convulsions et les douleurs doivent toujours leur origine à une affluence augmentée de fluide nerveux sur les parties affectées. La fausse idée que l'on s'était formée de la cause prochaine de ces mouvemens morbifiques, a donné naissance à celle également fautive de la manière d'agir de l'opium. Comme on attribuait ces mouvemens désordonnés à une surabondance intensive du principe vital dans les organes souffrans, on s'est imaginé que l'opium jouissait de la propriété de modérer et d'arrêter, par sa vertu calmante, ces contractions violentes des muscles. Cette doctrine est en contradiction avec l'expérience qui prouve que toutes les influences extérieures agissent en incitant sur le corps animé, et qu'aucune d'elles n'est calmante ou sédative.

Les remèdes, dits calmans, etc. sont des plus énergiques dont la médecine fasse



usage (1) ; et cette inconséquence, ou plutôt cette contradiction manifeste, sera toujours un témoignage irrécusable de l'empire que le préjugé exerce en médecine. En effet, de ce qu'une substance médicamenteuse devient calmante, et assouplit dans certains cas, et avec certaines conditions, c'est-à-dire, dans une exacte corrélation entre l'état du corps et le plus ou moins d'énergie de cette substance, s'ensuit-il qu'elle soit sédative ? N'est-il pas étonnant qu'on en soit réduit, en médecine, à raisonner d'une manière si étrange ? Mais si tout ce qui provoque le sommeil est sédatif, il faut dire que l'homme ne se nourrit pas d'autre chose, et que tout ce qui fait impression sur lui doit être appelé *sédatif*, puisque tout cela, dans des circonstances déterminées, amène le sommeil. Quand on a fait un repas copieux, quand on est beaucoup fatigué, quand l'âme est dans l'accablement, pour quelque cause que ce soit, ou physique, ou morale, le sommeil s'empare bientôt

---

(1) Voyez Lafont-Gouzi, Op. c., page 29.

de nos sens ; le froid, le chaud, la douleur même répandent des pavots sur tout ce qui respire ; l'état de l'atmosphère a aussi quelquefois la même influence : il faudra donc dire que la nourriture copieuse, la fatigue, le froid, le chaud, la douleur même sont sédatifs ; qui peut soutenir un pareil langage !

Les amers, comme l'a observé *Wepser*, provoquent le sommeil, lorsqu'ils sont administrés à une certaine dose. Le quinquina produit aussi cet effet, comme l'a remarqué le célèbre *Rasori*. Dira-t-on que ce sont là autant de sédatifs ? Le bain très-chaud est un puissant soporifique (1). *Olivier* et *Frédéric Hoffmann* ont fait la même observation : ce sera donc encore un sédatif à ajouter. Comment pouvoir ranger parmi les sédatifs, les stimulans les plus énergiques, qui soient connus, l'opium, l'alkali volatil, l'alkool, l'éther, le musc, le vin, le quinquina, etc, etc ?

---

(1) Voyez mon *Traité de la propriété fortifiante de la chaleur et de la vertu affaiblissante du froid.*



Si les choses ne changent de face, il ne faut pas désespérer de voir la potasse pure figurer aussi parmi les calmans.

*Brown* fonde son opinion à l'égard de la propriété excitante de l'opium, sur l'usage qu'en font les Turcs, les Malais, qu'il transporte de fureur, et qui en prennent à grandes doses, lorsqu'ils veulent se dévouer à la mort, sur le succès heureux qu'il a dans les asthénies, et enfin sur les suites fâcheuses qu'il entraîne dans les hypersthénies.

L'opium ne produit-il pas le même effet sur les Turcs que les liqueurs spiritueuses sur nous? L'observation de tous les jours ne demontre-t-elle pas que les fièvres asthéniques, la goutte, la dyspepsie, la colique, la diarrhée, la dysenterie, et presque toutes les maladies spasmodiques, engendrées par la faiblesse de l'incitation, cèdent aux vertus médicatrices de ce remède souverain, et que le quinquina, l'éther sulfurique, le camphre, le vin, etc. etc. y sont également couronnés d'une réussite heureuse.

L'opium, pris dans l'état de santé, in-

B

vite le Turc, qui en fait habituellement usage, à la gâité, anime son courage, la circulation de son sang est accélérée, ses forces s'augmentent, son imagination s'exalte ; est-il sur le champ de bataille, il montre une ardeur extrême aux combats ; au milieu de son sérail, il sacrifie à Vénus avec la même valeur qui l'eût animé sous les drapeaux de Bellone. Les Orientaux font usage de l'opium, au lieu de l'eau-de-vie ; ils en obtiennent les mêmes effets ; et il jette dans une espèce de fureur à Batavia les naturels du pays.

Suivons la succession des phénomènes généraux chez un sujet en santé, auquel on fait prendre une dose un peu considérable d'opium, quand il n'y est pas accoutumé. Bientôt il éprouve une chaleur générale ; son pouls se développe et bat avec violence ; son visage s'anime et se colore ; sa respiration devient plus fréquente ; la transpiration insensible est augmentée ; tout annonce un surcroît d'énergie et d'activité dans l'action des différens systèmes. Les fonctions cérébrales participent à cette incitation ; une gâité



insolite s'empare du sujet , son imagination s'allume , les plus grands obstacles ne font qu'irriter son courage , il brave sans hésiter les périls , la mort même. Si on lui administre une nouvelle dose plus forte que la première , les mêmes phénomènes reparaîtront avec plus de violence encore. L'un deviendra colère , vindicatif ; la rage le transportera ; un autre sera absorbé dans une espèce de stupeur , et tombera dans un affaiblissement général , il sera timide , taciturne , puis il deviendra hardi et courageux : un troisième pleurera , chantera , dansera ; ses yeux s'enflammeront , son pouls sera dur , fréquent ; il éprouvera des convulsions terribles , puis des vertiges , des envies de vomir , des nausées , des vomissemens copieux ; il tombera sans connaissance , et une vraie apoplexie ou léthargie viendra mettre fin à ses souffrances.

Qu'un sujet , toujours dans les mêmes conditions , prenne une dose modérée d'opium , un quart de grain ou un demi-grain , alors , le système animal sera encore excité , légèrement à la vérité , et les au :

tres phénomènes relatifs à la vie animale auront lieu d'une manière plus paisible ; au point même que, communément l'individu sera livré à un sommeil presque naturel, quelquefois tranquille, et quelquefois agité, qui enfante des illusions agréables ou des fantômes hideux.

Que le même sujet enfin prenne une dose un peu plus considérable, par exemple, un grain, son énergie vitale recevra un accroissement violent, mais cet état d'incitation augmentée n'est que passager ; un assoupissement profond lui succédera bientôt ; toute la vie de relation sera suspendue ; les sens se fermeront aux impressions extérieures ; l'action cérébrale sera interrompue, les muscles des membres seront dans un état complet de relâchement ; la sensibilité bientôt s'émoussera, une torpeur réelle gagnera les membres, la stupeur présentera l'apparence du sommeil, à la suite duquel la sueur se montrera plus ou moins abondante ; le malade s'éveillera ou sortira de l'état de stupeur, il éprouvera un sentiment de froid, de faiblesse qui sera plus ou moins de temps à se dissiper entièrement.



Le vin , l'eau-de-vie , le punch , et toutes les autres liqueurs spiritueuses , que tout le monde met au nombre des excitans , comparés à l'opium , produisent le même effet , et présentent la plus parfaite analogie.

L'augmentation intensive d'énergie de l'incitation est donc l'effet immédiat de l'action de l'opium sur l'économie animale ; il anime d'abord le système vital , puis produit une hypersthénie qui se change en faiblesse indirecte , effet secondaire de la manière d'agir de ce remède.

L'état de langueur et de faiblesse dont l'usage de l'opium est suivi , doit être attribué à l'épuisement , qu'entraînent ses premiers effets , épuisement que rien ne peut réparer , comme une nouvelle dose de ce même cordial ; c'est aussi ce que font les Turcs dévots , à qui l'usage du vin est défendu par la loi de Mahomet. Mais une pâleur habituelle , qui les fait reconnaître d'abord , le tremblement de leurs membres , et une espèce d'imbécillité , sont les suites or-

dinaires de l'abus qu'ils font de l'opium. C'est ainsi que ceux qui se livrent aux excès du vin ou de l'eau-de-vie ne peuvent se tirer de l'abattement qu'ils éprouvent ensuite , qu'en prenant de nouveau quelques liqueurs spiritueuses. On devrait donc aussi mettre le vin , l'eau-de-vie et les liqueurs alkoolisées , qui produisent le même effet que l'opium , au nombre des calmans.

L'analyse des maladies où l'opium est très-utile , peut repandre un grand jour pour découvrir qu'elle est précisément sa vertu : c'est ce que je vais faire.

L'opium est très-avantageux dans les douleurs violentes, le délire ; il est le remède puissant des coliques. L'opium est également utile dans l'iléus , qui n'est qu'une espèce de colique , ou plutôt son plus haut degré.

L'opium est le soulagement des goutteux : il est utile pour calmer la violence des douleurs , et pour diminuer la durée du paroxysme. Il a ordinairement de bons effets dans l'odontalgie et l'ontalgie :

Lorsque les inflammations , portées au



plus haut degré, ont une tendance à la gangrène, l'opium devient un remède précieux. L'excès d'énergie de l'incitation, et la violence de la douleur font tomber les solides dans l'atonie : le sang et les autres fluides en stagnation s'altèrent. Aussitôt qu'on s'aperçoit que l'inflammation tend à la gangrène, on emploie avec succès l'opium à la dose que le malade peut soutenir : il peut relever l'énergie vitale, qui commence déjà à s'affaïsser. Les médecins en sont convaincus au point qu'ils font usage du quinquina, des remèdes spiritueux, et de tout ce qui peut exciter la force du système universel.

L'opium est particulièrement avantageux dans la douleur de tête violente ou la céphalalgie, causée par l'abus du vin et des liqueurs, par des alimens trop échauffans, ou par des travaux excessifs, etc.

Tous les médecins connaissent que l'opium, donné à des doses considérables et répétées, a été très-efficace dans les convulsions cloniques, le tétanos, la plus dangereuse des maladies spasmodiques.

Si l'opium est utile dans les convulsions

il est encore avantageux dans l'épilepsie , dans l'asthme , dans la jaunisse , dans l'ischurie provenant du spasme de la vessie , dans les accouchemens laborieux , occasionnés par la faiblesse de la matrice , dans les douleurs produites par le virus vénérien , la catalepsie , la danse de St.-Gui , l'hysthérie , etc. etc.

L'opium est un remède salulaire dans les maladies où il y a des évacuations abondantes , telles que la diarrhée , la dyssentérie , les hémorragies considérables , les vomissemens copieux de sang , le flux abondant de sang hémorroïdal , les hémorroïdes , les hémorragies utérines et nasales , l'hémoptisie , la phthisie pulmonaire , les catharres chroniques , la rétention des règles causée par la diminution de l'énergie des vaisseaux , etc. etc.

L'opium est un remède souverain dans les fièvres nerveuses , putrides et intermittentes , la fièvre puerpérale qui attaque quelquefois les nouvelles accouchées , les fièvres bilieuses et muqueuses , la petite vérole confluente , la péripleumonie asthénique , le rhumatisme chronique , l'hydropisie , le catharre et la toux asthéniques.



Les remèdes qu'on a trouvés convenables, dans toutes ces maladies sont les fortifiants: les saignées, les purgatifs, les émétiques, le nitre, les boissons aqueuses et acidules, la diète végétale, le froid, etc. sont nuisibles; les bains chauds, les bouillons nourrissans, les vins généreux, les frictions, les onctions spiritueuses et aromatiques, l'éther sulphurique, le camphre, l'alkali volatil, le musc, les huiles éthérées, le quinquina, la canelle, la valériane, et tous les remèdes qui peuvent ranimer l'énergie vitale sont utiles, mais les effets de l'opium sont plus marqués que ceux de tous les autres excitans.

L'usage de l'opium n'est indiqué dans aucune maladie, où les forces de système sont intensivement augmentées; il nuit particulièrement dans les affections inflammatoires (*hypersthéniques*), et si l'on y a recours, on voit bientôt tous les symptômes d'inflammation prendre une nouvelle intensité et de nouveaux accidens se développer. Il augmente la chaleur, la soif, l'anxiété, la rougeur du visage, la dureté et la fréquence du pouls. La violence

de ces symptômes venant enfin à s'appaiser à mesure que le pouvoir excitant du remède se dissipe, ils sont remplacés par des symptômes d'un autre genre, qui annoncent une diminution des forces vitales, et ce que *Brown* appelle l'état de faiblesse indirecte.

C'est donc une erreur d'attribuer à l'opium une propriété calmante et sédative. Combien n'y a-t-il pas d'autres substances qui assurément sont loin d'être regardées comme sédatives, et qui occasionnent le même effet que l'opium. Le vin, ce fortifiant par excellence, lorsqu'il est pris à une quantité modérée, ne cause-t-il pas progressivement la gaîté, l'ivresse, le sommeil, l'assoupissement et la mort apoplectique? et ces effets ne sont-ils pas entièrement analogues à ceux de l'opium? Les alimens eux-mêmes pris en trop grande quantité, ne produisent-ils pas la langueur, la faiblesse, l'abattement et le sommeil, et cependant ce sont des excitans nécessaires à la vie.

Si les médecins sont vraiment convaincus de la propriété calmante de l'opium,



pourquoi leur pratique est-elle en contradiction avec leurs principes ? Que n'en font-ils usage dans les maladies inflammatoires (*hypersthéniques*), où il faut affaiblir l'intensité de l'incitation par la saignée, les purgatifs, le régime végétal, les boissons aqueuses et acidules, etc. Les inflammations où l'opium a eu de bons effets provenaient de la faiblesse générale de la vitalité, et dans ce cas, c'était une maladie asthénique, et non une hypersthénie de la fonction vitale.

On ne disputerait que sur des mots, si l'on regardait comme sédatifs la saignée, les purgatifs, le froid, etc., parceque ces moyens peuvent réellement affaiblir ou calmer. Cependant ils ne produisent pas cet effet, parcequ'ils possèdent une propriété positivement débilitante, mais en privant le corps des stimulans, tels que le sang, les humeurs qui en sont séparées, le calorique, etc. Comment peut-on regarder comme sédatifs les différens éthers, le musc, le castoréum; le camphre, l'huile animale de *Dippel*, etc. tandis qu'on observe journellement dans la pratique, que

ces remèdes sont très-propres à soutenir la vie? Et si ces médicamens affaiblissent réellement, pourquoi sont-ils regardés comme dangereux dans les maladies hypersthéniques, et utiles dans les maladies asthéniques? Il est vrai que l'usage excessif ou trop long-temps continué de ces remèdes, est suivi d'un état de faiblesse; mais n'en est-il pas de même de l'action excessive d'autres forces stimulantes.

« Tous les stimulans consomment la susceptibilité en raison directe de la force avec laquelle ils agissent. Cette propriété réside, à un degré considérable, dans les remèdes appelés sédatifs; ils agissent donc en stimulant. Les adversaires de la nouvelle doctrine devraient concevoir, d'après cela, comment l'opium, et les autres remèdes analogues peuvent souvent calmer les douleurs, les spasmes, les convulsions, le délire, etc. lorsqu'ils sont produits par la faiblesse: dans ce cas, n'est-il pas incontestable que l'opium doit soulager en raison de la force stimulante avec laquelle il détruit la réceptivité, et accroit l'énergie de l'incitation en la ramenant dans



de justes bornes. La plupart des médecins voyant dans ces maladies les muscles dans un état de rigidité, s'agitant souvent avec une force étonnante, ont cru que les convulsions consistaient dans la force augmentée de l'incitation, tandis que l'expérience apprend qu'elles sont ordinairement engendrées par la faiblesse, comme le prouvent et leurs causes productrices, et l'efficacité des remèdes réputés stimulans.

On suppose gratuitement un principe calmant et narcotique, dont aucun chimiste jusqu'à présent n'a démontré l'existence; puis on a eu recours à ce principe, parcequ'on croyait qu'il était impossible de rendre autrement raison des effets que ces remèdes produisent.

Les phénomènes que l'action des narcotiques occasionne dans l'organisme animal, se conçoivent et s'expliquent d'une manière satisfaisante par la propriété excitante dont ils jouissent à un haut degré. Une dose médiocre de ces remèdes accroît sensiblement l'énergie vitale, une dose excessive produit une hypersthénie et une asthénie indirecte, laquelle ne cède qu'à

une nouvelle dose de ces mêmes excitans, ou d'un autre stimulant puissant. Mais l'observation journalière apprend qu'il en est de même de la manière d'agir de toutes les autres puissances incitantes énergiques, telles que la chaleur, les liqueurs spiritueuses, etc.

Les narcotiques ont des effets très nuisibles dans toutes les maladies hypersthéniques; aucun médecin éclairé ne s'avisera d'en faire usage dans la vraie fièvre inflammatoire, la petite vérole bénigne, la péripneumoine, la frénésie, le rhumatisme, le catharre hypersthénique, etc. Si, en effet, ils agissaient en sédatifs, en affaiblissans, il seraient indiqués dans ces maladies, dues à l'énergie trop exaltée de la fonction vitale, et dans lesquelles les autres débilitans, comme la saignée, les purgatifs, les émétiques, les sudorifiques, le nitre, le froid, la diète végétale, etc. sont indiqués.

Enfin les remèdes narcotiques sont toujours couronnés d'un succès heureux dans toutes les maladies asthéniques, surtout dans celles par asthénie indirecte de l'incitation, où l'incitabilité est presque tout-



à-fait épuisée. S'il était vrai que ces médicamens eussent la propriété de diminuer directement la susceptibilité, ils ne pourraient pas être avantageux dans les maladies de faiblesse, caractérisées par un défaut d'incitation et d'incitabilité. Prenons pour exemple la mélancolie, la manie asthénique. Avons-nous dans ces formes de mal-aise opiniâtres des remèdes plus efficaces que les narcotiques ? Ils les guérissent souvent en peu de temps, tandis que les autres remèdes les plus énergiques ne produisent aucune amélioration sensible.

L'incitabilité composée de la susceptibilité et de l'énergie vitale (1), contient les facteurs internes de la vie, et l'action non-interrompue des puissances du dehors en est la cause efficiente. L'organisme animal serait infailliblement détruit par l'impression des stimulans extérieurs, et ne serait pas forcé de se reproduire continuellement, s'il n'était pas gouverné par l'in-

---

(1) Voyez mon Traité où l'on démontre que le système de *Brown* est le seul vrai en physiologie.

fluence d'une cause externe plus relevée, qui ne peut à son tour être subordonnée à l'action des objets terrestres, mais à un ordre dynamique supérieur, auquel il est lui-même assujéti. Il faut donc nécessairement distinguer la cause primordiale de l'incitabilité des causes de l'incitation. Celles-ci (les *forces incitantes*) ne produisent les phénomènes de l'incitation, que par l'entremise de l'incitabilité.

Il faut que la cause de l'incitabilité, laquelle est aussi médiatement la cause de l'incitation, soit indépendante de l'action des puissances excitantes, il faut donc admettre l'indépendance absolue de l'incitabilité.

On ne connaît l'incitabilité que par ses effets (*par l'incitation*). On ne la connaît donc qu'en tant qu'elle est mise en activité par les forces incitantes; considérée dans son indépendance, par rapport aux stimulans, elle échappe à nos sens, elle est dans une inaction relative.

Mais si l'incitabilité, en tant qu'elle est appercevable à nos regards, n'est déterminée que par les puissances incitantes, il est

est



est évident (quoiqu'elle en soit originai-  
 rement indépendante), qu'elle ne peut  
 être mise en action que par celle de ces  
 puissances; or s'il est vrai, comme je l'ai  
 démontré dans l'Analyse des Principes de  
 la nouvelle Doctrine (1), que l'incitabilité  
 (la *susceptibilité*) est en raison inverse de  
 l'intensité des stimulans, il n'y a que la  
 diminution de ceux-ci qui puisse l'accu-  
 muler, et leur action excessive la diminue,  
 l'épuise; donc les influences extérieures  
 ne peuvent exercer une impression directe  
 sur la susceptibilité; donc il n'y a point de  
 calmans, de sédatifs du principe vital.

Il n'est pas douteux que les partisans des  
 théories reçues, ne croient pouvoir exer-  
 cer une action immédiate sur la source de  
 l'incitabilité, puisqu'on trouve dans leurs  
 matières médicales quelques chapitres con-  
 sacrés aux remèdes narcotiques, calmans,  
 anti-spasmodiques, fortifiants et à une foule  
 d'autres spécifiques.

Je ne crois pas, dit l'immortel *John*

---

(1) Voyez le I.er tome du Recueil d'Observations  
 Browniennes.

*Brown*, qu'on doit admettre une force positivement sédative, parce que le plus grand nombre de forces connues, et toutes celles qui agissent le plus ordinairement sur les corps vivans, sont évidemment stimulantes, parce qu'une analogie aussi étendue doit être d'un grand poids dans le cas où cette action stimulante n'est pas aussi sensible, parce que lorsqu'il n'y a pas de preuve positive de cette propriété stimulante, les raisons qu'on peut alléguer en faveur d'une force sédative, ne se réduisent qu'à la possibilité de son existence dans la nature; parce qu'enfin, si cette puissance sédative existait réellement, elle ne nuirait ni au principe fondamental de cette doctrine, ni à aucune de ses applications. Cela ne ferait qu'ajouter une faiblesse positive à la faiblesse négative déjà connue.

C'est une loi immuable de l'organisme, que chaque stimulant agissant positivement, produit toujours une incitation plus énergique dans les parties soumises à son impression directe, et qu'ensuite cette incitation se communique plus ou moins à



toutes les autres parties de l'économie animale.

L'opium agit principalement sur l'œsophage, l'estomac et les nerfs dont ces organes sont pourvus. En observant, d'après les principes anatomiques, la structure du corps, il en résulte évidemment que l'augmentation d'incitation de ces organes doit d'abord se communiquer au cerveau, au visage, au système sanguin, et ensuite à tout le corps, etc. Ce fait posé, il nous sera facile d'expliquer d'une manière satisfaisante les phénomènes que l'opium donné en grandes doses, produit sur le corps vivant. Une petite dose d'opium produit un calme et une sérénité agréables, excite la gaieté et le courage, il anime le système vital, donne de la vigueur, et produit de la vivacité dans les sensations et dans les idées. En augmentant encore la dose, le pouls devient plein, dur et fréquent, une dose plus forte occasionne les sueurs, les yeux s'enflamment, toutes les fonctions sont dans un désordre extrême.

Dans l'asthénie indirecte tous les organes éprouvent à la vérité un état de fai-

blesse ; mais il est à remarquer que ceux dans lesquels l'hypersthénie a été plus violente que dans les autres , sont aussi frappés d'un plus haut degré de débilité ; d'où il suit que les symptômes de faiblesse , produits par l'excès d'opium , doivent se remarquer plus particulièrement dans l'estomac et les organes voisins qui sont dans une connexion intime avec lui , tels que le plexus nerveux , le cerveau , les vaisseaux sanguins , etc. ; de là , les envies de vomir , le vomissement , le tremblement des membres , les vertiges , le mal-de-tête , la stupidité , l'assoupissement , les convulsions , la léthargie , le désordre dans la circulation , les sueurs froides , l'apoplexie , etc.

*Hypocrate* , aussi bien que *Sthaal* , a employé l'opium contre les fièvres intermittentes.

*Tralles* (1) dit que tous les remèdes amers et âcres , auxquels appartient l'opium , augmentent la chaleur et l'énergie du corps humain. Il attribue le relâche

---

(1) De usu opii , tome II.



ment excessif que produit son usage immodéré, à la faiblesse qu'entraînent ses premiers effets. Tous les autres stimulus énergiques causent les mêmes phénomènes. Il ajoute dans un autre endroit, qu'il a des effets nuisibles dans l'insomnie inflammatoire, et qu'il est salutaire, lorsqu'elle reconnaît pour cause la faiblesse de la fonction vitale.

Il ne convient pas dans les vraies inflammations, les maux de tête qui s'appaissent par le saignement de nez, les saignées copieuses, l'application des sangsues, des ventouses scarifiées, les purgatifs, etc.; l'opium en augmente l'intensité, et amène souvent des léthargies dangereuses et des accès apoplectiques.

*Freind* assure que l'opium donne de la gaiété, de la sérénité et du courage, et répare puissamment les forces du corps. Il attribue, de même que *Tralles*, l'état de langueur et de faiblesse qui suit l'usage immodéré de ce remède, à l'asthénie indirecte qu'il engendre.

*Sydenham* (1) le regarde comme le

---

(1) V. sa *Médecine pratique*, page 269.

meilleur et l'unique cordial, et soutient que la médecine ne pourrait s'en passer. Il le prescrit avec succès dans la dysenterie, la diarrhée, les superpurgations, les vomissemens copieux, la goutte, les hoquets, le colera-morbus, les douleurs violentes et continues, les spasmes, les convulsions, les fièvres intermittentes et continues.

Il a remarqué que lorsqu'on donnait l'opium dans le rhumatisme inflammatoire, on était forcé d'augmenter le nombre de saignées. Dans la force même de la maladie, les narcotiques sont incapables de calmer les douleurs. Il a ranimé, au moyen de l'opium, la flamme de la vie chez un malade agité de convulsions, ayant des vomissemens copieux, la prostration des forces étant extrême, le corps couvert de sueurs froides, et le pouls à peine sensible,

*Boerhave* le met au nombre des principaux cordiaux.

*Huxham* (1) dit que l'opium, pris à

---

(1) *Vid. Hux. Oper.*



grandes doses , occasionne une débilité universelle, qui ne cède qu'à une nouvelle dose du même remède ou d'un autre excitant énergique. La manière d'agir de l'opium est analogue à celle des liqueurs spiritueuses, qui produisent d'abord une exaltation des forces vitales, suivie de relâchement.

*Fr. Hoffmann* (1) réveilla, par l'usage de l'opium, un malade attaqué d'une fièvre intermittente pernicieuse, et plongé dans un sommeil comateux.

*Triller* (2) convient que tous les opiats, administrés dans la vraie péripneumonie, ont toujours des effets nuisibles et même délétères. La nécessité où l'on est, dit-il, de faire plusieurs saignées copieuses, nous crie à haute voix d'éviter l'usage de l'opium.

*Haller* assimile son action à celle des liqueurs spiritueuses.

*Mead* compare sa manière d'agir à celle

(1) *Dissertatio inaugural. Wirthensonii Hardevonici*, 1775, in-4°.

(2) *Tractat. de Peripneumonia.*

de l'alkali volatil (un des stimulus les plus énergiques), et le regarde comme propre à remonter les forces, et à donner de la gaieté et du courage.

*Morton* (1) s'en est servi avec avantage dans la dyssenterie, les fièvres intermittentes pernicieuses.

*Sarcone* (2) a combattu, au moyen de l'opium, la péripneumonie nerveuse qui a régné à Naples pendant le cours entier des années 1764 et 1733.

*Ramanzini* l'a prescrit avec succès dans l'épidémie dyssentérique de l'année 1693.

*Geoffroy* assure que l'opium est le remède le plus efficace pour remonter les forces vitales chez les personnes mortes en apparence, et chez celles qui sont agonisantes.

*Cullen* (3) lui attribue les mêmes propriétés qu'au vin, et le prescrit dans la goutte remontée, les fièvres intermittentes,

---

¶ (1) *Vid. de proteiformi, febr. intermit. Genio histor.*, 12 - 22.

(2) Histoire raisonnée des maladies observées à Naples.

(3) Médecine pratique, vol. I I.



et dans toutes les maladies qui dépendent de faiblesse.

*Stoll* (1) le regarde comme un des meilleurs cardiaques, et l'ordonne dans la catalepsie, la léthargie, les fièvres intermittentes soporeuses, les coliques.

*Weikhard* (2) le place dans la classe des stimulans les plus efficaces, et en fait usage dans toutes les maladies asthéniques.

Le célèbre *Richter* (3) le recommande dans la diarrhée et la dyssenterie.

*P. Frank* (4) lui attribue de grandes propriétés stimulantes, et dit que sa manière d'agir ne diffère que par un plus haut degré d'intensité de celle des boissons spiritueuses; il conseille son usage dans les asthénies, et le rejette dans les hypersthénies.

*Joseph Frank* (5) le range dans la classe des fortifiens les plus efficaces.

*Marcus, Ræschlaub, Brera, Rasori*

(1) *Ratio medendi, Pars, IV, pag. 484-490.*

(2) Médecine simplifiée.

(3) Observations médico-chirurgicales.

(4) *Præfat. rat. instit. clin., Tinencis.*

(5) *Ratio. institut. clin., Tinencis.*

*Solinghi* (1), le mettent au nombre des excitans les plus énergiques.

Presque tous les médecins, et surtout les chirurgiens, en dépit de leurs principes théoriques sur la manière d'agir de l'opium, en font toujours usage contre les spasmes, les convulsions, les douleurs continues et violentes, l'insomnie, les hémorrhagies, les fièvres intermittentes et continues, la diarrhée, la dysenterie, les vomissemens copieux, après les grandes opérations : or toutes ces maladies, à quelques exceptions près, appartiennent aux asthénies.

Que penser après cela de la vertu prétendue calmante de l'opium ? Quoi ! cette substance que *Sydenham* regardait avec raison comme le plus puissant cordial qu'il y eût dans la nature, et qui fut si souvent une ancre de salut pour ses malades, qui reveille la gaîté, excite l'ardeur guerrière, dispose au travail et à la fatigue ; qui développe le pouls, produit la rougeur de la face et de la peau ; qui chez des na-

---

(1) Recueil d'Observations Brownniennes.



tions entières tient lieu de vin, et en produit tous les effets, et remplace avantageusement les stimulans les plus énergiques, comment l'a-t-on pu appeler calmant, selon le sens ordinaire?

De tout ce qui précède, il résulte, que l'opium est un des excitans diffusibles les plus énergiques. Nous avons vu qu'administré à une dose modérée, à un homme en santé, il accroît la force de l'incitation, qu'une dose trop considérable produit l'hypersthénie, puis l'asthénie indirecte. L'observation de tous les jours apprend qu'il est très-salutaire dans les maladies de faiblesse, et nuisible dans les inflammations vraies. A l'appui de cette opinion vient l'autorité des plus grands médecins tant anciens que modernes, qui en ont toujours retiré un grand avantage dans les asthénies, et en ont proscrit l'usage dans les hypersthénies.

L'analogie parfaite qui existe entre la manière d'agir de l'opium et celle de toutes les puissances incitatives, parle hautement en faveur de la vertu stimulante de ce remède. La chaleur, les bains

châuds , les vins généreux , la nourriture animale, la gaité , le contentement, la colère , que tout le monde met au nombre des fortifiants , produisent le même effet que l'opium. Leur action modérée renforce l'intensité de la vie, leur action excessive engendre des maladies hyperthéniques , ou la faiblesse indirecte ; ils ont de bons effets dans les asthénies, et ils entraînent toujours des suites fâcheuses dans les maladies , dues à un excès de l'incitation.



---

CHAPITRE II.

*Des objections faites contre la propriété  
excitante de l'Opium.*

---

1<sup>re</sup>. L'OPIMUM diminue souvent la fréquence du pouls, donc il calme et affaiblit.

Si l'on donne une dose plus forte que ne peut le comporter l'état de faiblesse, par exemple, un grain suffit souvent pour cela chez les sujets épuisés et affaiblis; cette dose produit alors une incitation trop considérable, le pouls devient, comme dans chaque hypersthémie, plus plein, mais toujours plus lent. Ne voit-on pas arriver la même chose dans l'ivresse excitée par les liqueurs spiritueuses ou la bière.

Le pouls se ralentit aussi après une dose médiocre, au moins pour quelque temps, et dans les asthénies graves on réussit à remonter l'énergie de l'incitation dans tout le système, ce qui diminue les

mouvements spasmodiques du cœur et des vaisseaux sanguins, et est cause que le pouls ne répète pas aussi souvent ses battemens qu'auparavant. Nous observons constamment cet effet après l'usage convenable de tous les autres excitans, tels que le camphre, le musc, l'éther sulfurique, le vin, les bains chauds, dans les fièvres asthéniques.

Cette lenteur du pouls, produite par l'action de l'opium, n'est souvent que l'effet secondaire de ce remède, et non de son impression primitive. Je m'explique : supposé qu'un homme d'une assez bonne constitution prenne plus d'un grain d'opium, la chaleur de son corps augmentera considérablement, il deviendra plus gai, plus actif, son pouls battra avec plus de force et de violence, et toutes ses fonctions s'exécuteront avec plus d'énergie qu'auparavant ; puis il sera abattu, épuisé, tous ses membres seront dans un état excessif de relâchement, le sommeil s'emparera de lui, le pouls deviendra plus lent, et cette lenteur sera d'autant plus sensible, plus grande, que la vitesse du pouls



aura été plus considérable après la prise de l'opium. Cette lenteur n'est donc pas ici la suite immédiate de ce stimulant, qui a d'abord produit une hypersténie, laquelle s'est changée en asthénie indirecte, mais bien l'effet secondaire de l'opium, et le produit immédiat de la faiblesse de l'incitation. Si néanmoins on donne de nouveau une dose plus considérable d'opium que la première fois, la circulation du sang, de même que la fréquence du pouls, seront de nouveau considérablement augmentées, ce que le judicieux *Tralles* avait déjà observé

2°. *L'opium a en même temps une propriété sédative et stimulante; le principe narcotique affaiblit, et les parties résineuses excitent; l'opium donné à petites doses, irrite, mais, administré à grandes doses le principe sédatif prend le dessus, et l'opium agit en débilitant.*

J'ai déjà remarqué ci-dessus, que jusqu'ici aucun chimiste n'a pu montrer ce prétendu principe narcotique. Cette supposition, bien loin de résoudre le problème, ne fait que reculer la difficulté.

Un principe narcotique et fortifiant ne sont que des qualités occultes; un principe constitutif n'est en soi ni stimulant, ni narcotique; il ne l'est qu'en tant qu'il agit sur le corps animé, et que celui-ci réagit sur son impression. L'assoupissement que produit l'opium est un phénomène maladif qui accompagne les hyperthénies aussi bien que les asthénies. Si l'on parle d'une propriété narcotique de l'opium, cela ne veut dire autre chose, sinon que ce remède assoupit quelquefois. Le vin, l'eau de-vie et d'autres stimulans énergiques occasionnent souvent le même effet, faudra-t-il pour cela leur attribuer un principe narcotique? Lorsqu'on administre l'opium à grandes doses, pourquoi le principe narcotique prédominerait-il sur la substance irritante? Si cette hypothèse était conforme à la raison et à l'expérience, la proportion des effets de ces deux principes devrait être invariable, quelle que fût la dose de l'opium : à cela près, que le degré de l'effet devrait varier, c'est-à-dire, toutes choses d'ailleurs égales, une petite dose d'opium devrait amener



ner un léger assoupissement, et une plus grande dose, un assoupissement plus profond. Mais l'observation apprend qu'une dose modérée de cet excellent cordial accroît l'énergie de l'incitation de tout le système animal, et qu'une dose excessive engendre l'hypersthénie et l'asthénie indirecte de la fonction vitale, accompagnée d'un sommeil profond; or tous les autres stimulans efficaces, tels que l'éther sulfurique, le camphre, le musc, le vin, l'eau-de-vie, la nourriture animale, ont le même effet sans avoir des propriétés narcotiques.

On croit que le principe gommeux est seul calmant, et que le principe résineux est le seul dépositaire de la propriété stimulante. Mais il est aisé de voir, en analysant cette ingénieuse distinction, qu'elle ne venge pas plus que tout ce qui a été dit jusqu'ici, la prétendue vertu sédative de l'opium. Il est vrai, la gomme d'opium est moins excitante que la résine, aussi est-elle ordonnée à plus haute dose; mais si l'on en pousse la dose jusqu'à un certain point, n'en retire-t-on pas, de l'aveu même

D

des auteurs de l'objection, des effets absolument semblables à ceux que produit l'opium entier ? Que devient donc alors la spécificité sédative ? Or, si la gomme d'opium était spécifiquement calmante, si elle n'avait d'autre principe que celui qu'on lui attribue, il serait impossible qu'elle produisît des effets stimulans. Une remarque, tirée de l'aveu même de tous les médecins, achevera de détruire cette objection. Le laudanum liquide, que l'on fait avec le vin d'Espagne, plus ou moins mêlé avec de l'alcool, selon l'usage des différens pays, est chargé principalement du principe résineux. Cependant la teinture résineuse en est donnée tous les jours comme calmante : c'est celle de toutes les préparations d'opium, dont l'usage a été et est encore le plus étendu sous le rapport sédatif ; et n'est-ce pas pour cette raison qu'on a appelé *teinture anodine*, *gouttes anodines*, le laudanum liquide ? Et qu'on ne dise pas que c'est à la gomme dissoute par les parties aqueuses du vin, qu'on doit attribuer l'effet sédatif, puisque le vin n'en peut dissoudre qu'une très-petite quantité,



au lieu que la résine est efficacement dissoute, non-seulement par le vin, mais encore par l'alcool que les pharmaciens y ajoutent à cette fin. L'opium en substance, administré à la dose d'un grain, produit souvent des effets calmans; ce qui ne peut être attribué au principe gommeux, puisqu'il est bien moins abondant que la résine, et que d'ailleurs la gomme doit être employée à une assez haute dose, pour produire l'effet qu'on lui attribue. Bien plus, l'opium dont on fait le ministre fidèle de Morphée, trompe souvent les vues de ce dieu, et chasse le sommeil au lieu de l'appeler. C'est une vérité qui a été observée par plusieurs médecins. *Rivière* et *Sydenham* ont prescrit l'opium dans les affections comateuses; ce qui prouve clairement que ce remède ne possède point la vertu spécifique dont on le croit doué, et que son effet calmant est relatif à la nature des causes morbifiques qu'on a à combattre.

*Bichat* dit que l'opium et le vin pris à une certaine dose, diminuent l'énergie cérébrale, rendent le cerveau impropre aux fonctions qui ont rapport à la vie

*animale. Or dans cet affaiblissement instantané le cœur continue à agir comme à l'ordinaire et quelquefois son action est accrue (1).*

L'opinion de ce savant se fonde ou sur la spécificité de l'incitabilité, ou sur la diversité des principes constitutifs dont l'opium est composé. L'expérience prouve qu'une dose modérée de ce remède augmente la force intensive de toutes les fonctions, à cela près que l'énergie est toujours plus exaltée dans les organes les plus sensibles, et dans ceux exposés à son impression directe, et qu'une dose trop considérable frappe tout le système de faiblesse et d'un état de langueur; mais la débilité est toujours plus marquée dans les parties où l'hypersthénie avait atteint le plus haut degré de violence, comme on le voit chez les ivrognes.

L'incitabilité considérée dans une partie du corps, ne diffère point de ce qu'elle est dans une autre, comme si elle était elle-

---

(1) Voyez son ouvrage sur les Phénomènes de la vie et de la mort.



même composée de parties , elle est une propriété une et indivisible du système animal ; il est donc impossible , tandis que le système sanguin est dans un état d'énergie augmentée , que le cerveau et le système nerveux soient affectés de faiblesse. L'observation apprend que chaque organe agit en incitant sur tous les autres , et que l'incitation accrue ou diminuée intensivement dans une partie , l'est également dans toutes les autres.

On doit de toute nécessité considérer l'incitabilité comme une propriété une et indivisible de l'organisme animal. Dans le corps vivant , les fonctions vitales isolées de tous les systèmes , sont dans une liaison intime et réciproque , comme moyen et fin. L'organe qui serait soustrait à l'action vitale des autres organes , et qui ne serait pas susceptible d'être influencé par ceux-ci , ne pourrait pas être mis au nombre des parties organiques et animées. La vie elle-même consiste dans cette action réciproque de tous les organes entr'eux ; mais cette influence mutuelle de toutes les parties serait impossible , si

chaque organe en particulier n'était sensible à l'impression des objets extérieurs. En supposant l'incitabilité une propriété exclusive de quelques parties, et non une propriété commune, indivisible du système entier, on ne pourrait pas rendre raison de la sympathie et de la communication des mouvemens vitaux d'un organe à l'autre.

Le système animal forme un tout composé de plusieurs parties ; or il est de la nature d'un tout, ou d'un système, que chaque organe en particulier fournisse son contingent d'incitabilité et d'action dans la formation de ce tout.

Il est contradictoire de croire que certains organes, dans le même corps, sont en disharmonie avec d'autres parties : car l'action réciproque et convenable de toutes les parties forme le caractère distinctif ou l'essence d'un corps organique. Donc un corps, dont quelques parties se trouveraient en harmonie avec certaines parties, et en disharmonie avec d'autres, serait en même temps un corps organisé et non organisé, ce qui implique contradiction.



D'ailleurs, plus on examine attentivement la structure du corps animal, plus on reviendra à mon opinion. S'il est en effet vrai, comme le prouvent les physiologistes modernes les plus éclairés, que la première formation organique commence dans le tissu cellulaire, et que les premières formations composées sont le parenchyme, les membranes, les vaisseaux, les nerfs, les fibres musculaires; que les entrelacemens variés, la proportion, la direction, le nombre, etc. des membranes, des fibres musculaires, etc. constituent la structure particulière des organes, tels que l'estomac, le cerveau, les poumons, les yeux, etc. : il est évident que chaque organe particulier est en connexion et en contact avec tous les autres; donc l'augmentation ou la diminution d'activité d'un organe considérable doit de toute nécessité se communiquer, par l'entremise des nerfs, des vaisseaux, etc. plus ou moins aux autres parties, suivant que leurs connexions sont plus ou moins intimes avec cet organe.

L'expérience est d'accord avec ce que j'avance ici :

1°. Un verre de bonne eau-de-vie ou de vin généreux , ou une dose modérée d'opium ou de tout autre stimulus diffusible , quoiqu'ils ne soient d'abord mis en contact qu'avec l'estomac , produisent une augmentation d'énergie dans tout le corps.

2°. Le seul refroidissement des pieds et du bas-ventre occasionne souvent la diarrhée , la dysenterie , la suppression des règles , le rhumatisme asthénique , les fièvres nerveuses et intermittentes.

3°. Toutes ces maladies cèdent à l'usage des médicamens excitans introduits dans l'estomac , sans que l'on ait besoin d'agir sur toutes les parties affectées.

Nous sommes donc obligés d'admettre que la force excitante qui accroît ou affaiblit l'énergie d'un organe , l'augmente ou la diminue également dans tous les autres. C'est donc une erreur d'admettre que le vin et l'opium agissent en stimulant sur le système sanguin , et en affaiblissant , sur le cerveau. Quoi qu'il en soit , l'action accrue , ou l'accélération de la circulation ne prouve pas que l'énergie d'incitation



du système sanguin soit véritablement augmentée, ou que les contractions augmentées des vaisseaux peuvent aussi très-bien provenir de l'augmentation extensive de l'incitation produite par l'usage abusif de l'opium ou du vin. L'observation apprend que les mouvemens vitaux sont souvent extensivement augmentés dans les maladies de faiblesse (telles sont les spasmes, les convulsions dans le typhus, le délire, etc.) et extensivement affaiblis dans les maladies hypersthéniques.

4<sup>e</sup>. *L'opium calme les douleurs, les spasmes, les convulsions, le délire; donc il affaiblit l'énergie de la fonction vitale.*

Voilà un des argumens les plus forts en apparence, que l'on produit en faveur de la vertu affaiblissante ou calmante de l'opium. Il est vrai qu'en général l'administration sage de ce remède éloigne souvent en peu de temps ces symptômes morbifiques; mais il ne s'ensuit pas qu'il produise cet effet en affaiblissant la fonction vitale, au contraire il le produit en rehaussant l'énergie de l'incitation de tout l'organisme.

Dans l'état de santé (1), le mouvement vital de plusieurs organes est limité par le mouvement vital des organes qui sont en connexion avec eux, ou par la situation de ces organes par rapport à la leur. Il suit de là que la grandeur extensive du mouvement vital d'un organe déterminé doit augmenter toutes les fois que son énergie s'accroît plus considérablement que celle de ses parties limitantes.

Pour que cet effet ait lieu, il faut :

- A. Que l'énergie de la partie déterminée augmente réellement par rapport à celle des forces limitantes, ou,
- B. Que les forces limitantes soient plus considérablement affaiblies que celles de l'organe agissant.

Au contraire la grandeur extensive du mouvement vital d'un organe déterminé doit diminuer lorsque l'énergie d'incitation des forces limitantes augmente relativement à la sienne.

Ceci a lieu ,

- A. Lorsque les forces limitantes agissent

---

(1) Voyez Rocschlaub, Pathogénie, vol. III.



avec plus d'énergie que celles de l'organe déterminé, ou,

B. Quand l'énergie d'incitation de l'organe agissant, diminue par rapport aux forces limitantes.

D'après cela, il est évident que la différence graduelle soit de l'hypersthénie, soit de l'asthénie, soit une maladie locale, peut produire une augmentation de grandeur extensive. Car il est possible que dans une hypersthénie, les muscles moteurs, par exemple, soient moins énergiquement excités que les antagonistes, c'est-à-dire, les ligamens, les membranes, etc. qui limitent leur action; ou que dans une asthénie universelle, l'incitation soit plus faible dans les antagonistes, ou enfin qu'une maladie locale, comme une plaie faite avec un instrument tranchant dans les muscles moteurs ou leurs antagonistes, diminue plus considérablement l'énergie de ceux-là que de ceux-ci, et *vice versa*.

La crampe consiste dans une contraction trop grande et trop violente d'un ou de plusieurs muscles moteurs. La crampe doit donc survenir toutes les fois que l'énergie

de l'incitation d'un ou de plusieurs muscles est plus grande que la force limitante des muscles antagonistes.

De là il suit, que la crampe peut être occasionnée de différentes manières.

*A.* Dans une maladie inflammatoire universelle, l'hypersthénie peut être plus violente dans un ou plusieurs muscles moteurs que dans leurs organes limitans.

*B.* Dans une maladie de faiblesse, l'asthénie peut être plus considérable dans les organes limitans que dans les muscles moteurs ; ou enfin,

*C.* Une maladie locale, par exemple une blessure, diminue ou anéantit l'énergie vitale dans quelques organes limitans.

L'expérience confirme pleinement ce que j'avance ici, car elle apprend que les spasmes doivent leur origine, tantôt à une hypersthénie, tantôt à une asthénie, tantôt à une maladie locale.

*A.* Les convulsions qu'éprouvent les enfans dans la petite vérole bénigne (*hypersthénique*).



**B.** Les spasmes sont ordinairement le produit de l'asthénie de l'incitation, amenée par l'action des puissances nuisibles, affaiblissantes, telles qu'une peur subite, la terreur, le froid excessif, les saignées copieuses, les superpurgations, l'abus des plaisirs, les chagrins cuisans, les veilles immodérées, les accouchemens laborieux, etc. Personne n'ignore que les animaux qu'on a égorgés entrent en convulsion avant d'expirer, lorsqu'ils ont perdu presque tout leur sang. On observe de pareils accidens chez les hommes prêts à succomber à de grandes blessures, chez des femmes, dont une perte utérine menace la vie, et chez bien d'autres individus exposés à l'action des forces débilitantes. *Grimaud* a observé que la plupart des maladies mortelles se terminent par des mouvemens convulsifs.

**C.** Il arrive aussi très-souvent que des plaies, des contusions, et des lésions chimiques engendrent des convulsions. Elles peuvent avoir lieu en conséquence des blessures ou des piqûres dans les

nerfs; après la morsure des animaux enragés; des coups à la tête; quelquefois des matières crues et indigestes dont les premières voies sont remplies, ou des vers qui agacent ou irritent la membrane des intestins.

Jusqu'ici les médecins ont toujours attribué les contractions violentes des muscles à une augmentation intensive d'énergie de la force vitale; mais cette assertion est en contradiction avec l'expérience, qui prouve que dans ces cas l'incitation n'est souvent augmentée qu'extensivement (*secundum extensionem, seuspacium*), et qu'elle est diminuée d'une manière intensive (*secundum intensionem*). Les personnes attaquées de typhus acquièrent quelquefois une force surprenante; elle dépend de la débilité, et cède à la méthode excitante. C'est ainsi qu'on ne doit pas regarder comme réellement faible un malade attaqué d'une fièvre inflammatoire, quoiqu'il ne puisse faire aucun mouvement, puisqu'une saignée lui redonne la force de se lever de son lit et la santé.

Les sensations agréables reposent sur



l'équilibre, uniforme et régulier de l'incitation des organes, pourvus de nerfs sensitifs, et la douleur dépend de la rupture de cet équilibre dans ces organes.

*A.* Lorsque le froid agit d'une manière uniforme sur tout le corps, il ne produit pas de douleurs considérables, ce qui s'observe dans la mort apparente, occasionnée par l'action trop violente du froid; au contraire, lorsque des parties individuelles y sont exposées, il survient ordinairement des douleurs plus ou moins véhémentes, comme dans la péripneumonie, le rhumatisme, etc. asthéniques.

*B.* Les lésions chimiques ou mécaniques des parties individuelles produisent souvent de la douleur; par exemple, la distension de l'estomac par une trop grande quantité d'alimens, ou par des alimens indigestes, une compression trop forte exercée sur une partie, la division mécanique des fibres, une contusion violente, etc.

Il suit de là, que la douleur peut être l'effet de la différence graduelle de l'hypers-

thénie, de l'asthénie, ou d'une maladie locale.

L'hypersthénie ou l'asthénie n'est jamais uniformément répandue dans tout l'organisme, par la raison que toutes les parties n'ont pas la même dose d'incitabilité, et qu'il est très-rare que les puissances nuisibles affaiblissantes exercent une action générale et uniforme sur le système entier; il est donc possible,

*A.* Que, dans une hypersthénie, l'énergie de l'incitation d'un ou de plusieurs organes soit beaucoup plus considérable que celle des autres parties, ou

*B.* Que, dans une asthénie, l'énergie de l'incitation soit plus faible dans quelques organes que dans les autres.

L'expérience vient à l'appui de ces principes, car elle apprend,

*A.* Que les hypersthénies sont souvent accompagnées de douleurs violentes, comme la péripneumonie, la frénésie, le rhumatisme inflammatoire, etc.;

*B.* Qu'il survient souvent des douleurs insupportables dans les maladies de  
faiblesse



faiblesse, par exemple, les maux de tête; dans le synochus et le typhus, les douleurs du bas-ventre, dans les coliques et dyssenteries nerveuses; les douleurs lancinantes et pongitives, dans la péripneumonie et le rhumatisme asthéniques.

Les douleurs véhémentes et continues sont le plus fréquemment le produit de l'asthénie directe ou indirecte de l'incitation.

Le délire provient d'une rupture de l'équilibre régulier dans l'organe de la raison. Il se manifeste dans les hypersthénies, les asthénies et quelques maladies locales. Cependant le délire violent et continu est ordinairement le compagnon des asthénies, portées au plus haut point d'intensité.

Si l'opium jouissait réellement d'une propriété calmante et sédative, il faudrait qu'il fût utile dans les convulsions, les douleurs et le délire hypersthéniques, et nuisible dans ceux dus à la faiblesse de la fonction vitale; mais l'observation prouve le contraire; elle apprend que l'opium ne produit de bons effets que lorsque ces

E

symptômes morbifiques proviennent de débilité, et que les autres excitans, tels que le quinquina, la liqueur anodine, l'éther sulfurique, le camphre, les frictions volatiles, la chaleur et les bains chauds sont indiqués, tandis qu'il les exaspère lorsqu'il faut employer pour les combattre, les débilitans, comme la saignée, le froid, les purgatifs, le nitre, la diète végétale, etc. preuve évidente que l'opium agit en excitant; et qu'il ne calme les convulsions, le délire, les douleurs qu'en éloignant la faiblesse, en rétablissant l'équilibre régulier entre les différens systèmes de l'économie animale. Les bons effets qu'a l'opium dans les douleurs et les convulsions locales, démontre également sa propriété excitante, attendu que toute lésion chimique ou mécanique agit en affaiblissant, et produit toujours des maladies asthéniques.

5<sup>e</sup>. *L'opium diminue les sécrétions et les excréations, surtout les déjections alvines; s'il agissait en stimulant, il devrait les augmenter.*

Cette proposition, généralement énoncée, est fautive. Il n'est pas vrai qu'il diminue



et supprime toujours les sécrétions et les excrétiions ; au contraire il les favorise souvent considérablement. Nous voyons qu'il augmente la transpiration , qu'il provoque le cours des urines , pousse par les selles , comme le prouve évidemment la cure de plusieurs coliques et dyssenteries. Les selles dures que l'on observe fréquemment pendant l'usage de l'opium , déposent plutôt en faveur de sa propriété stimulante, vu que la plupart des excitans et presque toutes les maladies hypersthéniques produisent le même effet.

Les sécrétions et les excrétiions peuvent être augmentées de deux manières (1).

1°. Lorsque l'énergie vitale des vaisseaux en connexion avec les organes sécréteurs ou excréteurs , est considérablement augmentée relativement à l'activité vitale des glandes de ces organes.

2°. Lorsque la diminution absolue et relative de l'énergie vitale des organes sécréteurs est plus grande que celle de l'é-

---

(1) Voyez Roeschlaub, Pathogénie, vol. III.

nergie vitale des organes qui sont en connexion avec ceux-là ; alors les vaisseaux sécréteurs opposent une très-faible résistance à l'abord des humeurs qui leur arrivent par les autres organes.

De ce que je viens de dire , il résulte ,

- A.* Que l'hypersthénie peut être la cause productrice de l'augmentation des sécrétions. Supposé que l'hypersthénie de l'incitation soit beaucoup plus violente dans les vaisseaux qui charient des fluides aux glandes des organes sécréteurs, que dans les glandes de ces derniers, l'affluence des humeurs vers ces parties sera augmentée ;
- B.* Que l'asthénie est souvent la cause des sécrétions augmentées. Toutes les fois que la faiblesse est plus grande dans les glandes des organes sécréteurs que dans les organes qui sont en connexion avec ces parties, les sécrétions doivent de toute nécessité être plus abondantes.
- C.* Qu'une maladie locale produit souvent le même effet, lorsqu'elle contribue



à favoriser l'affluence des fluides vers les organes sécréteurs, ou qu'elle rend les glandes incapables de s'opposer à l'abord des humeurs, comme une lésion mécanique, une corrosion chimique dans les glandes des organes sécréteurs.

Jusqu'ici on a cru que l'affluence des humeurs vers une partie était déterminée par l'irritation qu'elle éprouvait, ou que cette affluence était en raison directe du stimulant qui exerçait son action sur une partie déterminée, pour m'exprimer autrement, que *plus est grand le stimulus sur une partie, plus est grand l'abord des fluides vers elle*. Moi, je soutiens au contraire, que moins est grande l'énergie vitale des organes sécréteurs, moins ils peuvent résister à l'abord des humeurs, plus doit être considérable vers eux l'affluence des fluides. S'il est vrai, comme je l'ai démontré dans l'Exposition des principes de la nouvelle théorie (1), que le degré du

---

(1) Voyez le I<sup>er</sup>. tome du Recueil d'Observations Browniennes.

stimulus est en raison directe de celui de l'incitation, il faut admettre que *moins est grand le stimulus sur une partie, plus est considérable vers elle l'abord des humeurs.*

Au moyen de la circulation et des forces qui la favorisent, les fluides sont portés uniformément dans toutes les parties du corps, aussi long-temps que les contractions qui contribuent à la circulation, s'opèrent d'une manière uniforme. Je peux supposer comme démontré que la circulation des humeurs dépend des contractions des vaisseaux sanguins et des autres organes.

Si la circulation des humeurs dépend des contractions des vaisseaux sanguins, etc. elle doit être d'autant plus accélérée, que les contractions de ces organes sont plus énergiques, et d'autant plus lente qu'elles sont plus faibles. Mais plus est faible la circulation dans une partie, plus la masse des fluides y doit augmenter; car les autres organes dont les contractions se font avec une force convenable, meuvent constamment d'une manière uniforme les



fluides contenus dans leurs capacités, et s'opposent à l'abord des humeurs qui leur apportent les organes adjacens. Mais l'énergie vitale affaiblie d'une partie est trop impuissante pour tenir l'équilibre à celle des organes qui se contractent avec vigueur, ou l'organe affaibli est incapable de s'opposer avec force à l'abord des humeurs que les autres organes, doués d'une énergie convenable, poussent dans son calibre: ainsi, moins sont fortes les contractions des organes individuels, plus est considérable vers eux l'affluence des fluides. Or nous avons vu que l'énergie des contractions ou des mouvemens vitaux est proportionnelle à celle de l'incitation; que l'énergie de l'incitation est en raison directe du degré du stimulus, ou de la force de l'incitement: je peux donc poser en principe, que moins est grand le stimulant sur une partie, plus est grande vers elle l'abord des humeurs; et au contraire, plus est grand le stimulus sur un organe, moins est considérable vers lui l'affluence des fluides.

On avait observé que le mercure et ses

préparations, l'antimoine, les acides concentrés, les sels moyens, neutres ou métalliques que l'on mettait au nombre des irritans, en agissant sur un organe, y déterminaient une plus grande affluence des humeurs. Mais tous ces remèdes, dans lesquels prédomine l'oxigène, appartiennent aux affaiblissans, et l'abord des fluides qu'ils produisent dans les organes soumis à leur influence, parle en faveur de mon opinion.

Jusqu'ici on a cru que les lésions mécaniques, telles qu'un grain de sable qui tombe dans l'œil, les contusions, les meurtrissures, ou les plaies, etc. agissaient en stimulant, et que la plus grande affluence des humeurs vers un organe déterminé, provenait du stimulus qu'elles exerçaient sur cette partie. Cette opinion est dénuée de fondement. toute lésion mécanique ou chimique affaiblit ou anéantit l'énergie vitale dans la partie lésée, et diminue par là son incitation, de manière qu'elle n'est plus en état de s'opposer avec une force convenable à l'affluence des humeurs des organes sains. Les lésions mécaniques et



chimiques, loin d'accroître, diminuent toujours l'énergie de l'incitation, et des contractions ou des mouvemens vitaux.

Les sécrétions diminuent

*A.* Lorsque la faiblesse absolue et relative des vaisseaux qui sont en connexion avec les organes sécréteurs, est plus grande que celle de ces derniers, ce qui empêche nécessairement l'abord des humeurs vers les glandes des organes sécréteurs.

*B.* Quand l'énergie absolue et relative de l'incitation dans les glandes des organes sécréteurs est plus considérable que dans les organes en connexion avec ceux-là; d'où il suit qu'elles s'opposent avec force à l'abord des fluides, et que les sécrétions éprouvent une diminution plus ou moins grande.

On doit donc conclure de là, que la différence graduelle de l'hypersthénie, de l'asthénie, ou une maladie locale, peuvent diminuer ou supprimer les sécrétions.

Si l'énergie vitale de l'œsophage et de ses parties inférieures n'est pas plus grande

que celle de l'estomac et des autres intestins, de sorte qu'il y ait affaiblissement ou suspension du mouvement de contraction, qui, dans ces organes, s'exécute de la partie supérieure à la partie inférieure, le mouvement progressif de la masse contenue dans les intestins, s'arrête; on nomme cet état : *suspension des déjections alvines* (alvi retentio).

La suspension des déjections alvines dérive généralement de quelque dérangement de l'énergie vitale de l'œsophage, de l'estomac et de tous les intestins, jusqu'au sphincter de l'anus, dérangement, tel que le mouvement péristaltique, qui se fait depuis l'œsophage et l'estomac, se continuant ainsi par les intestins vers l'anus, est intercepté ou réfléchi, renversé.

La régularité de ce mouvement peut être troublée par la diminution de l'énergie de l'estomac, qui elle-même proviendrait d'une diminution directe ou relative de la force incitante d'une altération chimique ou mécanique de quelques parties de l'œsophage, de l'estomac ou des parties supérieures des intestins, laquelle al.



tération serait assez considérable pour intercepter l'influence de l'énergie plus forte de ces parties , sur celle des parties qui terminent le conduit , ou pour faire prévaloir l'énergie de ces dernières sur celle des autres.

Un semblable dérangement peut provenir de causes directement ou indirectement débilitantes , comme des acides , d'oxides métalliques , de boissons très-excitantes , d'excès dans le manger ; la pression et la tension que cause ce dernier , affaiblissent , et quelquefois suspendent l'énergie vitale de l'œsophage , de l'estomac , etc.

Ce dérangement peut encore avoir lieu , si , par une augmentation excessive de l'incitation ou par une pression particulière sur la terminaison du conduit intestinal , le mouvement péristaltique se trouve réfléchi , renversé.

La suspension des déjections alvines (*alvi retentio*) peut donc aussi devenir un effet des hernies étranglées.

Il suit de ce que je viens de dire que la suspension des déjections alvines dépend

de la différence graduelle soit de l'hypers-  
thénie, soit de l'asthénie, soit d'une ma-  
ladie locale du tube alimentaire.

D'après ces données, il nous sera facile  
de rendre raison des constipations fréquen-  
tes qu'occasionne l'opium dans les asthé-  
nies, surtout dans celles où l'on a été  
prodigue avec les purgatifs qui affaiblis-  
sent principalement les parties inférieures  
du tube intestinal.

L'opium étant du nombre des stimulans  
les plus énergiques et les plus diffusibles,  
remonte dans un instant l'énergie de  
tout l'organisme, surtout celle de la ter-  
minaison du canal intestinal; alors la par-  
tie inférieure du rectum oppose une trop  
grande résistance au mouvement péristal-  
tique de la partie supérieure des intestins;  
de-là, la constipation produite par l'o-  
pium dans les maladies de faiblesse.

La suspension des déjections alvines, loin  
d'être nuisible dans les asthénies, contribue  
au rétablissement de la santé; les fréquentes  
excrétions alvines, en privant le corps  
d'une quantité plus ou moins grande de  
fluides, qui sont du nombre de ses stimu-



ians nécessaires et indispensables , portent la débilité à un plus haut degré d'intensité.

La constipation n'est nuisible dans les asthénies , que quand les matières excrémentielles , s'étant amassées en trop grande quantité dans les intestins , excitent des douleurs , les distendent trop considérablement , et affaiblissent ainsi d'une manière mécanique l'énergie vitale de ces parties.

Le médicament le plus actif, et celui que nous regardons comme préférable à tout autre dans le *synochus* et le *typhus* , dit le célèbre *Marcus* (1), d'après nos nombreuses expériences , est l'*opium* en teinture concentrée ; c'est en ce qu'il resserre ou constipe plus que les autres remèdes , que consiste , à ce que nous croyons , son principal avantage dans les fièvres ; car nous voyons habituellement , que les malades qui ont été les plus éloignés de la diarrhée , qui ont été long-temps consti-

---

(1) Voyez le Journal de la Vraie Théorie médicale, n°. II, pag. 109.

pés, sont, en général, les plus promptement rétablis. Il est assez ordinaire que les malades du *typhus*, que nous soignons, soient *quinze jours, trois semaines*, et quelquefois un mois sans aller à la selle. Il arrive même qu'ils sont déjà en convalescence avant que la constipation ait cessé ; mais quand une fois la première évacuation a eu lieu, les autres succèdent toutes les *vingt-quatre ou quarante-huit heures*, comme dans l'état de santé ordinaire, malgré même que l'on continue l'usage de l'opium.

Comme il n'y a point de règle sans exception, il arrive quelquefois que des malades se trouvent indisposés par une trop longue constipation ; alors nous leur faisons administrer des lavemens de fleurs de *camomille* et d'*arnica* ; mais ces cas se présentent très-rarement.

Le nitre, les purgatifs, l'eau froide sont les meilleurs sudorifiques dans les hypersthénies, et cependant ils appartiennent aux affaiblissans ; il est donc faux que les stimulans augmentent nécessairement les sécrétions et les excréctions,



au contraire, ils doivent en général les diminuer, et les débilitans les augmenter.

Il résulte de ce qui précède, qu'un remède quelconque diminue et supprime les sécrétions et les excrétions ; lorsqu'il fortifie d'une manière absolue et relative les glandes des vaisseaux sécréteurs et excréteurs, plus considérablement que les organes en communication avec elles, et qu'il les augmente, en occasionnant une débilité absolue et relative dans les extrémités des vaisseaux sécréteurs et excréteurs. C'est ainsi que les purgatifs, en affaiblissant principalement les vaisseaux exhalans des intestins, y déterminent une plus grande affluence des humeurs, produisent la diarrhée, et que les excitans, en augmentant l'énergie de ces organes, surtout celle du rectum et des sphincters, diminuent l'abord des humeurs, la sécrétion du mucus intestinal, et produisent la constipation, les selles dures.

*6<sup>e</sup>. L'opium dissipe souvent l'inflammation, or celle-ci est le produit de l'activité augmentée de tout l'organisme, et surtout des parties enflammées ; donc l'opium agit en calmant, en affaiblissant.*

Jusqu'ici on a admis que l'inflammation, tant universelle que locale, était toujours occasionnée par l'irritation particulière d'une partie, produite par l'action trop violente d'un stimulus.

Cette opinion est, comme nous allons le voir, dénuée de fondement, et ne peut nullement expliquer l'origine de l'inflammation.

On divise les stimulans en stimulans *positifs*, et en stimulans *négatifs* (1); les premiers augmentent, les autres diminuent l'énergie de l'activité vitale. Dans le cas qui nous occupe, les médecins entendent par stimulant, un stimulus positif, puisqu'ils disent qu'il produit un accroissement d'activité vitale dans les organes sur lesquels il agit.

Mais tout stimulant positif, de l'aveu de tous les médecins, rehausse l'énergie vitale de tout l'organisme, et l'augmentation de l'incitation est proportionnelle à la force de la puissance stimulante, comme

---

(1) Voyez Roeschlaub, Magasin pour le perfectionnement de la Médecine.



Je l'ai démontré dans le premier tome du Recueil d'Observations Browniennes. Ainsi toutes les fibres organiques de la partie irritée, agissent ou se contractent avec plus de force qu'auparavant, et leurs mouvemens vitaux sont absolument et relativement plus énergiques que ceux des organes adjacens ou éloignés. Le cœur, les artères du corps entier sur lesquelles le stimulus n'a pas exercé son action, se contractent avec moins d'énergie que les vaisseaux sanguins de la partie irritée, qui opposent beaucoup plus de résistance que les autres organes du corps vivant à l'abord du sang, poussé par le cœur, les grosses artères dans leurs capacités, au moyen de petites ramifications artérielles. Toutes les autres parties reçoivent plus facilement le sang que les organes irrités, et le sang est poussé vers ceux-ci en d'autant plus petite quantité que l'irritation est plus violente.

Il est bon de remarquer que tous les organes de l'organisme sont entr'eux dans un équilibre parfait, qui cependant n'est pas absolu, mais relatif.

L'inflammation a lieu; lorsqu'une grande

F

quantité de sang est poussée dans les vaisseaux sanguins, et leurs plus petites ramifications, lesquelles n'en contiennent pas dans l'état de santé. Or j'ai démontré qu'un organe dont l'énergie d'incitation a été considérablement augmentée, s'oppose avec force à l'affluence du sang, et qu'il en admet une moindre quantité que dans l'état de santé.

L'expérience confirme cette théorie, en apprenant que l'inflammation est toujours engendrée par l'action des puissances nuisibles débilitantes.

Un coup violent, une chute, une plaie faite avec un instrument tranchant, une contusion, une pression considérable exercée sur un organe, produisent souvent des inflammations topiques. Dans tous ces cas, elle n'est point déterminée par l'irritation de la partie enflammée, mais bien par la faiblesse qu'occasionnent ces puissances nuisibles.

Une force mécanique de ce genre produit la distension de quelques fibres et une compression des autres, principalement des vaisseaux sanguins, lymphati-



ques, etc. Cette force, loin d'agir en excitant, n'agit que mécaniquement, en ce que l'activité vitale des parties lésées est incapable de défendre avec une énergie convenable, la structure organique contre cette impression. Il ne peut être question ici d'un stimulant particulier, vû que tous les objets extérieurs, en désorganisant les fibres du corps animé, affaiblissent ou anéantissent l'énergie vitale dont elles sont douées; il est donc impossible que les vaisseaux de la partie lésée soient dans un état d'augmentation d'énergie, car dans les parties où le principe de vie est éteint ou du moins considérablement affaibli, il ne peut y avoir une exaltation intensive de l'énergie de l'incitation, mais au contraire elle doit nécessairement être diminuée.

Les vaisseaux qui ont éprouvé une compression ou une distension trop violente, ne peuvent plus se contracter avec autant d'énergie qu'auparavant, ils sont incapables de résister avec force à l'affluence du sang, qui doit s'y amasser en plus grande quantité que dans l'état de santé,

et même être poussé dans les petits rameaux qui n'en charient pas ordinairement ; de là, la tumeur, la rougeur, la douleur et la chaleur des parties enflammées.

Les fractures compliquées, les luxations, les plaies, les contusions, les hernies, les prolapsus compliqués donnent lieu à ce genre d'inflammation. Le feu, les brûlures, les corrosions avec des corps acres, par exemple, la pierre caustique, la moutarde, les cantharides, etc. occasionnent également des inflammations de nature asthénique.

Le feu, les corps corrosifs détruisent les fibres organiques, et la destruction de l'organisation entraîne celle de l'activité vitale. Mais où il n'y a point d'énergie vitale, il n'existe plus de susceptibilité, et où il n'y a plus de sensibilité, il n'y a pas de stimulus ; donc il est impossible que dans ce cas l'inflammation soit engendrée par un stimulant particulier.

Lorsque les fibres organisées d'une partie, de même que son activité vitale, sont détruites, ces parties sont frappées de fai-



blesse , leurs vaisseaux opposent peu de résistance à l'abord des humeurs qui s'y amassent en plus grande quantité que dans l'état de santé, et produisent l'inflammation.

Le sang et les humeurs sont alors poussés dans les organes affaiblis, incapables de résister à leur affluence, trop faibles pour les pousser dans les autres vaisseaux soustraits à l'action chimique ou mécanique des puissances nuisibles locales.

D'après cela, il est évident que dans tous ces cas l'inflammation, loin d'être produite par une irritation de la partie affectée, doit son origine à une débilité des vaisseaux sanguins, lymphatiques, etc. occasionnée par l'action désorganitrice des forces mécaniques ou chimiques.

On n'est pas plus fondé à admettre que les inflammations internes ou universelles soient occasionnées par l'action d'un stimulant particulier; au contraire, elles sont toujours engendrées par l'impression des puissances nuisibles affaiblissantes. Telles sont les inflammations des poumons, de la gorge, le rhumatisme. Il est bon d'ob-

server qu'il ne s'agit ici que de l'origine de l'inflammation, comme d'une forme déterminée de mal-aise, ou comme d'un phénomène déterminé.

Il arrive souvent qu'une forme déterminée de l'hypersthénie est la cause productrice de ces inflammations, attendu qu'elles cèdent à la méthode affaiblissante, savoir, à la saignée, au nitre, aux purgatifs, au régime végétal, etc.

L'hypersthénie, en tant qu'hypersthénie, ne contient pas la raison suffisante de ces inflammations; il en faut chercher la cause dans la différence graduelle de l'hypersthénie, relativement à divers organes, et surtout aux vaisseaux sanguins et lymphatiques, car ce n'est pas la guérison de l'hypersthénie en elle-même, qui éloigne l'inflammation, ou cette forme déterminée de mal-aise, mais le rétablissement régulier de l'énergie de l'incitation des organes individuels entr'eux.

J'apporte en preuve de mon opinion, que l'inflammation est presque aussi souvent occasionnée par la différence graduelle de l'asthénie, et que la guérison



de celle-ci amène la guérison de celle-là :

Les inflammations universelles sont toujours le résultat de l'action des puissances nuisibles débilitantes , et principalement du froid , qui , en exerçant son influence immédiate sur les extrémités des vaisseaux sanguins d'un organe déterminé , tels que le poumon , y produit une faiblesse relative par rapport aux parties adjacentes et éloignées.

Il suit donc de là , que les inflammations universelles peuvent être l'effet soit de l'hypersthénie , soit de l'asthénie de l'incitation , pourvu que leur différence graduelle soit telle que la débilité relative de quelques organes les rend trop impuissans pour résister avec énergie à l'abord du sang qui leur arrive par les organes relativement plus énergiques ; le sang en effet s'y accumule alors , et y produit une distension , une augmentation de chaleur , de la douleur , de la rougeur , phénomènes qui caractérisent les inflammations.

Pour mettre cette vérité dans tout son jour , je vais essayer d'expliquer , d'après

ses principes , l'origine des péripneumonies inflammatoires et nerveuses.

L'hypersthénie est produite par un accroissement trop considérable de la force de l'incitament. Tous les organes du corps participent à l'augmentation intensive de la fonction vitale, suivant qu'ils ont été plus ou moins exposés à l'impression des puissances incitantes, et suivant la dose de susceptibilité dont ils sont doués. Mais afin que l'hypersthénie paraisse sous la forme déterminée de péripneumonie, il est nécessaire que le poumon soit moins énergiquement incité que les autres parties de l'organisme : car, si l'augmentation d'énergie était uniformément répandue dans le système, tous les organes se contracteraient avec une force égale, le sang serait poussé uniformément dans toutes les parties, il ne pourrait s'arrêter et s'amasser en plus grande quantité dans le poumon, et les organes de la poitrine ne seraient pas atteints d'une inflammation. Il faut donc qu'il y ait ici un stimulus négatif qui, en agissant sur le poumon, en diminue l'énergie d'incitation plus considérablement que dans le



reste du corps ; alors les vaisseaux sanguins de ce viscère, moins hypersthéniques relativement, que ceux en connexion avec eux, ne résistent pas avec une force convenable à l'abord du sang que leur apportent ces organes ; le sang s'y amasse, et y occasionne de toute nécessité les phénomènes d'une inflammation.

L'expérience est entièrement d'accord avec cette assertion, car elle apprend que le froid, en exerçant une action immédiate sur le poumon d'un individu hypersthénique, est le plus fréquemment la cause productrice de la péripneumonie inflammatoire, non pas de l'hypersthénie, mais de sa différencé graduelle dans les organes de la poitrine, relativement aux autres parties.

On peut expliquer, d'après ces mêmes idées, la formation de la péripneumonie nerveuse. Si, dans l'asthénie, la faiblesse était uniforme dans tous les organes, le sang serait également poussé dans toutes les parties, et ne pourrait s'amasser en plus grande quantité dans le poumon que dans les autres organes. Il faut donc que

les vaisseaux du poumon soient relativement plus faibles que les vaisseaux adjacens ; en ce cas ils ne pourront résister avec assez d'énergie à l'affluence du sang, qui s'y accumulera en grande quantité, et produira une inflammation.

L'observation prouve que le froid donne également lieu à cette différence graduelle de l'asthénie.

En adoptant ces principes, il ne sera pas difficile d'expliquer, d'une manière satisfaisante, l'origine de toutes les inflammations universelles et locales.

Il résulte de ce qui précède, que, pour pouvoir attribuer une propriété affaiblissante à l'opium, il devrait être avantageux dans les hypersthénies, et nuisible dans les asthénies : mais l'expérience apprend que quand l'opium a eu des bons effets dans les inflammations, les autres excitans, tels que le camphre, l'éther sulfurique, le quinquina, les bains chauds, la nourriture animale, les fomentations aromatiques, etc. ont également été utiles ; donc ces inflammations étaient uniquement dues à l'asthénie de l'incitation.



Mais, dira-t-on, on a souvent prescrit avec succès l'opium dans la petite vérole bénigne, la péripneumonie et le rhumatisme inflammatoires ? A cela je réponds, que l'on ne fait ordinairement usage de l'opium, du quinquina, du camphre, etc. que sur la fin de ces maladies, lorsque l'abus de la méthode affaiblissante les a changées en asthénie directe ; or dans ce cas, l'opium a guéri une maladie de faiblesse, et non une hypersthénie de la fonction vitale.

Il est vrai, que l'on a quelquefois ordonné l'opium dans le début des maladies inflammatoires hypersthéniques ; mais les médecins ont eu alors la précaution de combiner de petites quantités de ce remède avec des doses considérables de nitre, de crème de tartre, de sels purgatifs, etc. de manière que son action stimulante a été nulle par rapport à l'action débilitante de ces affaiblissans énergiques : on faisait aussi en même temps des saignées copieuses, on mettait le malade au régime végétal, etc.

Le camphre et l'opium s'emploient or-



dinairement à la fin des inflammations, lorsqu'elles se sont changées en asthénie directe ou indirecte de l'incitation.

D'un autre côté, l'expérience prouve que l'opium employé seul, ou uni à d'autres exci-  
tans, entraîne toujours des suites funestes dans les inflammations hypersthéniques qui exigent la méthode affaiblissante employée dans toute son étendue; ce qui démontre, au moins indirectement, sa propriété stimolante.

*7<sup>e</sup>. L'opium produit souvent le sommeil, s'il agissait en excitant, il devrait l'écart-  
ter; donc il agit en calmant.*

Cette proposition, énoncée générale-  
ment, est fautive. Les exci-  
tans les plus  
efficaces, employés à certaines doses, pro-  
duisent souvent le sommeil, par exemple,  
le vin, l'eau-de-vie, la nourriture trop  
recherchée, les passions vives de l'ame;  
il faudrait donc également leur attribuer  
des vertus sédatives. Le froid, la saignée,  
les hémorrhagies, ont souvent le même  
effet, et cependant ils appartiennent à la  
classe des affaiblissans.

Cette objection suppose comme démon-



tré, que le sommeil est un état asthénique relativement à la veille, que, par conséquent, les affaiblissans, en diminuant l'énergie de l'incitation, doivent de toute nécessité produire le sommeil, mais cette supposition est dénuée de fondement, comme nous allons le voir.

L'opium pris à une certaine dose écarte le sommeil dans l'état de santé, et dissipe souvent la somnolence dont les asthénies graves sont accompagnées.

Jusqu'ici on a généralement cru que les muscles destinés aux mouvemens volontaires, se trouvaient dans un état de repos et d'inaction, lorsque la volonté cessait d'agir sur eux, et que la volonté, comme stimulant positif et spécifique, les mettait en mouvement. Nous verrons que cette théorie n'est pas rigoureusement démontrée, et qu'elle est en contradiction avec des vérités reconnues (1).

Voici les principaux faits que l'on at-

---

( 1 ) Voyez Niemeyer, Matériaux pour la Théorie de l'incitation.

lègue en faveur de l'action stimulante de la volonté sur les muscles.

1<sup>re</sup>. *L'observation apprend que les contractions dans tous les autres systèmes de l'organisme sont occasionnées par des stimulans ; le sang, par exemple , produit la contraction du cœur et des artères.*

Il est vrai que les stimulus donnent lieu , dans le système vasculaire et dans d'autres organes, à des contractions, mais ces organes et leurs contractions diffèrent tellement des muscles volontaires et de leurs mouvemens, que l'on est fondé à admettre une cause productrice différente de celle qui opère les contractions dans les autres systèmes.

Il y a une différence remarquable entre les mouvemens volontaires et ceux qui ne sont point soumis à l'empire de la volonté.

- a. Les premiers sont entièrement accidentels et variables comme leur cause efficiente.
- b. La structure de leurs organes est essentiellement différente de celle des organes non soumis à la volonté, les



muscles moteurs de ceux-ci ayant des antagonistes, tandis que les autres en sont dépourvus.

Au reste, l'observation prouve que des puissances débilitantes, telles que des saignées copieuses, des pertes excessives de sang, un froid extrême, les passions tristes de l'ame, etc. occasionnent souvent dans les organes involontaires, une augmentation extensive des contractions. La volonté n'agit-elle pas de même sur les muscles, puisque nous observons que des stimulans négatifs produisent ordinairement la crampe, les convulsions, les douleurs violentes dans les muscles assujettis à la volonté, lesquelles consistent dans des contractions extensivement augmentées.

2°. *Les stimulans artificiels produisent des contractions musculaires.*

Les expériences faites avec des stimulans artificiels sur les muscles, apprennent que les muscles se contractent, lorsqu'on en irrite les nerfs d'une manière quelconque. De-là on a conclu que les contractions musculaires étaient l'effet de l'action d'un stimulant quelconque, et

que la volonté devrait agir en excitant, pour effectuer les contractions des muscles. On ne peut rien conclure de cette expérience, ni pour, ni contre la propriété excitante de la volonté, vu que l'observation démontre que la diminution de la somme totale des puissances excitantes produit également des contractions musculaires. Il n'est possible de s'assurer de l'action excitante d'une influence extérieure sur le corps organisé, que quand on a constaté par des observations réitérées, que son action modérée accroît l'énergie de l'incitation, et que son impression trop violente, cause une hypersthénie et une asthénie indirecte de la fonction vitale. Les corps, tels que l'opium, le castoréum, etc. dont une longue expérience a confirmé la vertu fortifiante, mis en contact avec le nerf d'un muscle moteur, n'occasionnent pas la moindre contraction; ce ne sont ordinairement que des puissances nuisibles mécaniques, telles que des coups et des chutes considérables, les plaies faites avec des instrumens tranchans et contondans, ou des stimulans, qui ont des propriétés



propriétés accessoires , par exemple , l'alcool très-rectifié qui resserre les fibres et les désorganise. Il suit de-là, que ces expériences sont peu propres à prouver l'action stimulante de la volonté ; elles tendent plutôt à démontrer le contraire , par la raison , que toute impression mécanique ou chimique agit en affaiblissant , comme je l'ai prouvé ci-dessus (1).

*III<sup>e</sup>. L'observation journalière prouve, dit-on, l'influence salutaire des mouvemens musculaires, produits par la volonté, tant dans l'état de santé que dans les maladies de faiblesse.*

Cet argument fournirait sans doute des preuves efficaces en faveur de l'action stimulante de la volonté, si l'expérience n'apprenait pas, que même la diminution d'incitation, lorsqu'elle paraît sous certaines formes, peut devenir une espèce d'excitant relatif pour tout l'organisme. C'est ainsi que les fièvres intermittentes asthéniques résolvent des obstructions considérables et invétérées, effet qu'il

---

(1) Voyez pag. 80.

est souvent impossible d'obtenir par l'usage des stimulans les plus énergiques. La contraction musculaire ne pourra-t-elle donc pas augmenter, de la même manière, la force de l'incitement, sans que l'on en puisse rien conclure pour la propriété excitante de la volonté.

Il est vrai que l'action modérée des mouvemens volontaires a fréquemment, dans l'état de santé et de maladie, une influence salutaire sur tout l'organisme; elle ne dépend cependant pas de l'action immédiate des muscles, mais des effets secondaires qu'elle produit dans les organes respiratoires et digestifs.

La théorie, qui considère la volonté comme excitante, est en contradiction avec des faits reconnus pour vrais, dont voici quelques-uns.

1°. Si la volonté produisait, comme stimulant spécifique et positif, des contractions dans les muscles soumis à son action, il serait impossible que son influence immédiate occasionnât un relâchement dans quelques organes; or elle produit cet effet sur quelques sphinctè-



res, particulièrement ceux de la vessie, qui sont contractés ( il faut admettre que c'est le plus haut degré de contraction, puisqu'aucune goutte d'urine ne peut s'échapper ) jusqu'à ce que l'urine soit évacuée par l'action immédiate de la volonté, laquelle évacuation ne peut avoir lieu que par un relâchement des sphinctères de cet organe, qui n'ont pas de muscles antagonistes. Comment, d'après cela concilier des effets opposés, produits par la même cause sur des organes non-différens.

2<sup>e</sup>. Si la volonté agissait en stimulant, elle consumerait plus ou moins la susceptibilité; mais plus la receptivité est diminuée, plus doit être énergique la force des stimulans: il suit de là, que quand même l'action musculaire serait modérée et uniforme, l'impression excitante de la volonté devrait augmenter à chaque instant, ce qui n'est pas nécessaire, attendu que pendant le repos et le sommeil des animaux et des hommes les contractions de plusieurs muscles continuent, et cette

l'action toujours croissante de la volonté.

3°. Si la volonté agissait en excitant, un exercice modéré des mouvemens volontaires devrait être salutaire dans toutes les maladies asthéniques. L'expérience apprend néanmoins que dans la plupart des maladies de faiblesse, comme les fièvres, les hémorragies, les maladies chroniques, etc. portées à un haut degré de violence, la moindre action musculaire, ou les efforts les plus insignifiants de la volonté produisent une lypothomie, et souvent la mort, tandis que les malades prennent impunément des doses considérables des stimulans artificiels qui sont couronnés d'un succès heureux.

Lorsque, au moyen des excitans diffusibles administrés en grandes doses, on est parvenu à arrêter une hémorragie utérine, le moindre mouvement du corps rappelle souvent le flux sanguin, occasionne la syncope et la mort.

4°. Si la volonté agissait en stimulant, son action diminuée ou entièrement interrompue pendant des intervalles éloignés, devrait de toute nécessité accumu-



ler la susceptibilité musculaire , et le stimulant le plus faible mettre les muscles en action. Au contraire, l'action trop forte ou trop long - temps continuée devrait épuiser la réceptivité musculaire, un haut degré de l'action de la volonté ne pourrait produire une incitation énergique. L'expérience apprend l'inverse de ces deux conséquences , car moins l'action de la volonté est forte , moins souvent elle agit sur les muscles , plus l'exercice de son empire est faible et chancelant ; plus au contraire elle agit souvent et fortement sur eux , plus ils lui obéissent aisément et d'une manière énergique.

5°. Si la volonté agissait en stimulant, la faiblesse que produirait l'action excessive, ou l'action modérée, mais trop long-temps prolongée de la volonté, ne pourrait être éloignée par la soustraction de ce stimulant pendant le repos et les sommeil : car l'expérience apprend , que la faiblesse indirecte de l'incitation exige toujours une augmentation considérable des influences excitantes. Cependant on sait que la fatigue, amenée par l'action

musculaire (laquelle fatigue, d'après l'ancienne théorie de la volonté, est l'effet d'une asthénie indirecte, accompagnée d'un épuisement de susceptibilité et d'incitation), est éloignée par le repos (soustraction du stimulus de la volonté). Or ce fait ne peut se concilier avec l'idée que l'on s'est formée de l'action excitante de la volonté.

*Nouvelle théorie de l'action de la volonté, et des mouvemens musculaires, soumis à son empire.*

I. *Les muscles volontaires, lorsque la volonté cesse son action sur eux, ne sont pas dans un état d'inaction, mais dans un état de pleine activité, déterminés par des stimulans non-soumis à la volonté.*

Voici comme je démontre cette opinion.

1°. On ne peut concilier avec les lois de l'organisme, quand même la volonté agirait en stimulant sur les muscles, que la vie d'organes aussi essentiels que les muscles, dépende d'un stimulus aussi accidentel que l'est celui de la volonté.

2°. L'expérience prouve que des in-



fluences affaiblissantes produisent dans les muscles volontaires et involontaires des phénomènes dûs à une diminution d'énergie de l'incitation, comme des spasmes, des convulsions, sans que la volonté contribue à leur production. Il serait impossible que l'incitation des muscles, indépendante de la volonté, pût être diminuée, si les muscles ne se trouvaient pas dans un certain état d'incitation augmentée, lequel n'est pas déterminé par l'action de la volonté. Serait-il autrement possible qu'une diminution universelle des stimulans, sans le concours de la volonté, pût exercer la moindre influence sur les muscles, si ces derniers n'avaient pas besoin d'un stimulus négatif pour être mis en activité.

3°. Nos idées (*incitations des sens internes*) sur lesquelles la volonté a une influence également marquée, sont déterminées par des impressions externes et internes, et non par la volonté; et cela a même lieu, lorsque l'action de la volonté est suspendue, comme dans le sommeil et les rêves.

4<sup>e</sup>. Contraction et relâchement étant des notions relatives, il est évident qu'il n'y a pas de négation absolue de la contraction, et il faut considérer le relâchement des muscles, quand ils sont soustraits à l'action de la volonté, comme un moindre degré de soustraction, lequel cependant n'est pas encore le plus petit possible. Car, pendant l'action de la volonté, quelques muscles moteurs se contractent d'une manière extraordinaire, par exemple, dans la crampe, les convulsions, tandis que les antagonistes de ces muscles sont dans un relâchement excessif, d'où il suit que l'état ordinaire de ces antagonistes est une véritable contraction par rapport à ce relâchement considérable. Cette contraction est assez visible dans les sphinctères de l'anüs et de la vessie, pour pouvoir servir de preuve sensible à cet argument. Nous admettons donc comme démontré, que *cette activité musculaire indépendante de la volonté, produit, pendant le repos des muscles, des contractions continuelles*, qui ne sont guère appercevables à nos yeux, à raison de l'an-



tagonisme musculaire au moyen duquel ces forces originaires indépendantes de quelques muscles, sont contre-balançées par des forces opposées. Des forces en équilibre échappent à nos regards; elles ne sont appercevables que quand l'équilibre est rompu.

L'expérience confirme cette assertion. Personne n'ignore qu'un muscle, dont l'antagoniste, par quelque cause que ce soit, a été considérablement affaibli ou paralysé, se contracte et se relâche tour-à-tour, ou reste dans une contraction continuelle, sans le secours de la volonté, sans que celle-ci puisse l'empêcher. Cette observation prouve également qu'il existe dans les muscles une force qui n'est jamais en repos, qu'elle est indépendante de la volonté, et qu'une force opposée (l'antagoniste) l'empêche seule de se montrer. Il est donc bon de remarquer que l'équilibre, où se trouvent les forces musculaires dans l'état de repos, n'est que *relatif* et non *absolu*.

La volonté en effet n'exerce pas une action affaiblissante sur tout l'organisme,

en produisant des contractions musculaires, parcequ'un muscle, fatigué par des contractions violentes ou continues, récupère ses forces précédentes, lorsque ses antagonistes sont mis en activité, ce qui serait impossible, si l'action de la volonté était générale, et si elle ne se bornait pas à quelques muscles individuels; il faut donc admettre,

II. *Que l'action volontaire des muscles est produite par la rupture de l'équilibre (existant dans l'état de repos) des forces musculaires opposées, originaires indépendantes de la volonté.*

La rupture d'équilibre entre deux forces opposées ne peut avoir lieu que de deux manières; savoir, par l'augmentation ou par la diminution d'une de ces forces: dans le premier cas, la première force aura la supériorité sur l'autre; et dans le second, celle-ci l'aura sur son antagoniste. Il s'agit donc de savoir si la volonté augmente l'énergie de l'incitation dans les muscles moteurs, ou si elle la diminue dans les antagonistes.

Nous avons vu plus haut, que la volonté



ne peut agir en excitant sur les muscles moteurs ; ainsi il faut qu'elle affaiblisse leurs antagonistes pour produire les mouvemens musculaires. Ce fait posé , on ne sera plus étonné d'entendre dire que la volonté déränge l'équilibre musculaire par l'incitation d'une activité organique ; d'où il résulte , que les muscles , mis en contraction , ne se trouvent pas dans un état d'incitation augmentée , mais précisément dans le même état d'incitation que pendant le repos , à cela près qu'il se manifeste d'une autre manière ; que cet état est maintenant visible , par la raison , que l'incitation ou la force des antagonistes est diminuée par l'action affaiblissante de la volonté.

La volonté , en agissant sur nos idées , montre également une force limitante ; elle ne peut créer de nouvelles idées et de nouvelles lois d'association , elle ne peut que supprimer , au moyen de l'abstraction , quelques-unes des idées existantes , pour donner plus de liberté et de ressort aux autres. Sans abstraction , l'action de penser n'est pas possible , ou l'abstraction n'est

pour le physiologiste, que la suppression volontaire d'une action involontaire de l'organe de l'ame.

Cette théorie peut rendre raison de plusieurs phénomènes que l'ancienne théorie n'explique pas.

1°. Les mouvemens volontaires ne sont possibles que dans les muscles qui ont des antagonistes. La volonté en effet ne peut exercer une action immédiate sur le cœur, le système sanguin, les organes sécréteurs et excréteurs, et sur le tube intestinal, parceque tous ces organes sont dépourvus d'antagonistes.

2°. Lorsque l'influence de la volonté cesse, le stimulus nerveux agit de nouveau plus librement sur les muscles, et comme l'accumulation de la réceptivité est en raison de la diminution des stimulans, l'incitation acquiert bientôt le degré d'énergie nécessaire pour la conservation de l'organisme.

3°. Tout stimulus positif consumant la susceptibilité, l'influence continuée du même stimulant doit augmenter d'intensité à chaque instant, pour maintenir l'éner-



gie de l'incitation, tandis qu'au contraire la diminution doit continuer aussi longtemps que la soustraction des stimulans, l'accumulation de la réceptivité ne précédant point, mais suivant seulement la diminution des puissances incitantes. Cela explique la possibilité de la longue durée de plusieurs contractions musculaires, qui ne peut se concevoir dans la théorie opposée.

4°. Les mouvemens volontaires sont nuisibles dans les maladies de faiblesse, portées à un haut degré, les actions mécaniques accessoires du mouvement musculaire ne pouvant contrebalancer la diminution d'incitation produite par les mouvemens volontaires.

5°. Le repos des muscles étant par rapport au mouvement un état d'incitation augmentée, il est évident que ce repos doit éloigner la faiblesse amenée par l'action musculaire.

La volonté ne produit pas seulement les mouvemens volontaires, mais elle est aussi la cause efficiente du sommeil.

Un grand nombre de phénomènes pa-

thologiques atteste que les mouvemens volontaires sont toujours précédés d'un changement dans le cerveau ; preuve évidente que la volonté n'agit que médiatement sur les muscles par l'entremise du cerveau.

L'organisme animal et la raison sont dans une liaison intime et réciproque, de manière que les changemens jorganiques donnent lieu à des modifications dans les opérations de l'ame intellectuelle, et *vice versa*.

Pendant le sommeil, comme *Darwin* l'a démontré dans sa *Zonomie*, l'action de la volonté est suspendue et interrompue, phénomène que l'on ne peut expliquer qu'en admettant un changement dans les organes, par lequel la volonté agit. Il est donc facile de prouver que le besoin du sommeil, amené par les effets de la volonté qui caractérise l'état de veille, marche à pas égal ( bien entendu dans certaines limites ) avec l'action de la volonté, et qu'aucun autre changement organique que ceux produits par la volonté, n'est en état de rendre raison de ce besoin.



Les actions nécessaires de l'organisme ne peuvent contribuer à la production du sommeil, puisqu'elles y continuent sans interruption, aussi bien que durant la veille, dans des rapports uniformes de repos et de mouvement, pendant lesquels la susceptibilité est réparée. A ces fonctions appartiennent la respiration, la digestion, l'absorption, la circulation, etc. etc. et toutes les opérations qui en dépendent.

Il n'y a que les actions de l'organisme, déterminées par la volonté, qui soient accidentelles; mais elles n'ont pas toutes un égal besoin du sommeil pour réparer la réceptivité et le préjudice qu'elles ont portés au corps; les seuls mouvemens musculaires, l'exercice des organes des sens récupèrent leurs forces pendant le repos.

Ainsi il ne reste plus que les actions accidentelles de l'organisme, sur lesquelles la volonté agit immédiatement, qui contiennent la cause du sommeil. Les organes immédiats de la volonté sont le cerveau, ou du moins ils sont contenus dans ce viscère. Nous concluons cela de la

liaison existante entre celui-ci et les muscles, au moyen des nerfs et des phénomènes de la suppression ou de la difficulté des mouvemens volontaires, lorsque cette liaison est diminuée ou interrompue, de l'influence des états morbifiques du cerveau sur l'action de la volonté, qui seul est immédiate, ou dans les maladies des autres organes : nous ne pouvons jamais être sûrs s'ils n'agissent pas par l'entremise du cerveau sur la volonté ; de l'inaptitude des autres organes pour les opérations immédiates de la volonté ; de l'impossibilité enfin de concevoir qu'un organe si composé, si admirable, puisse uniquement servir à la végétation, attendu qu'il est d'autant plus imparfait que la vie animale se rapproche davantage de la vie végétative, et de l'aptitude de cet organe aux opérations de la volonté, par sa liaison intime avec la nature externe, au moyen des organes des sens, et avec le corps par l'intermède des nerfs ; l'expérience apprend aussi, que les changemens dans les organes des sens sont souvent isochrones avec les opérations de la volonté.

Les



Les opérations de la volonté auxquelles correspondent des changemens dans les organes immédiats de celle-ci, sont les idées qui caractérisent l'état de veille. Ces changemens organiques auxquels correspondent des idées par rapport aux actions du dehors, ne se terminent pas dans le cerveau, mais dans les muscles et les organes des sens.

Il s'agit donc de savoir si ces changemens, qu'éprouvent les organes de la volonté, sont produits par l'augmentation ou la diminution d'incitation, ou si la volonté agit en incitant ou en affaiblissant, sur ces changemens.

Nous avons vu ci-dessus, que les muscles, pendant le mouvement, sont dans un état d'incitation diminuée. Il est plus que probable que l'organe immédiat de la volonté qui produit les mouvemens musculaires, se trouve dans le même état. Les muscles et le cerveau sont des parties constituantes du même tout organique, dans lequel l'augmentation d'incitation se communique à toutes les parties, et *vice versa*.

H

L'action du cerveau est donc due à une diminution directe de l'incitation. L'asthénie indirecte est toujours précédée d'un état hypersthénique. Si les opérations de la volonté, dans les organes immédiats, provenaient d'asthénie indirecte, l'hypersthénie devrait la précéder, se communiquer aux muscles, et l'équilibre des forces musculaires étant un équilibre relatif, on devrait déjà apercevoir une action visible dans les muscles, avant que les organes de la volonté ne fussent frappés d'asthénie indirecte ; c'est-à-dire que l'action musculaire aurait lieu avant que la volonté ne la demandât. Mais l'expérience prouve le contraire ; elle apprend, que la volonté et l'action musculaire coïncident, et semblent se confondre dans un seul et même acte.

L'observation prouve qu'il n'y a que les stimulans les plus efficaces qui épuisent entièrement la réceptivité, produisant si soudainement une asthénie indirecte que l'hypersthénie échappe à nos sens ; or la volonté ne peut être mise au nombre de ces stimulans puissans,



vû , qu'après des actions musculaires continuées pendant un temps considérable , les muscles sont encore sensibles à l'action de la volonté. Si donc il est vrai que l'action de la volonté sur les organes immédiats repose sur une asthénie , il faut nécessairement admettre que c'est une asthénie directe.

On pourra faire les mêmes objections contre l'action excitante de la volonté , que nous avons faites contre celle des muscles moteurs.

1<sup>o</sup>. Cette propriété est incompatible avec les lois nécessaires de l'organisme.

2<sup>o</sup>. La volonté produit une suppression immédiate des idées , au moyen de l'abstraction , qui n'est qu'un relâchement pour le physiologiste.

3<sup>o</sup>. Tout stimulant consume la susceptibilité en raison directe de son intensité ; si la volonté agissait en excitant , son action devrait s'accroître à chaque instant pour pouvoir produire les mouvemens musculaires et les actions cérébrales : or l'expérience apprend qu'on peut les continuer long-temps sans des efforts considérables de la volonté. H 2

4°. Si la volonté agissait en stimulant sur les organes immédiats, il faudrait que son action diminuée, interrompue pendant long-temps, accumulât la susceptibilité du cerveau, au point que la moindre action de la volonté y produisît une incitation énergique ; et les actions répétées et forcées de la volonté devant épuiser la réceptivité de ces organes, les efforts considérables de la volonté ne pourraient occasionner qu'une légère impression. Or l'expérience prouve le contraire, en apprenant que l'inaction de la volonté sur le cerveau limite son empire sur cet organe, et qu'elle agit sur lui avec d'autant plus de facilité, que ses actions ont été plus fréquentes et plus efficaces.

5°. Si la volonté ou l'état de veille produisait une asthénie indirecte, il serait impossible que le sommeil (reputé une soustraction de stimulus, d'après les théories dominantes) pût éloigner l'asthénie indirecte, qui ne cède qu'à l'usage des excitans les plus énergiques.

Je suppose qu'il existe dans le cerveau,



de même que dans les muscles, une force indépendante de la volonté, et que le cerveau non soumis à l'influence de la volonté, ne soit pas dans un état de repos, mais de mouvement perpétuel, étant contradictoire de supposer des parties organiques douées de vie, comme non incitées; et de laisser commencer dans un corps organisé des activités qui n'y seraient pas auparavant.

Pendant le repos les forces opposées du cerveau sont dans un équilibre relatif, qui est rompu dans l'état de veille.

Cette rupture d'équilibre est due à une asthénie directe, qui, lorsqu'elle a atteint un certain degré, nécessite le besoin d'un état subséquent, caractérisé par la cessation de l'action de la volonté sur le cerveau, afin qu'il n'en résulte rien de fâcheux pour l'organisme, et pendant cet état l'équilibre est rétabli, l'impression libre des stimulans naturels, diminuant la susceptibilité accumulée, suite nécessaire de l'action de la volonté, et la ramenant à l'état moyen, qui est l'état du sommeil.

Le sommeil est donc, par rapport à la veille, un état d'incitation augmentée. Mais il faut observer, qu'augmentation et diminution d'incitation doivent être prises dans un sens relatif et non absolu.

Toutes les influences externes qui produisent le sommeil, diminuent l'incitation du cerveau jusqu'au point d'amener le besoin et la nécessité du sommeil. La diminution d'incitation ne peut naître que de trois manières ; savoir, par l'action excessive ou trop diminuée des stimulans, qui agissent immédiatement par l'entremise des autres organes, ou par une impression locale affaiblissante.

Il est vrai que l'action excessive des stimulans produit quelquefois le sommeil ; cela ne contrarie point notre théorie ; l'asthénie directe et indirecte, considérées comme faiblesse, ayant le même degré, et ne pouvant être guéries que par l'accroissement de la somme totale des puissances incitatives. Le sommeil occasionné par les stimulans artificiels, n'est salutaire, que quand ces remèdes éloi-



gnent les causes de l'insomnie (un certain degré d'asthénie directe ou indirecte); dans tout autre cas, il ne l'est pas, et le sommeil produit par l'action trop considérable des excitans, comme les boissons spiritueuses, ne dissipe jamais entièrement l'asthénie indirecte qui l'a amené; tandis que le sommeil dans l'état de santé, fait entièrement disparaître l'état dont il est l'effet; il n'est donc pas possible que le dernier soit le produit d'une asthénie indirecte; il faut donc qu'il reconnaisse pour cause une asthénie directe de l'incitation.

Le sommeil peut aussi être engendré par des puissances affaiblissantes directes, telles que le froid rigoureux, les pertes excessives de sang et d'autres humeurs, la faim; de la même nature est encore le sommeil, qui accompagne les fièvres asthéniques, les convulsions, etc. Ces faits prouvent, du moins indirectement, la possibilité que la volonté peut agir d'une manière analogue.

Le sommeil léthargique dans plusieurs maladies de faiblesse, précurseur d'un

danger imminent et de la mort, ne prouve rien contre cette théorie ; il naît en ce cas de la faiblesse sans cesse renouvelée et augmentée par la maladie.

La volonté ne pouvant être regardée comme stimulante, il n'est pas probable que le sommeil soit souvent l'effet d'une action excessive des stimulans sur le cerveau. Cependant les odeurs fortes paraissent produire de cette manière un sommeil qui n'est jamais restaurant, peut-être la somnolence, qui se manifeste quelquefois dans les hypersthénies, et qui n'est jamais d'un bon augure, est-elle causée d'une manière analogue.

Le sommeil est ordinairement occasionné par la soustraction des stimulans qui entretiennent l'action des forces cérébrales ; cela prouve que la volonté agit d'une manière analogue, surtout lorsqu'on réfléchit que les stimulans positifs produisent un sommeil moins restaurant et moins salutaire que les excitans négatifs, tels que l'obscurité, la tranquillité, l'absence des idées intéressantes, le murmure d'un ruisseau, une musique douce.



une lecture ennuyeuse, la vue d'un mouvement ondulent et uniforme, tel que celui d'une pièce de seigle, le sentiment de la sensualité satisfaite; tel que le sommeil que causent un bon repas, le doux chatouillement de la peau.

On peut encore apporter en preuve de notre théorie les faits suivans.

1°. La majeure partie de l'enfance est consacrée au sommeil, et elle se passe, pour ainsi dire, sans connaissance de soi-même, et d'une manière entièrement végétative. Ce ne peut être une asthénie indirecte, qui caractérise cet âge, les stimulans les plus légers, les plus simples, et en très-petite quantité, agissant sur l'enfant, tant dans le sein de la mère que dans les premières années de son existence, et tous les phénomènes de cet âge, annonçant une grande abondance de susceptibilité; il faut donc, d'après cela, que ce soit plutôt une asthénie directe qu'indirecte. Cette faiblesse est la cause unique du sommeil fréquent de l'enfance, car il devient moins fréquent, plus court, et plus interrompu, à mesure que la sphère

de la volonté s'agrandit ; époque à laquelle les organes de l'enfance acquièrent assez de force pour supporter l'action des stimulans extérieurs, qui lui donnent seulement alors le pouvoir de s'exercer sur un objet déterminé. Si le sommeil de l'enfance était le produit d'une asthénie indirecte, il devrait augmenter la faiblesse de cet âge, et ne pourrait pas, comme l'atteste l'expérience, la diminuer et développer les organes ainsi que la force corporelle.

2°. Les vieillards ont aussi, en général, une grande disposition au sommeil, quoique l'action de la volonté à cet âge agisse moins efficacement, et que les objets sur lesquels elle s'exerce, ne les excitent plus que faiblement. Mais le sommeil des vieillards, de même que la diminution de la mémoire par laquelle diminution les objets, déterminant la volonté à agir, ont perdu leur prix, loin d'accélérer la mort, prolongent la vie, qui a besoin d'une addition des stimulans, et qui s'éteindrait d'autant plus promptement, qu'à cet âge la sphère de la volonté est très-bornée et



enlève ainsi , d'après la théorie dominante , à l'organisme un de ses principaux stimulans.

3°. L'âge moyen est celui de la force, du développement entier de toutes nos facultés physiques et morales. L'homme fait , parvenu à ce degré d'énergie , dort peu.

Les phénomènes , qui accompagnent le sommeil , parlent aussi en faveur de notre théorie , en prouvant qu'il est dû à une augmentation relative d'incitation par rapport à l'état de veille.

1°. Le pouls est lent et plein.

2°. L'urine après le sommeil est rouge et saturée.

3°. Les autres sécrétions pendant le sommeil , sont également augmentées , sinon en quantité , du moins en intensité de leurs principales parties constituantes. Telle est la déposition plus abondante de la graisse dans le tissu cellulaire , la sécrétion d'un mucus plus consistant dans la trachée-artère , la bonne digestion , la génération d'un pus plus épais dans les ulcères et les plaies.

4°. Lesang coule plus difficilement d'une veine ouverte (1), on observe souvent le même phénomène dans les hypersthénies.

5°. Le sommeil favorise la corpulence chez les hommes et les animaux.

6°. L'absorption est diminuée pendant le sommeil, ce phénomène se manifeste ordinairement dans les hypersthénies, et l'augmentation de l'absorption est presque toujours le produit des asthéuies ou des remèdes affaiblissans.

7°. Le sommeil favorise puissamment la digestion. J'apporte en preuve de cette assertion les effets nuisibles, qu'entraînent l'action de penser et les efforts de la volonté, sur les opérations de l'estomac et du tube intestinal; la disposition au sommeil après le repas, l'aversion et la difficulté des travaux, qui exigent une grande contention d'esprit; enfin l'évacuation alvine, qui a ordinairement lieu le matin.

8°. L'augmentation d'incitation des or-

---

(1) *Vid. Halleri, Element. physiolog., tom V. lib. XVII, pag. 597.*



ganes digestifs, qu'on observe pendant le sommeil, explique aussi très-naturellement la raison pour laquelle les purgatifs, qu'on prend le soir avant de se coucher, ne font d'ordinaire leur effet que le lendemain matin. Je suppose ici comme démontré, que la plupart des purgatifs produisent l'excrétion alvine par une débilité directe qu'ils occasionnent dans le tube intestinal, et cet effet est nécessairement limité par le sommeil, qui repose sur une augmentation d'incitation.

Le sommeil dans l'état de santé n'est autre chose, selon *Brown*, que le résultat de la faiblesse indirecte ou de la débilité directe, mais à un degré modéré; car si elles sont trop considérables, elles produisent le sommeil morbifique ou l'insomnie, qui survient dans les maladies asthéniques. Il suppose que les opérations qui s'exécutent pendant le jour, diminuent successivement la susceptibilité, au point que les stimulus existans ne sont plus en état de produire le degré d'incitation nécessaire à la veille. Le sommeil serait donc un état de faiblesse, pendant lequel

la susceptibilité est de nouveau accumulée, et l'incitation ramenée au degré qui constitue la veille. Il admet aussi que le sommeil est souvent l'effet de la diminution directe des stimulans.

Il se présente contre cette théorie plusieurs objections dont voici quelques-unes.

1<sup>o</sup>. On ne peut considérer le sommeil comme le produit de la diminution de la susceptibilité et de l'incitation, occasionné par les opérations nécessaires et involontaires, car elles continuent aussi durant le sommeil. Il n'y a que les actions volontaires qui éprouvent alors un changement notable.

2<sup>o</sup>. Si la diminution d'incitation produite par l'action excessive des excitans, contenait la cause du sommeil dans l'état de santé, il ne pourrait pas être salutaire, et ramener l'incitation au degré qui constitue cet état. Car la diminution absolue des stimulans ne pouvant augmenter l'incitation, engendrée par la diminution excessive des stimulans, il n'y a que l'accroissement de la force de l'incitement qui puisse éloigner l'asthénie indirecte.



3°. Le sommeil dans l'état de santé est souvent le produit des puissances directement affaiblissantes, comme nous avons vu plus haut.

4°. Le manque du sommeil ou la veille trop prolongée, accumule la susceptibilité. Cette observation réfute entièrement l'assertion de Brown sur l'origine du sommeil. Il n'est donc pas possible que la réceptivité se régénère pendant le sommeil, ou que le manque de celui-ci la rehausse, et que l'accumulation de la susceptibilité ne soit produite que par la diminution de l'incitation; il n'est donc pas probable que celle-ci accompagne le sommeil.

5°. Le sommeil, d'après cette hypothèse, devrait toujours aggraver les maladies par asthénie indirecte, chaque diminution nouvelle de la force de l'incitement devant nécessairement accroître tout état asthénique, produit, soit par le défaut soit par l'excès, des puissances incitantes. L'expérience démontre que le sommeil a toujours de bons effets dans la débilité indirecte.

6°. Le sommeil diminuant l'incitation et rehaussant la susceptibilité, il devrait

exaspérer les maladies par asthénie directe : mais l'observation journalière prouve le contraire, en apprenant que le sommeil modéré est toujours salutaire dans ces maladies. C'est ainsi que se terminent souvent par un sommeil modéré, les paroxismes de plusieurs fièvres nerveuses, sans l'addition d'un nouveau stimulant.

7°. Enfin le sommeil exaspère souvent les légères maladies hypersthéniques, ce qui ne pourrait pas avoir lieu si le sommeil était le résultat d'une diminution d'incitation.

Il résulte de ce qui précède, que le sommeil dans l'état de santé, est le produit d'une augmentation d'incitation. Lorsque les opérations de la volonté ont produit durant le jour, un certain degré de faiblesse dans l'organisme, l'empire de la volonté est suspendu, et l'état asthénique est suivi d'un état hypersthénique qui produit le sommeil. Cet état d'hypersthénie relative est occasionné par les impressions des sens, qui ne peuvent être entièrement éloignées pendant le sommeil, et dont l'action n'est plus limitée et contrebalancée



trebalancée par la volonté, par les stimulans organiques universels, dont la production, la reproduction et l'accroissement successifs continuent pendant le sommeil; enfin, par les incitations elles-mêmes du cerveau qui, ayant acquis un certain degré de force, deviennent une source intarissable de nouvelles augmentations des stimulans, jusqu'à ce que la susceptibilité soit trop épuisée, ou qu'il survienne une nouvelle puissance affaiblissante, telle que la volonté. L'expérience est d'accord avec cette théorie; elle apprend que des puissances affaiblissantes, telles que le froid, etc. en produisant un certain degré d'asthénie, amènent le sommeil avant l'époque marquée par la nature, et que des stimulans employés à une dose modérée, tels que le vin, l'eau-de-vie, une nourriture succulente, etc. en balançant l'effet débilitant de la volonté, prolongent la veille au-delà du temps ordinaire.

Un degré trop considérable de force ou de faiblesse produit l'insomnie ou, quelquefois un sommeil léthargique. L'expé-

rience apprend que les asthénies et les hypersthénies, portées au plus haut point d'intensité, donnent quelquefois lieu à un sommeil léthargique, précurseur de la mort.

L'opium n'est salulaire que dans l'insomnie et le sommeil léthargique dûs à la faiblesse de l'incitation, et dans ce cas, les autres stimulans, tels que les bains chauds, les vins généreux, la liqueur anodine, l'éther sulfurique, etc. produiraient le même effet. L'opium n'endort pas alors par une vertu sédative, mais par une force excitante, en diminuant la faiblesse, et l'amenant au point nécessaire pour produire un état d'incitation augmentée, qui donne naissance au sommeil.

Quand la veille ou l'insomnie sont le résultat de l'hypersthénie, l'opium produit des suites fâcheuses; la saignée, les purgatifs, le froid, etc. les dissipent. Les enfans attaqués de petite vérole bénigne, éprouvent souvent un état soporeux auquel la saignée, le froid, ou tout autre moyen débilitant peut seul remédier.



## CHAPITRE III.

*De l'usage de l'opium dans les maladies.*

L'OPIMUM étant du nombre des stimulans les plus énergiques et les plus diffusibles, il est évident qu'il ne convient que dans les asthénies, et qu'il est contre indiqué dans les hypersthénies. La dose doit être proportionnée au degré de la maladie et aux forces du malade. Dans l'asthénie directe, il y a surabondance de susceptibilité qui ne supporte que de petites doses de stimulans, et dans l'asthénie indirecte, où il y a défaut de réceptivité et d'incitation, on donne les excitans à grandes doses. D'où il suit que, dans la faiblesse directe, on donnera l'opium à petites doses rapprochées, et dans la débilité, indirecte à des doses considérables et à des intervalles éloignés.

La dose de l'opium , pour un homme ordinaire , est depuis un quart de grain jusqu'à un grain , celle du laudanum liquide , depuis six gouttes jusqu'à quinze et au-delà , en observant qu'il faut augmenter ces doses en raison de l'habitude qu'on peut avoir contractée de ce remède.

Chez certains sujets et dans certains cas d'asthénie directe, il faut employer l'opium avec la plus grande précaution, une petite dose étant déjà susceptible de causer des vertiges, des étourdissemens, des nausées, des envies de vomir, et même des vomissemens. Mais le médecin préviendra facilement ces accidens, s'il administre sous une forme, d'après laquelle il pourra précisément calculer la quantité de l'opium qu'il donne au malade. A cet effet, la forme liquide de l'opium me paraît mériter la préférence sur toutes les autres, en ce que, par l'addition d'une eau aromatique distillée, d'un sirop, d'une infusion ou décoction, on peut compter d'avance la quantité d'opium que le malade prendra chaque fois, et en général, com-



bien il en prend dans un temps déterminé.

L'opium est un remède essentiel dans toutes les maladies qui dépendent de faiblesse, telles que les hémorragies, l'asthme, l'épilepsie, la goutte, le tétanos, les convulsions, les douleurs violentes et continues, les fièvres continues et intermittentes, le diarrhée, la dysenterie, les vomissemens, etc.; dans tous les cas enfin de faiblesse extrême.

Je ne crois pas, à la vérité, que le laudanum liquide ait plus de vertu que l'opium en substance; mais je le préfère à cause de la forme liquide qui est plus commode, et parce qu'on est plus sûr de la dose, d'autant qu'on peut le mêler dans du vin, dans une eau distillée, ou dans toute autre liqueur. Un médecin qui saura le manier comme il faut, fera des choses surprenantes, et qu'il serait impossible d'attendre de tout autre remède. Ce serait en effet peu connaître les vertus de celui-ci, que de l'employer uniquement pour procurer le sommeil, calmer les douleurs, et arrêter la diarrhée.

L'opium peut servir dans bien d'autres cas, en général dans toutes les maladies asthéniques ; c'est un excellent cordial et presque le seul qu'on ait découvert jusqu'à présent.

Je ne saurais trop exhorter les jeunes médecins, dit l'illustre *Joseph Frank*, à être très-circonspects dans la prescription de ce remède. Il y a des médecins qui se vantent de donner l'opium à la dose de plusieurs grains. Pour moi, quoique je sois nullement timide dans la prescription des remèdes de quelque genre qu'ils soient, je suis toujours plus satisfait, lorsque je parviens à rétablir la santé de mes malades par des médicamens employés à des doses modérées, que lorsque je suis obligé de recourir à des doses très-fortes. La doctrine de *Brown* est ennemie de tout excès ; elle n'en fera jamais faire qu'à ceux qui la jugent ou la suivent sans l'entendre. Ces faux médecins seront toujours le fléau de l'humanité, quelle que soit la doctrine médicale que le hasard leur aura fait adopter.

On peut unir avec succès l'opium avec



le quinquina, la canelle, la valériane, la liqueur anodine, l'éther sulfurique, le musc, le castoréum, en un mot, avec tous les excitans, soit permanens, soit diffusibles.

L'opium produit aussi de bons effets dans les maladies locales asthéniques, telles que la gangrène, les ulcères, les inflammations dues à la faiblesse, etc. etc.

On donne l'opium en lavement, et dans ce cas on peut tripler ou quadrupler la dose. Cette manière de l'administrer est indiquée,

1°. Dans le cas d'un spasme ou d'un autre empêchement de l'œsophage qui rend la déglutition très-difficile.

2°. Lorsque le malade vomit ce qu'il prend, ou qu'il a une répugnance invincible pour toutes sortes de remèdes.

3°. Quand le mal a principalement son siège dans le tube intestinal, comme cela arrive dans le ténésme; dans ce cas, le contact immédiat de ce stimulant procure un soulagement subit. Il faut cependant avoir soin de l'unir avec des ingrédients mucilagineux et huileux, pour qu'il n'excite pas trop violemment.

4<sup>o</sup>. Lorsque la vessie urinaire qui gît près du rectum est frappée d'un haut degré d'asthénie directe et de spasme, que l'excrétion de l'urine est entièrement supprimée, ou qu'un spasme pareil contracte l'uterus et le vagin, dans ce cas, un lavement avec l'opium procure souvent un soulagement instantané.

Dans l'usage et la composition des lavemens opiatiques, il faut avoir soin,

1<sup>o</sup>. Que l'opium soit bien trituré et divisé, pour qu'il ne s'attache pas aux plis des boyaux, n'irrite point trop violemment et trop long-temps un même endroit.

2<sup>o</sup>. Que la quantité dans laquelle il est dissous, ne soit pas trop grande, autrement le malade ne garderait pas long-temps le lavement. Chez les adultes, trois à quatre onces de liquide suffisent; chez les femmes, les enfans, les sujets très incitables, il suffit d'une ou deux onces, en y ajoutant un peu de mucilage ou d'huile.

3<sup>o</sup>. On fera auparavant évacuer les excréments, contenus dans l'intestin rectum.



4°. Il ne faut pas outre-passer la dose indiquée, outrement ce remède violent pourrait produire une asthénie indirecte, qui finirait souvent par emporter le malade.

S'il y a des empêchemens qui ne permettent pas l'usage des lavemens opiatiques, comme des fistules au rectum, la chute de ce viscère, des hémorroïdes gonflées et douloureuses, etc. etc. et que l'on croye l'usage de l'opium nécessaire, on essayera la méthode dont *Brera* et *Chiarenti* se sont servis avec avantage, savoir la solution d'opium dans les liquides d'animaux, dont on fait extérieurement des frictions sur le bas-ventre. La dose est depuis six à dix grains et au-delà.

On a aussi recommandé une mixture d'opium avec le mucilage de gomme arabe ou de l'huile, pour injecter dans la gonorrhée virulente. *Swediaur*, *Fritze*, *Déancon*, *J. Frank* donnent les détails de ce procédé.

Il me reste encore quelques mots à dire sur les moyens à employer, quand on a pris une trop forte dose d'opium.

uns vantent l'émétique, qui est sans doute le meilleur remède, si ce stimulant se trouve encore dans l'estomac, ce qui est possible même au bout de quelques heures, principalement lorsqu'il a été pris en substance. Si ce temps est passé ou qu'il ait été administré dans une solution, telle que le laudanum liquide de Sydenham; les uns conseillent les acides végétaux, les purgatifs, les saignées, en un mot, la méthode affaiblissante. D'autres du nombre desquels sont la majeure partie des médecins du dernier siècle, recommandent le vin, les stimulans diffusibles les plus efficaces, comme l'alkali volatil, au moyen duquel *Ridlein* a rappelé à la vie un homme agonisant, pour avoir pris une trop forte dose d'opium. Ces deux méthodes, qui paraissent se contredire, ont sans doute chacune leur valeur réelle, mais seulement dans les différentes espèces de mal-aise, produites par une trop grande quantité de ce remède. Si son usage immodéré occasionne une hypersthénie de l'incitation, le visage devient rouge, la respiration précipitée,



Le pouls plein, fort et dur, etc., alors les affaiblissans, et surtout la saignée sont indiqués. Si, au contraire, le stimulant trop énergique de l'opium a produit une asthénie indirecte, que le malade soit assoupi, décoloré, pâle, la respiration faible et lente, le pouls fréquent, mol et petit, le corps couvert de sueur froides et glutineuses, les seuls moyens capables d'agir sur la susceptibilité prête à s'éteindre sont de recourir aux stimulans les plus diffusibles et les plus énergiques.

*Fin.*

les sensations, font et ont, etc. Mais  
 les sensations et surtout les sensations sont  
 toujours, et dans tous les cas, le stimulus  
 qui agit sur le système à produire une  
 action réflexe, que le système soit  
 musculaire, glandulaire, etc. La respiration  
 est un exemple, le pouls frappe, moi et  
 moi, le cœur conçoit de sauter l'objet et  
 l'instinct, les seuls moyens capables de  
 lui être la susceptibilité prête à être  
 sont de recevoir aux stimulus les plus  
 sensibles et les plus énergiques.

Ty



M É M O I R E S

D E

M É D E C I N E P R A T I Q U E .

M É M O I R E S

D E

M E D E C I N E P R A T I Q U E



36715 II

# M É M O I R E S

D E

## M É D E C I N E P R A T I Q U E ,

SUR le climat et les maladies du Mantouan ; sur le quinquina ; sur la cause fréquente des diarrhées chroniques des jeunes soldats ; et sur l'épidémie actuelle de Nice ;

PAR F. E. FODERÉ, auteur du *Traité de médecine légale et d'hygiène publique, ancien médecin des hôpitaux civils et militaires, et professeur de physique et de chimie expérimentales à l'École centrale de Nice.*



---

A P A R I S ,

Chez { CROULLEBOIS, libraire de la Société de Médecine,  
rue des Mathurins-Sorbonne, n.° 398.  
Et au Magasin de Librairie, cloître S. Benoit, n. 357.

AN VIII. — 1800.

22710  
a

MÉMOIRES

MÉDECINE PRATIQUE

Sur le climat des maladies du printemps; sur le  
dépense; sur la cause de la fièvre des diarrhées  
croupales des jeunes enfants; et sur l'épidémie  
annuelle de la...

Par F. A. BOUILLON, Médecin au Temple de  
Médicine de Paris et à l'École de Médecine, ancien  
professeur de Médecine et de Chirurgie, et de  
Chirurgie au Collège de France.



A PARIS

chez M. de la Harpe, Libraire de la Faculté de Médecine,  
rue de la Harpe, n. 222.  
Et chez M. de la Harpe, Libraire de la Faculté de Médecine,  
rue de la Harpe, n. 222.

AN VII



A MON BEAU PÈRE  
FRANÇOIS MOULLARD,

*Doyen du ci-devant Collège de Médecine  
de Marseille;*

VIEILLARD VÉNÉRABLE,  
QUI A EXERCÉ AVEC DIGNITÉ PENDANT 65 ANS  
LE PLUS NOBLE DES ARTS;  
QUI,  
DOUÉ PAR LA NATURE DE CETTE PERSPICACITÉ  
ET DE CE COUP-D'ŒIL QUI FONT LE VÉRITABLE MÉDECIN,  
A RENDU UN SERVICE ESSENTIEL A SON PAYS,  
EN DIRIGEANT  
VERS UNE SAINTE PRATIQUE  
L'ESPRIT DES DISCIPLES QUI L'ONT SUIVI  
AU LIT DES MALADES.

Témoignage d'amour filial, de respect et  
de reconnaissance.

F. E. FODERÉ, D. M.

A MON BEAU PÈRE  
FRANÇOIS MULLARD  
Docteur en Médecine  
de Montpellier

VILLIARD VÉNÉRABLE  
qui a été avec dignité pendant 22 ans  
le plus noble des Médecins  
qui  
nous a vu naître de votre main  
et que ce souvenir qui sera toujours  
à nous de votre bonté et de votre  
en dirigeant  
vers une saine pratique  
l'esprit des disciples qui sont  
au lit de malade

Témoignage d'un fils, de respect et  
de reconnaissance.  
L. F. FODDRE, D.M.



---

---

T A B L E  
D E S M É M O I R E S

CONTENUS DANS CE RECUEIL.

---

*AVANT-PROPOS*..... Page 1

PREMIER MÉMOIRE. *De l'air et du sol du Mantouan, de la constitution physique de ses habitans, et des maladies auxquelles ils sont le plus sujets*..... 9

DEUXIÈME MÉMOIRE. *Des maladies intercurrentes qui ont affligé les militaires Français dans le Mantouan, depuis ventose jusqu'en thermidor an 5*..... 27

TROISIÈME MÉMOIRE. *Fièvres continues pétéchiales* ..... 42

QUATRIÈME MÉMOIRE. *Fièvres intermittentes pernicieuses et rémittentes*.... 58

CINQUIÈME MÉMOIRE. *Des cas où le kina est utile, et de ceux où il ne convient pas*..... 88

SIXIÈME MÉMOIRE. *Sur une cause très-fréquente des diarrhées chroniques parmi les militaires*..... 102

SEPTIÈME MÉMOIRE. *Histoire de la maladie épidémique de Nice pendant l'hiver de l'an 8*..... 126

Fin de la Table.

MÉMOIRE



---

M É M O I R E S  
D E  
M É D E C I N E P R A T I Q U E.

---

A V A N T - P R O P O S .

LA situation marécageuse, et par conséquent insalubre du Mantouan, plus encore l'exemple tout récent de vingt mille personnes, tant soldats autrichiens qu'habitants, mortes de fièvres contagieuses pendant le siège et blocus de cette ville, déterminèrent sagement les autorités militaires de l'armée française à n'y souffrir aucun hôpital, pas même l'hôpital civil, qui fut transféré *alla Madonna delli Angioli*, à cinq milles de là : seulement on établit à un mille de distance, du côté de la citadelle, une ambulance dans une vaste maison nommée *la Favorite*, où les malades, soit de la garnison, soit évacués de toutes parts et aboutissant à Mantoue, avaient le repos d'une nuit pour être évacués le lendemain sur *Bozolo*, distant de dix-huit milles, d'où ceux qui pouvaient supporter un transport plus long étaient envoyés dans les divers hôpitaux de

A

la Lombardie ; et ceux qui ne le pouvaient pas y étaient traités jusqu'à guérison.

L'hôpital de Bozolo a donc été l'unique endroit de tout le Mantouan où l'on ait traité les malades de l'armée , et c'est là par conséquent que l'on a pu prendre une juste idée des maladies qui affligent les militaires dans cette division de l'Italie. Or, comme j'en ai fait le service pendant cinq mois, j'ai eu occasion de noter plusieurs faits dont les livres seuls n'auraient pu me persuader , et dont la connaissance ne peut qu'être avantageuse à tout médecin d'armée , qui sera dans le cas de pratiquer pour la première fois dans ces contrées.

La petite ville de Bozolo se trouvant sur la route de Crémone à Mantoue , indépendamment de la commodité qu'elle présente pour les évacuations , est encore un des sites les moins insalubres du Mantouan : cependant, quoique moins insalubre que Mantoue même, elle participe également de ces causes éloignées de fièvres intermittentes et rémittentes pétéchiales qui caractérisent la contrée à laquelle elle appartient. Plusieurs fois les malades de l'armée , qui y étaient venus pour d'autres incommodités sporadiques , ont été affligés des maladies endémiques du lieu , au point que j'ai été obligé d'en évacuer plu-



sieurs avant le terme complet de la guérison de leurs premières infirmités, crainte que la complication ne les fît périr.

Il n'y a rien qui étonne en cela, le terroir de Bozolo étant, comme celui de tout le Mantouan, entrecoupé de fossés remplis d'eau crouissante : les fossés qui entourent le château en sont remplis ; et telle est l'insouciance des habitans sur cet article, que la plupart des rues n'étant point pavées, conservent l'eau de la pluie jusqu'à son entière évaporation.

Le monastère de *San Bénédetto*, distant de douze milles de Mantoue, au-delà du Pô, avait présenté, il est vrai, un établissement considérable pour un hôpital : la beauté du lieu l'avait fait choisir, et l'on y devait rassembler deux à trois mille malades ; j'y fus même envoyé dans le mois de ventose an 5, pour en dresser la topographie médicale ; mais ce projet a été, heureusement pour les malades, plusieurs mois sans exécution : car, indépendamment du risque qu'il y a à rassembler un si grand nombre d'hommes dans un même local, et surtout dans la province de Mantoue, les marais qui entourent cet édifice, et qui se prolongent dans la campagne, le peu de profondeur des puits, l'inspection des registres des naissances et des morts, etc. me rendirent très-suspect ce lieu si agréable en apparence,

A ij

et me décidèrent à dresser un rapport peu favorable aux vues intéressées des entrepreneurs : néanmoins la cupidité l'emporta à la fin ; mais ce ne fut que pour peu de temps , le traité de *Campo Formio* ayant fait refluer la plupart des troupes vers la Lombardie : de sorte qu'on peut dire que l'hôpital de Bozolo a été le seul où l'on ait pu faire pertinemment des observations suivies sur les maladies du Mantouan.

Ce n'est pas seulement sur les militaires confiés à mes soins que j'ai fait des observations, mais encore dans une pratique abondante parmi les habitans de ces contrées. Me défiant de moi-même dans un pays nouveau pour moi, j'ai commencé par lire tout ce qu'ont écrit les médecins de Mantoue, Regio, Ferrare, Rome et Véronne, sur les maladies endémiques de leur pays ; j'ai ensuite lié connaissance avec les médecins et les curés des diverses communautés de la province, et je n'ai pas hésité de les consulter dans différens cas ; il m'en est résulté la satisfaction de rendre à la santé un grand nombre de personnes, et de présenter au public un travail que je crois exact sur les maladies qui sont les sujets de ces Mémoires.

Le quinquina et le camphre sont deux remèdes héroïques, sur les propriétés desquels



les médecins ne sont pas encore tout-à-fait d'accord : ayant été obligé de les employer chaque jour et à grande dose, j'ai été à même d'estimer la manière d'agir de ces remèdes, et les cas où ils conviennent et ceux où ils ne conviennent pas, non d'après des hypothèses, mais d'après les données d'une pratique heureuse. Le public ne peut donc que me savoir gré de ce que j'en dirai dans ces Mémoires.

La dysenterie et la diarrhée chronique sont, de toutes les maladies, celles qui ont été les plus meurtrières dans les armées françaises ; la diarrhée chronique est particulièrement la maladie des jeunes soldats qu'on voit dépérir et s'éteindre sans qu'on puisse arrêter le cours de ce fléau, ni par les astringens, ni par tel autre remède. Cette maladie est proprement l'opprobre des médecins d'armée. Affligé du peu de succès que je retirai de diverses méthodes, je me décidai à faire l'ouverture de tous ceux qui périraient de cette maladie : j'ai trouvé constamment la même cause, bien différente de ce à quoi je me serais attendu ; et si la découverte que j'en ai faite n'a souvent pas contribué pour beaucoup à la guérison de la même maladie, il m'en est résulté du moins la consolation d'agir avec connaissance de cause, de n'avoir pas à me

reprocher la perte des malades, et de pouvoir indiquer les moyens de prévenir un pareil désordre, dans les cas où une autorité sage et humaine voudrait et pourrait subordonner ses opérations aux loix de l'hygiène.

Quelqu'un dira peut-être qu'il est d'un moindre intérêt de connaître les maladies qui affligent des pays lointains ; mais je le prie d'observer qu'indépendamment de plusieurs autres raisons, les fièvres pétéchiales rémittentes et intermittentes malignes ne sont pas tellement propres au Mantouan, qu'elles n'affligent également toutes les autres contrées de la terre qui se trouvent dans quelque circonstance physique analogue à celle du Mantouan. Les pétéchies accompagnent très-souvent, en France, les fièvres qu'on nomme *malignes* ; elles sont propres à l'épidémie qui afflige Nice dans le temps présent, et elles se manifestent presque toujours dans les constitutions humides de l'air. Quant aux fièvres périodiques, on sait qu'elles sont beaucoup plus fréquentes qu'on ne le croyait autrefois, indépendamment de celles qui sont le mieux caractérisées et qui paraissent partout en été et en automne : l'administration du quinquina se trouve par conséquent d'une nécessité plus générale aujourd'hui qu'alors que le



type continu était presque l'unique boussole des médecins, toutes les fois qu'ils n'observaient pas une rémittence très-marquée.

Plusieurs auteurs, il est vrai, ont déjà écrit très au long sur les fièvres intermittentes malignes; mais le médecin qui a vécu au milieu d'elles, dans une sollicitude continuelle pour leur traitement, ne doit pas craindre de combler la mesure, d'autant plus qu'il est utile à l'art qu'on fasse paraître par fois quelque écrit basé sur la véritable médecine pratique, trop abandonnée aujourd'hui pour de vaines spéculations de théorie qui n'ont jamais guéri un seul malade. Croirait-on que tandis que les librairies scholastiques de Milan, Pavie et Gènes étaient remplies de brochures contenant les disputes des Browniens et des Oxygénistes, je n'ai pu y trouver un seul exemplaire de l'ouvrage immortel de Torti, ce médecin bienfaiteur de l'Italie, parce que, me dirent les libraires, ni les étudiants ni les professeurs n'achetaient plus de pareils livres?

Les médecins justifient ainsi en quelque façon l'espèce d'ascendant que les charlatans et les empiriques ont pris sur eux; car la médecine étant essentiellement une profession active, il est naturel que le malade préfère celui qui opère à celui qui ne sait que raisonner. Les pères de notre art l'avait appris au lit des malades:

aujourd'hui on se croit médecin, parce qu'on a imaginé quelque système abstrus dans son cabinet ! O comble du délire !

Mais qu'importent ces fantaisies du moment ? Elles doivent faire le triomphe de la médecine hippocratique, qui toujours grande dans ses principes, toujours sûre dans ses résultats, est la seule piscine où l'humanité puisse trouver quelque soulagement à ses maux.

Ce recueil ne devait contenir que cinq Mémoires ; mais l'épidémie de Nice s'étant déclarée, et ayant été requis par l'ordonnateur Lambert de me rendre à l'hôpital militaire d'Aix, formé nouvellement pour recevoir les malades de Nice, où j'ai fait le service depuis le 25 brumaire jusqu'au 10 pluviôse, j'ai cru également utile de tracer une histoire de cette épidémie, afin d'intéresser le Gouvernement au sort de ceux qui y sont exposés, si cet écrit avait le bonheur de tomber dans les mains de quelques-uns de ses membres.

*Marseille, 27 pluviôse an 8.*

---



---

---

## PREMIER MÉMOIRE.

*De l'air et du sol du Mantouan, de la constitution physique de ses habitans, et des maladies auxquelles ils sont le plus sujets.*

LE Mantouan est enclavé entre le Crémonois, à l'ouest; le Ferrarois, à l'est; le Parmesan, au sud; la terre-ferme de Venise et le lac de Garde, au nord. Le Pô le traverse de l'ouest à l'est, et il est de plus arrosé par plusieurs rivières, dont les principales sont l'Oglio et le *Mincio*.

Précis de la topographie médicale du Mantouan.

Depuis Crémone jusqu'à l'embouchure du Pô, le terrain du Mantouan et du Ferrarois forme un plan doucement incliné à l'horizon, dont la base est de niveau avec les eaux de l'Adriatique; aussi le voyageur s'aperçoit-il qu'il respire un air plus pur et plus sec, à mesure qu'il s'éloigne davantage du Mantouan et qu'il pénètre plus avant dans la Lombardie.

Les vents dominants dans ce pays sont le sud et l'ouest. Le niveau du Ferrarois avec la mer Adriatique, fait que le lit du Pô n'ayant presque point de pente, les eaux de ce fleuve sont presque stagnantes, par conséquent aussi les eaux des rivières qui s'y jettent; et ce qui

fait aussi qu'elles débordent toutes les fois que la mer est grosse.

C'est, à mon avis, dans la difficulté qu'éprouvent les eaux du Pô à traverser celles de l'Adriatique et à se mêler de suite avec elles, qu'on doit placer la première cause de la stagnation des eaux qui arrosent le Ferrarois, le Mantouan et quelques autres contrées par où ce fleuve passe; le Pô y est par-tout à la hauteur des terres, il filtre dans leur sein, il fournit dans les puits l'eau que boivent les habitans, à un, deux et même trois milles de distance de son cours, ainsi que je m'en suis assuré complètement; il déborde souvent et ravage les campagnes voisines, ainsi que les sables l'attestent. Mais toutes les rivières aboutissent au Pô, toute l'eau des pluies, ramassée dans les fossés, aboutit aux rivières: il suit donc que tout est stagnant quand ce fleuve est ralenti dans son cours, ce qui arrive fort souvent; il suit aussi que toutes les vues particulières sur le desséchement des marais et pour l'écoulement des eaux ne seront jamais que des vues infructueuses, tant qu'on n'attaquera pas le mal à sa source, à l'embouchure du Pô.

Cela est si vrai, qu'en même temps que l'histoire atteste que ces contrées étaient autrefois plus saines, plus sèches et plus peu-



plées, elle nous apprend aussi qu'autrefois le Pô avait une autre embouchure, une marche plus rapide sur un plan plus incliné, et qu'il traversait le Padouan, se jetant à la mer près des lagunes de la *Chiuza*, d'où il pourrait se faire qu'il eût été chassé par la muraille hardie, mais offensive, que les Vénitiens ont construite en cet endroit.

Indépendamment de cet obstacle naturel au libre écoulement des eaux, le Mantouan en a un autre artificiel; ce sont les écluses opposées au cours du *Mincio*, qui font de Mantoue et de ses environs un cloaque infect en été, et un séjour froid et humide en hiver; obstacle barbare, insensé et inutile, puisque l'expérience a prouvé que les effets qu'il produit sont plus puissans que les ennemis pour faire ouvrir les portes de la ville.

Joignons à cela l'inertie des habitans; le peu de soin qu'un peuple, tout habitude, prend à former de nouveaux canaux et à nettoyer les anciens; les rizières que la cupidité a tant multipliées; les étangs qu'on se plaît à avoir près des maisons, au milieu des rues pour le rouissage du chanvre et du lin; les filatures de soie, qui, formant le principal commerce du pays, se trouvent dans juin et juillet dans tous les villages, dans toutes les maisons, et répandent une odeur infecte; le manque de

canaux d'arrosement pour vivifier la végétation en été, etc. on concevra de reste que l'atmosphère de ces pays est non-seulement humide, mais encore qu'elle est surchargée, en été et en automne, des effluves de substances végétales et animales qui se décomposent à mesure que les marais se dessèchent, et dont il serait superflu de parler davantage après *Torti*, *Baglivi*, *Lancisi*, *Ramazzini*, etc. qui ont déjà instruit tous les médecins de l'état de l'air des pays où ils pratiquaient.

Cet état de l'air fait que les matinées et les soirées sont froides et humides, tellement qu'on ne peut se promener alors sans s'enrhumer du cerveau, tandis que le milieu du jour fait éprouver une chaleur accablante.

Il résulte de ces considérations générales sur le climat du Mantouan, que les maladies endémiques qui affligent les habitans, participent de l'action d'une atmosphère humide sur le corps humain, et de l'influence des gaz délétères sur la puissance motrice et sur le principe vital. Les maladies dépendantes de l'humide joint au froid, dominent l'hiver et le printemps; ce sont des fièvres cararrhales, rhumatismales, des pleurésies, des fièvres intermittentes accompagnées d'un état inflammatoire, et qui passent facilement au type de fièvres continues punctulaires. Si l'hiver est



long, et que le printemps soit froid et pluvieux, le caractère inflammatoire domine jusqu'au milieu du mois de mai : si au contraire le printemps est sec et que les chaleurs commencent de bonne heure, par exemple à la fin d'avril, l'état inflammatoire cède insensiblement au caractère d'atonie que les médecins ont appelé putride. Ainsi, en l'an cinq, dans les premiers jours de floréal, le thermomètre français était déjà à 18 degrés, et même quelquefois à 19; ce qui nous donna de bonne heure des fièvres rémittentes nerveuses et pétiéchiales, qui exigeaient un traitement opposé à celui qui avait été utile huit jours auparavant.

Le régime antiphlogistique ordinaire est absolument indiqué dans les maladies d'hiver et de printemps; la saignée est presque toujours indispensable; cependant, eu égard à l'humidité du climat, il faut être beaucoup plus modéré dans son usage ici qu'en France, sans prendre l'extrême de ne pas saigner, par un excès de timidité; car il en résulte de très-grands maux, la perte du malade, ou des congestions sanguines suivies d'une très-longue convalescence, ainsi que *Petrus a Castro*, médecin de Veronne, en a déjà averti ses contemporains en 1651. J'ose même avancer qu'on ne doit attribuer la perte de plusieurs

soldats morts à la suite de longues affections de poitrine, qu'aux préjugés qui ont fait redouter à divers médecins français de saigner en Italie. Quant à moi, je l'ai fait toutes les fois que l'urgence y était, et je suis convaincu que je dois à la saignée seule le rétablissement de plusieurs malades.

Dès que les chaleurs commencent, c'est-à-dire, dès la moitié de mai ou le commencement de juin, l'on a des maladies bien opposées, celles qui, comme je l'ai dit, attaquent le principe vital, des fièvres intermittentes et rémittentes malignes: on est alors plongé dans une atmosphère chaude et humide qui énerve, qui émousse l'appétit, qui fait tomber dans la langueur les puissances motrices et sentantes. Des millions d'insectes voltigent le jour dans les airs, tandis qu'ils sont la nuit remplis de feux dus aux gas inflammables et aux vers phosphoreux dont ces contrées abondent. Malheur à l'homme imprudent qui n'évite pas le serein et les promenades vers les marais fangeux! car il a tout de suite, ou quelques heures après, le premier accès de ces fièvres italiennes si difficiles ensuite à dompter.

*Fièvres d'accès.* En effet, dès qu'une fois on a eu la fièvre, on ne peut pas répondre du moment où elle cessera tout-à-fait pour ne plus revenir. Je



connais des habitans du Mantouan qui ont la fièvre tierce depuis plusieurs années, et qui m'ont dit avoir déjà pris vingt-cinq livres de quinquina, sans avoir jamais pu en être débarrassés que pour quelques jours : d'autres l'ont régulièrement tous les ans, au printemps et en automne ; et on peut dire en général que les fièvres d'accès sont si familières aux habitans du Mantouan, que plusieurs n'y font pas attention. Le quinquina, malgré sa vertu divine, ne suffit pas pour détruire radicalement ces fièvres : la cause productrice subsistant toujours, renouvelle les accès, le corps s'habitue au fébrifuge, et il ne reste d'autre remède efficace au malade, que de changer l'air humide et cadavéreux qu'il respire, contre un air plus vif et plus sec.

Des fièvres qui ont duré si longtemps produisent naturellement des obstructions. Rien aussi n'est plus commun que les foies volumineux et les grosses rates pendantes, et ayant besoin d'un bandage pour les soutenir. Ces obstructions sont fréquentes non-seulement parmi les indigènes, mais aussi parmi les soldats français qui ont été travaillés de fièvres intermittentes rebelles ; et, soit par le peu de soin qu'on prend du soldat, soit par les désordres qu'il commet dans le régime, elles finissent presque toujours par l'hydro-

Suites des Fièvres d'accès.

pisie ou par une diarrhée colliquative. En faisant attention aux causes de mort de la plupart de nos volontaires, on trouvera qu'il en meurt plus de diarrhées chroniques que de maladies aiguës, lesquelles peuvent presque toujours être domptées par un médecin habile, tandis que je ne connais encore aucun remède contre ces diarrhées opiniâtres, qui sont la suite des obstructions et des fièvres intermittentes de ces contrées.

Turgescence  
biliaise.

A ces fièvres intermittentes rebelles et souvent pernicieuses, se joint ordinairement une turgescence extraordinaire de bile, à laquelle le médecin doit faire attention avant d'administrer le fébrifuge, sinon il s'expose à voir bientôt naître une jaunisse universelle. C'est admirable combien ce climat favorise la sécrétion de la bile; j'en ai vu rendre des quantités considérables pendant des quinze jours entiers. Cet accident est un de ceux qui, sauf dans le danger imminent, contre-indique l'usage du fébrifuge, avant d'avoir employé les délayans et les évacuans.

Disposition au  
scorbut.

Soit à cause de la fréquence des obstructions dans les viscères du bas-ventre, ou de l'habitude que les corps ont contractée avec les fièvres d'accès marécageuses, soit aussi à cause de l'action affaiblissante de l'atmosphère, de la nonchalance des Mantouans, et de l'excès  
que



que font les Italiens, en général, des plaisirs de l'amour, les constitutions ont assez généralement dans ce pays une tendance aux affections scorbutiques : on la trouve surtout très-marquée parmi les classes du peuple qui font le moins d'exercice, parmi les femmes, principalement parmi les femmes juives, qui joignent ordinairement beaucoup de malpropreté à la privation totale du mouvement et de la jouissance de l'air pur de la campagne. Cette tendance au scorbut m'a paru être peu connue des médecins du pays, sans doute à cause de l'habitude de vivre sans cesse avec les mêmes personnes. Quant à moi, ayant comparé l'agilité et le teint fleuri des Français, avec le teint pâle des indigènes et leur amour pour l'inaction, je n'ai pu me refuser à l'idée que la fibre musculaire avait ici moins d'énergie, et était privée du ton qui constitue le véritable état de santé : j'ai calqué sur cette opinion ma manière de médicamenter des pertes utérines, des asphyxies fréquentes, des ulcères à la bouche et aux jambes, etc. ; et les effets ont justifié l'opinion que je m'étais faite de leur cause.

La tendance au scorbut est le premier degré de diminution de vie de la fibre animale ; les observations de *Lind*, de *Milman* et du capitaine *Cook*, ont démontré jusqu'à

B

l'évidence que l'atmosphère humide et impure est la première cause du scorbut en affaiblissant les solides, et en intervertissant par là l'ordre des sécrétions et des excrétions, d'où naissent tous les symptômes secondaires. Quoi de plus propre que l'air du Mantouan, froid et humide en hiver, chaud et humide en été, et de plus surchargé dans cette saison de gaz délétères, pour produire cette terrible maladie ? C'est dans cet état de l'atmosphère et dans l'inertie qu'il communique au corps humain, qu'il faut chercher la raison pourquoi les médecins du pays ne font pas observer à leurs malades une diète aussi sévère qu'en France ; pourquoi les malades demandent avec instance du vin et quelques alimens, pour obvier, disent-ils, à l'extrême faiblesse qu'ils éprouvent ; pourquoi, enfin, presque toutes les maladies fébriles sont accompagnées de pétéchies.

Vermiation.

Il est encore deux autres circonstances qui sont un effet sensible de la cause atonique qui prédomine dans ce pays : c'est la multitude d'insectes et de vers qu'on y observe pendant l'été, et la tendance que toutes les inflammations ont alors vers la gangrène, conjointement à la difficulté qu'on éprouve à remédier à celle-ci.

La vermination est un symptôme qui ac-



compagne généralement toutes les maladies fébriles dans ce pays, et auquel on est toujours obligé de songer ; il en est tellement inséparable, que *Moréale*, médecin de Reggio dans le dix-septième siècle, a fait un traité exprès pour prouver que les vers sont l'unique cause des fièvres malignes, et le mercure coulant, le remède le plus certain : opinion qui s'est conservée jusques à aujourd'hui parmi plusieurs médecins de ces contrées.

Ce n'est pas seulement dans le canal alimentaire que les vers sont très-communs, mais ils s'engendrent encore facilement dans les plaies, pour peu qu'on ne les tienne pas proprement. Le 18 floréal an 5, il arriva à l'hôpital de Bozolo le fait suivant. Un chasseur venu la veille de Mantoue, avait un abcès au plis du bras à la suite d'une saignée ; il n'avait pas été pansé depuis vingt-quatre heures, mais il le fut à son arrivée, sans qu'on observât rien d'extraordinaire à sa plaie : au pansement du lendemain matin, le malade et les chirurgiens en virent sortir avec surprise, aussitôt l'appareil levé, une fourmilère de vers longs de cinq à six lignes.

Dans ce temps-là le thermomètre était à 18 degrés sur zéro ; et il se maintint tel jusqu'au 15 prairial, époque à laquelle le mercure baissa à la suite de fréquens ouragans qui eurent lieu :

Tendance à la gangrène.

durant cet intervalle, toutes les plaies devinrent gangreneuses, et la gangrène se changeait facilement en sphacèle, malgré les plus forts anti-septiques qu'on put employer.

Mais voici un fait extraordinaire arrivé le 6 prairial, à S. Martin de Bozolo, dont le docteur Bagussi, médecin estimable de ce lieu, m'a fait le témoin. Un habitant de ce bourg, âgé de cinquante ans, et très-robuste, ayant été occupé ledit jour à faire sécher son foin, et ayant été exposé tout le jour à un soleil brûlant, avait bu pour se désaltérer un peu plus de vin que de coutume. Le soir étant rentré chez lui, il se sentit pris d'un priapisme violent avec des desirs extraordinaires qu'il satisfit plusieurs fois, avec de grands efforts; ce qui fut suivi d'une démangeaison au gland que le malade voulut appaiser en se grattant; il ne se fut pas plutôt gratté, que la verge s'enfla prodigieusement, ainsi que le scrotum et les muscles abdominaux: il survint sur cette enflure des phlyctènes de couleur noire; après quoi, et presque intantanément, tout devint mollasse, livide, froid, enfin sphacélé et puant. Le docteur Bagussi fut appelé sur le champ; mais, malgré les remèdes les mieux indiqués et le plus sagement administrés, rien ne put borner le sphacèle, et le malade périt dans les vingt-quatre heures depuis le priapisme.



L'épouse de ce malheureux subit le même sort : presque au même temps que son mari ressentait la démangeaison au gland, elle s'aperçut qu'il lui naissait une tumeur à la glande inguinale droite ; il survint bientôt une fièvre très-aiguë, et la tumeur croissant à chaque instant, se propagea aux grandes lèvres et à la cuisse correspondante, sans toucher au vagin, avec des vessies noires, éparées par-ci par-là : on espérait de fixer la gangrène, mais la malade périt au huitième jour, dans le temps même qu'il paraissait y avoir un peu de calme.

Voilà l'exemple d'un orgasme violent précipité sur une partie seule, à ne laisser aucun intervalle entre l'inflammation et la gangrène, et à se propager par la contagion, au moyen des vaisseaux lymphatiques, ainsi que le font la plupart des *virus* connus. Cet orgasme fut vraisemblablement déterminé par l'acrimonie, soit de quelques insectes, soit des gaz émanans de ces prés toujours humides, et de leurs herbes subissant un commencement de fermentation. L'individu qu'ils ont attaqué immédiatement est mort avec promptitude, tandis qu'il y a eu un intervalle pour le second individu ; et c'est encore là la marche ordinaire de quelques virus qui s'adoucissent par la succession des inoculations. Le docteur Bagussi compare, avec raison, ce cas extraor-

dinaire à la peste ; il n'y a peut-être de différence que dans le plus ou moins d'activité des virus. La peste naît sur les bords fangeux et brûlans du Nil ; le cas présent a pris naissance dans des prés humides et entourés d'eaux stagnantes , mais avec un degré de chaleur moindre que celui qu'on éprouve en Ethiopie et en Egypte. \*

Maladie vénérienne, bénigne.

Je crois pouvoir également rapporter au même état mollasse du climat du Mantouan, le peu de violence qu'exerce dans ce pays, sur le corps humain, la maladie vénérienne. Ensuite de la grande quantité d'indigènes que j'ai vus attaqués de cette maladie, et du grand nombre de vénériens qui ont passé à l'hôpital, je puis presque assurer, avec vérité, que dans ces contrées, où tout porte à l'amour, les effets de cette passion sont toujours empoisonnés, quelle que soit la classe dans laquelle l'étranger lui sacrifie : la maladie y paraît être devenue endémique, en même temps qu'elle est tellement douce et faible

---

\* Il est vrai que des voyageurs modernes sont contraires à cette opinion ; mais j'y tiens d'autant plus, que j'y ai été confirmé dernièrement par des renseignements positifs dont je parlerai dans un supplément à mon *Traité de Médecine légale et d'Hygiène publique*, que je publierai incessamment.



pour les corps italiens, que, familiarisés avec elle, à peine y font-ils attention; car elle n'est jamais suivie de symptômes inflammatoires douloureux et alarmans; la fibre animale n'en reçoit qu'une légère secousse qui s'éteint insensiblement. J'ai eu occasion de traiter pour d'autres maladies de jeunes Italiens attaqués en même temps de la vingt-quatrième gonorrhée; ils y faisaient si peu d'attention, qu'ils préféreraient, disaient-ils, de la laisser couler, plutôt que de se gêner en rien pour guérir radicalement.

Il n'en est pas ainsi des Français, Polonais et autres; le mal conserve sur leurs fibres toute sa force, il se développe avec toute sa vigueur, et ils sont surpris de devoir autant souffrir des faveurs d'une femme qu'ils croient saine et qui ne se plaint de rien. Une jeune Française, veuve d'un militaire, avait épousé un Italien, aubergiste de profession: elle m'envoya chercher un jour, pour me faire voir des grosseurs qu'elle avait au pli de l'aîne, et pour me consulter sur des ardeurs d'urine. Je lui dis que c'étaient des bubons et la gonorrhée, et je lui demandai si son mari était sain. Elle fut surprise, parce que son mari ne se plaignait de rien; effectivement, il montait chaque jour à cheval pour aller chercher du vin et des provisions. Ce-

pendant cette femme fut prise de la fièvre, et souffrit cruellement durant plusieurs jours, tandis que le mari, qui avait la même maladie, et à qui je faisais prendre des remèdes, souffrait si peu qu'il ne se dérangeait en rien ni de sa manière de vivre ni de ses travaux ordinaires. Je pourrai citer cent exemples pareils. Rien n'est donc plus certain que la différence de sensibilité suivant les climats, et par conséquent la différence de l'entendement, ainsi que je l'ai démontré dans mon Essai sur le Goitre et le Crétinisme, et dans la première partie de mon Traité de Médecine-légale.

Variations de  
l'air.

Indépendamment de l'état habituel de température, le Mantouan est encore sujet à des variations accidentelles dans l'atmosphère, qui masquent l'ordre constant des maladies principales. Le 15 prairial an 5, le thermomètre étant à 19 degrés, il s'est tout-à-coup élevé un ouragan, accompagné d'une grosse grêle qui a refroidi l'air, et fait tomber le mercure à 12 degrés, jusqu'au 28 prairial, de sorte que les maladies ont changé de face et sont devenues un peu inflammatoires; ce qui arrive assez généralement tous les ans, et est très-pernicieux, tant pour la santé des hommes que pour celle des végétaux.

Mortalité.

Ces diverses considérations sur l'air et les



maladies du Mantouan, prouvent de reste, ce me semble, que ce pays est très-insalubre : les registres des morts le prouvent encore mieux : on voit, il est vrai, sur les tableaux des morts, placés par la vanité des vivans sur la porte des temples, quelques vies de quatre-vingts ans ; mais, en les comparant avec les tableaux de ceux qui n'ont pas atteint cinquante ans, on voit que la plus grande mortalité est jusqu'à cet âge. Passé cinquante ans, on peut espérer de vieillir ; car il n'est pas étonnant que l'air humide soit favorable à la fibre des vieillards. La mortalité des habitans de Bozolo est, d'après un calcul fait sur les registres de sept années, de  $7\frac{1}{2}$  pour 100, année commune. Elle fut de 9 pour 100 en l'an 4, ou 1795 ; mais il y eut plusieurs petites véroles, qui sont, en général, très-funestes dans ces pays. La mortalité de San-Benedetto, même mesure prise, est de 10 à 11 pour 100 ; celle de Mantoue, de 8 à 9 pour 100. Les mois de juin et juillet sont très-funestes dans cette dernière ville, et ils le seraient encore davantage si la plupart des habitans ne fuyaient pas ses marais pour aller se retirer en campagne. Le 26 messidor un de mes amis, étant à sa fenêtre de six à sept heures du matin, vit passer jusqu'à quinze sépultures : la 79.<sup>e</sup> demi-brigade, de garnison à Mantoue, n'avait

plus que la moitié de ses hommes; l'autre moitié était, ou à l'hôpital de Bozolo, ou à celui de San-Benedetto, établi depuis le 15. Dans une population de dix mille ames, la moitié avait déserté la ville pour s'établir en campagne, et on voyait l'autre moitié pâle, défaite et prête à succomber. Plusieurs Français que leurs affaires amenaient dans cette ville pour quelques heures de la journée ou pour une nuit, y prenaient subitement la fièvre: les sentinelles la prenaient en faction, malgré le vin et le vinaigre impregnés de kina, dont on faisait faire usage à la troupe.

---



## DEUXIÈME MÉMOIRE.

*Des Maladies intercurrentes qui ont affligé les militaires français dans le Mantouan, depuis le mois de ventose jusqu'en thermidor, an 5.*

AVANT de parler des maladies essentielles au climat du Mantouan, je dois dire un mot de celles que les variations accidentelles de l'air ont coutume de produire, et de celles que les diverses positions d'une armée font naître nécessairement, indépendamment de l'influence climatérique. Ce détail est d'autant plus important, que les médecins français arrivans en Italie, c'est-à-dire dans un pays où l'air donne à la fibre animale une modification différente de celle que lui donne l'air vif et sec de la plupart des contrées de leur patrie, ne peuvent au moins qu'hésiter un instant, quelles que soient leurs lumières sur l'identité du traitement des maladies de leurs compatriotes; car, quoique les mêmes qu'en France, ces maladies ont néanmoins un aspect qui m'a paru propre au pays; elles y ont, par exemple, une terminaison critique, qu'il est beaucoup moins fréquent d'observer

ailleurs. J'ai vu, en Italie, avec admiration, toutes les crises d'Hippocrate et de Galien, par l'hémorrhagie du nez, par les sueurs, par les selles, par les urines, par les parotides, et surtout par les crachats, dans des maladies qui n'étaient pas propres à la poitrine; de telle sorte qu'on peut dire, avec vérité, que la doctrine de ces hommes divins est toujours justifiée dans les pays analogues à ceux où ils ont écrit. Mais, comme on n'observe pas les mêmes crises en France, il est nécessaire qu'on soit instruit qu'elles ont lieu en Italie, afin qu'on ne s'épouvante pas de la gravité des symptômes dont elles sont quelquefois précédées, et qu'on ne trouble pas la nature dans les opérations qu'elle se propose.

Les malades qui arrivaient à l'hôpital de Bozolo, dans les mois de ventôse, germinal et floréal, venaient des gorges du Tyrol, d'où on les transportait à Trente, puis à Mantoue, ensuite à Bozolo. Quand l'armée eut passé Trieste, et qu'elle se fut répandue dans le Frioul, la Carniole et la Styrie, les malades étaient évacués à grandes journées jusqu'à Véronne, puis sur Mantoue et sur Bozolo; à mesure qu'on avança et qu'on eut pris Gratz, ils étaient pareillement évacués sans être traités, jusqu'à Bozolo, où je ne permettais plus aux fébricitans et aux hommes débiles d'aller plus



avant. De Gratz à Bozolo, on mettait vingt-cinq jours. Dans les passages mémorables de la *Piava* et du *Tagliamento*, plusieurs militaires, qui avaient passé ces rivières à gué, furent saisis de douleurs rhumatismales très-aiguës; plusieurs aussi tombèrent dans l'hydropisie aiguë. On les transportait ainsi, de si loin, sur des charriots découverts et non suspendus, traînés tantôt par des bœufs et tantôt par des chevaux, exposés, soit à l'ardeur du soleil, soit à la pluie et au mauvais temps; ils arrivaient souvent mal vêtus, gelés de froid et tout mouillés, dans une mauvaise ambulance où ils étaient couchés, dans leurs habits, sur de la paille qui avait déjà servi à tant d'autres... Toutes ces choses ajoutaient encore à leurs souffrances et compliquaient les maux. Oh! combien de fois mon ame n'a-t-elle pas frémi du spectacle douloureux que lui présentaient ces guerriers intrépides plongés dans la plus grande misère, et à qui je n'avais souvent que des larmes infructueuses à offrir!

Il arriva par conséquent à cet hôpital plusieurs malades atteints d'affections inflammatoires; telles que rhumatismes, hydropisies aiguës, pneumonies, diarrhées et fièvres inflammatoires, intermittentes, et divers autres atteints d'obstructions au foie et à la rate. Je

Rhumatisme  
aigu.

ne dirai qu'un mot des premières, parce que, lorsque le malade n'avait pas la fièvre, et qu'il ne lui restait que les suites de sa première maladie, j'étais forcé de l'évacuer plus loin, pour faire place aux militaires qui ne pouvaient pas supporter un plus long transport.

En commençant par parler des affections rhumatismales du soldat, en temps de guerre, il me paraît prouvé *a posteriori* que lorsqu'il n'y a dans l'armée aucun soupçon de scorbut, cette maladie est toujours dans son premier temps un état inflammatoire, qui passe ensuite à un état chronique qui présente d'autres vues de traitement. De tant de rhumatismes aigus que j'ai eu occasion de suivre dès leur commencement, il m'est résulté que cette affection est réellement un état d'excitement dans le système artériel, accompagné du gonflement mobile de quelque extrémité, où, pour ainsi dire, est fixé le point central du rhumatisme, d'où la commotion se propage par tout le système, et produit conséquemment la fièvre. Le gonflement a particulièrement son siège dans les ligamens articulaires, les aponévroses, et dans l'insertion des gros muscles, d'où naît une espèce d'étranglement dans les parties intermédiaires, et l'atrophie, quelquefois même la gangrène sèche de ces



parties, quand l'étranglement a duré longtemps. La diminution du sentiment et du mouvement a presque toujours lieu par la suite, quand le rhumatisme n'a pas été traité par la méthode appropriée. On remédie aux effets de l'étranglement, soit en produisant une détente générale, quand il est récent, soit en le détruisant par quelque moyen, quand il est devenu chronique : j'ai ainsi rendu, à Embrun, le sentiment, la vie et le mouvement aux deux jambes d'un volontaire, étranglées par le gonflement des capsules des genoux et des pieds, et déjà noirâtres, en détruisant l'étranglement par le *moxa*, et la suppuration qui en est résultée. J'ai vu, à Bozolo, un cas pareil, mais à l'avant-bras, sur un malade venant du Tyrol : la capsule articulaire du coude et de la main était gonflée et endurcie, et tout l'avant-bras était atrophié. Je n'ai rien tenté sur ce malade, l'ayant aussitôt évacué. Sur la même voiture était un autre homme ayant également souffert du rhumatisme. Cet homme avait une tumeur du diamètre de six pouces, au dessus de la mamelle droite, à l'insertion du grand pectoral. Cette grosseur était élastique, un peu douloureuse, et était venue tout-à-coup après des douleurs aiguës, souffertes à l'articulation du bras avec l'omoplate, le lendemain d'une nuit passée sur la terre humide.

Or, d'après cette doctrine, voici le traitement que j'emploie, et qui m'a toujours réussi. Aussitôt qu'il m'arrive des malades atteints de rhumatisme aigu, je les fais saigner à la partie même gonflée, le gonflement la quitte ordinairement aussitôt; mais il passe à une autre extrémité; je fais encore tirer du sang de cette extrémité, et j'accompagne cette pratique du régime strictement rafraîchissant, de limonades abondantes et de bols camphrés et nitrés à quatre et six par jour. (Chaque bol contient quatre grains de camphre et autant de nitre.) Au bout d'un jour ou deux, je trouve mon malade trempé d'une sueur universelle, et dans un calme parfait. La douleur et le gonflement cessent ordinairement avec la fièvre; et si la douleur revient, c'est sans gonflement: alors je fais frotter le malade avec de l'eau-de-vie camphrée, et cela suffit la plupart du temps, sinon la maladie devient chronique, et exige alors un traitement dont ce n'est pas le lieu ici de parler.

Hydropisie  
aiguë.

Des hommes robustes, exposés, après des marches forcées, à des causes capables de supprimer brusquement la transpiration, tombent souvent tout-à-coup dans l'anasarque, qui est bientôt suivie de l'ascite. J'ai vu plusieurs cas pareils après le passage du Mont-Cenis, pendant l'hiver; et il faut bien se garder de



de les confondre avec l'hydropisie ordinaire, suite de la faiblesse des solides et des obstructions; car ils exigent un traitement tout opposé. Cinq à six malades de ce genre furent portés à Bozolo; les uns venant des gorges du Tyrol, et les autres étant devenus enflés après le passage des rivières: on apporta entr'autres, des avant-postes, un beau grenadier qui avait passé à gué la rivière du *Tagliamento*, étant tout en sueur. Cet homme avait une fièvre violente, et était enflé partout comme un tonneau, souffrant des douleurs aiguës, et ne pouvant articuler aucun mot. Quoique j'en désespérasse, je le fis néanmoins aussitôt saigner, et je le mis au régime rafraîchissant ordinaire, avec six bols de camphre et de nitre par jour. Le gonflement du visage, de la poitrine et des extrémités supérieures disparaissait, mais celui du ventre et des extrémités inférieures augmentait. J'eus alors recours à la paracenthèse, qui donna lieu à l'évacuation de plusieurs pintes de sérosité. Je fis, en outre, pratiquer des mouchetures aux malléoles; et au moyen d'une nourriture abondante, et de remèdes tantôt diurétiques tantôt toniques, ce malade fut en état de se promener au bout d'un mois et demi. Il fut pour lors évacué sur Crémone, et au bout de quinze jours je revis ce brave gre-

nadier retournant rejoindre son corps, sain et bien portant, qui vint me témoigner sa reconnaissance.

Pneumonies et  
diarrhées.

En parlant de ces deux maladies, je renouvelle la douleur que j'ai éprouvée à chaque visite, de voir des malheureux devenir insensiblement, sans pouvoir leur porter aucun secours; car ce n'était, ni une pneumonie ni une diarrhée récente que j'avais à traiter; mais c'était plutôt l'une et l'autre maladie dans leur dernier degré. C'étaient des malheureux évacués sans rémission, rendant du sang, les uns par la bouche, les autres par le fondement, avec fièvre aiguë et douleurs, les uns à la poitrine, les autres dans les entrailles, depuis les avant-postes du Tyrol ou de la Styrie, arrivant à Bozolo secoués et abymés, sans avoir reçu aucun secours dans les ambulances où ils passaient, sauf un vomitif que quelques-uns disaient avoir eu avant de partir, et qui est la selle à tous chevaux de la tourbe ignorante devenue si commune dans les armées.

Ils arrivaient donc le 22.<sup>o</sup> et le 23.<sup>o</sup> jour de la maladie, quelquefois même beaucoup plus tard; or, à cette époque la maladie avait déjà pris une terminaison funeste, la plèvre avait contracté diverses adhérences, l'hydrothorax et la suppuration existaient déjà, ainsi que les ouvertures de cadavres me l'ont dé-



montré. Quant aux diarrhées dont je parlerai plus au long dans un mémoire particulier, les intestins se trouvaient adhérens avec l'épiploon, le péritoine<sup>n</sup> et le mésentère; ils étaient gangrenés en plusieurs endroits, et ils avaient perdu, en général, leur organisation première, puisqu'ils transmettaient au dehors, telles qu'ils les avaient reçues, les diverses boissons mélangées avec les mucosités qui accompagnent toujours un semblable état. Le ventre était rempli de sérosité, les glandes mésentériques étaient engorgées. Il eût fallu saigner dès les commencemens; mais dans cet état de choses, loin de tenter une cure radicale, il fallait se contenter de la cure palliative, et entretenir, aussi longtemps qu'il se pouvait, un reste de vie, par les cordiaux et les analeptiques.

Telle est la nature des fièvres intermittentes d'automne, dans le Mantouan, qu'elles résistent très-longtemps au spécifique, et qu'elles finissent toutes par produire des obstructions considérables au foie et à la rate. Nulle part je n'ai vu ce dernier viscère s'engorger et devenir aussi volumineux qu'ici. Il semble au malade d'avoir dans le ventre un gros saucisson mobile, qui suit régulièrement tous les mouvemens du corps. Cet état d'obstructions atoniant tous les solides, altérant la

Obstructions au foie et à la rate.

sécrétion de la bile, fait tomber le pauvre soldat dans l'hypocondrie et la dispepsie, qui sont d'autant plus fâcheuses pour lui, qu'il est privé de consolations, qu'il ne rencontre que des cœurs durs, et qu'on ne peut lui donner que des alimens grossiers, toujours les mêmes, et dont il est naturel qu'il finisse par se dégoûter. Soit à cause de ces obstructions, soit par l'effet des causes éloignées, soit aussi par l'action de la grande quantité d'amers qu'on est forcé de donner aux malades, l'éméralopie se joint communément à ces divers symptômes; ce qui met le malade dans un état tel qu'il ne peut guérir qu'en changeant d'air et en retournant dans ses foyers.

Lesdites obstructions sont souvent suivies d'une maladie plus terrible encore, de l'hydrothorax ou de l'ascite. L'obstruction de la partie convexe du foie, en gênant la descente du diaphragme, produit la dispnoée, ensuite l'orthopnoée, accompagnées de douleurs au creux de l'estomac, et de l'expectoration d'une matière visqueuse, et quelquefois sanguinolente; lesquels symptômes feraient croire à une maladie de poitrine, si l'on n'examinait pas bien les hypocondres, et si l'on ne se rappelait pas bien les maladies antécédentes. Je ne me suis jamais trompé dans le diagnostic et le pronostic de ces sortes de cas, l'ou-



verture des cadavres m'ayant fait voir plusieurs fois les poumons très-sains, la poitrine pleine d'eau et le foie d'un volume énorme. Mais qu'importe la science quand on n'en peut sauver aucun ! Rien ne peut exprimer les souffrances de ces malheureux. Sur la fin de leur carrière, ils ne dorment plus ni jour ni nuit, et on a beau leur mettre par derrière des matelas et des coussins, ils ne peuvent jamais rencontrer la vraie position verticale qu'ils desirent pour respirer : ils se sentent manquer à chaque instant, et, pour se soutenir, ils veulent manger : on le leur accorde; mais l'estomac, pressé par le foie, ne peut plus supporter un poids incommode, et le pauvre malade préfère bientôt l'assurance d'une mort prochaine à une nutrition si pénible. Oh ! combien le ministère du médecin est à charge alors ! A la visite du soir, ils me disaient leurs adieux pour toujours, et le lendemain ils n'étaient plus. . . .

Il est peu de remèdes pour des obstructions réelles et invétérées; l'exercice et le changement d'air, en rétablissant tout le système, les rendent supportables : les sucs d'herbes, le savon, la scille, unis aux toniques, sont utiles quand l'obstruction n'est encore qu'un engorgement. Dans le Mantouan, on se sert avec avantage des eaux minérales

(carbona-ferrugineuses) de la province de Padoue ; mais quand l'obstruction est décidée, elles n'ont pas plus de succès que les autres remèdes.

Fièvres d'accès  
ordinaires.

Les fièvres intermittentes de ce pays doivent se diviser ici, comme ailleurs, pour le traitement méthodique, en fièvres intermittentes automnales, et en fièvres de printemps. Les premières commencent au mois de juillet, et se terminent en février ; les autres commencent en février, et se terminent en juin, à moins qu'elles ne deviennent automnales.

Les fièvres de printemps ne sont pas plus pernicieuses ici que dans tout autre pays, à moins qu'elles ne prennent le type de subintrantes, par la faute du régime ou d'un mauvais traitement. Cependant, aux mois de mai ou de juin, si le temps est chaud, elles commencent à prendre un mauvais caractère ; ce qui n'arrive pas dans les mois de février, mars et avril, où les fossés, les lacs et les étangs sont encore remplis d'eau pure, renouvelée, et ne contenant aucun principe malfaisant.

Ces fièvres n'exigent pas l'usage du quinquina pour les dissiper ; elles disparaissent souvent d'elles-mêmes ; plusieurs soldats, qui en étaient atteints, en ont été délivrés pendant la route qu'il leur fallait faire pour venir à Buzolo, et le lendemain de leur arrivée je les



faisais sortir. D'autres fois la fièvre tierce a disparu tout-à-coup, après une saignée ou un vomitif, quand le mal de tête et la pléthore exigeaient l'une, et que la saburre des premières voies rendait l'usage de l'autre indispensable.

Il n'en est pas de même des fièvres automnales; il est rare qu'elles ne soient pas quartes, double-quartes ou double-tierces. J'en ai vu, aux mois de ventôse et germinal, qui avaient duré tout l'été, tout l'automne et tout l'hiver, et qui avaient résisté à plusieurs livres de quinquina que les malades avaient eu la patience de prendre, et les médecins la constance d'ordonner. On connaît d'abord dans les routes les pauvres soldats qui en ont été atteints; ils ont le visage jaune et décharné, les yeux creux, le ventre saillant et les jambes sèches. Celles-ci sont quelquefois œdémateuses; mais alors ç'en est fait.

Si l'on veut s'obstiner à continuer l'usage du kina dans des fièvres aussi rebelles, et dans des constitutions qui y sont habituées, la fièvre prend bientôt le type de continue. Je crois, d'après l'expérience, pouvoir donner comme une règle générale, que dans ces cas, et toutes les fois que les hypocondres sont enflés, il faut absolument renoncer au

spécifique, à moins que la fièvre ne soit pernicieuse. Les bons praticiens du pays se contentent de donner alors une eau amère et laxative, composée d'une dissolution de sulfate de magnésie dans une infusion amère. Un aide-de-camp du général Serviez, l'adjudant-major du commandant de Bozolo, et quelques particuliers de cette ville s'étant trouvés dans cette situation, et confiés à mes soins, je faisais fomentor chaque jour les hypocondres, pendant deux heures, avec une flanelle imbibée de décoction de camomille; il en résultait un relâchement général et une sueur abondante qui soulageaient notablement; je faisais prendre matin et soir des suc de chicorée et de fumeterre, avec un scrupule de muriate ammoniacal, dans l'infusion de chardon-béni; avec ces secours seuls et quelques laxatifs, quand ils étaient indiqués, la fièvre acquérait bientôt une rémission marquée, et se dissipait entièrement.

La préparation de ces suc étant presque toujours impraticable ou mal exécutée dans les hôpitaux d'armée, on est obligé de se contenter des apozèmes apéritifs et amers du formulaire militaire. Quelques-uns se trouvèrent bien de ces apozèmes combinés avec les pilules de scille et de savon; d'autres empirant,



je me les ôtai de devant les yeux ; ils allèrent dans d'autres hôpitaux, où ils n'étaient pas mieux : cependant, graces à la nature et aux voyages, j'en ai vu revenir quelques-uns qui étaient assez bien portans ; ce qui prouve combien les évacuations d'un hôpital à l'autre peuvent être suivies de bons effets, pourvu qu'on les fasse suivant que le prescrivent l'humanité et le règlement.

---

## TROISIÈME MÉMOIRE.

*Fièvres continues pétéchiales.*

LA maladie dont je vais parler a été très-bien décrite et traitée par *Petrus a Castro*, habile médecin de Véronne du 17.<sup>e</sup> siècle, sous le nom de *febris maligna punctularis*. Depuis 1651 qu'il a écrit jusqu'à ce jour, cette fièvre est exactement la même, et le livre de *Petrus a Castro* est et sera toujours le guide des bons praticiens de ces contrées dans une maladie pareille. Je l'ai vue dans mon hôpital, je l'ai vue dans la ville et dans les campagnes; j'ai été frappé de l'exactitude du tableau, et je n'ai pas peu profité des conseils de son auteur.

C'est, en d'autres termes, le *synocus* de Cullen, *synoca* au commencement, et *typhus* à la fin, avec l'apparition des pétéchies, plus particulières dans ces contrées qu'ailleurs. Cullen dit cette fièvre contagieuse; on la croit aussi telle dans le pays; mais je ne suis pas pour cette opinion: car, quoiqu'il soit vrai que plusieurs officiers de santé et infirmiers ont eu la même maladie que celle qui régnait dans les salles, d'autres qui voyaient égale-



ment les malades de près, et moi surtout, nous n'avons pas pris la maladie; de sorte qu'en ces sortes de choses on est fondé à présumer que ceux qui ont la même maladie qui est commune dans les salles, ont été susceptibles de l'action des mêmes causes, sans que pour cela la fièvre soit contagieuse dans le sens qu'en bonne physique on doit donner à la contagion. Je regarde donc cette fièvre comme endémique sur la fin de l'hiver, au printemps et au commencement de l'été, et non comme épidémique.

Cette fièvre s'annonce par quelques frissons le long de l'épine du dos, par des lassitudes et des douleurs dans tous les membres; le visage est rouge et boursoufflé, les yeux sont étincelans et fixes; souvent il en coule quelques larmes, ce qui accompagne ordinairement le délire dès les premiers jours de la maladie: le malade se plaint de la tête, de la poitrine, du dos; la langue est sèche et jaunâtre, quelquefois blanche, (ce qui est un plus mauvais signe.) Quand il n'y a pas de délire, le malade se plaint d'un mauvais goût à la bouche, d'une soif insatiable, d'envie fréquente de vomir. Quand il ne se plaint pas de toutes ces choses, c'est encore un plus mauvais signe; le pouls est plein et fréquent, les urines sont rouges et chargées, l'évacua-

Caractères de  
cette fièvre; pre-  
mier temps.

tion par les selles est supprimée. Le malade ressent une chaleur brûlante que les boissons acidules et nitrées ont peine à calmer, chaleur qui est réelle, puisque le médecin la sent à un pouce de distance de la peau du malade.

2.<sup>me</sup> temps.

Au bout de six à sept jours, cette chaleur diminue, on ne la sent plus dans l'atmosphère du corps malade, mais on aperçoit de petites taches pourprées plus ou moins foncées en couleur sur toute la périphérie du corps, surtout au cou, à la poitrine, aux bras et aux jambes; (elles n'ont pas paru plutôt chez mes malades.) Le malade devient faible et languissant, il desire du vin. Les soldats de la légion Lombarde surtout, en demandaient avec beaucoup plus d'instances que les Français. La langue, les dents, les gencives, les lèvres, se recouvrent d'une croûte noire et aride. Le malade ne se soucie plus de boire, excepté du vin. Les taches disparaissent peu à peu sans avoir signifié beaucoup. Il survient la diarrhée bilieuse, avec des vers.

3.<sup>me</sup> temps.

Crises.

Le douzième, treizième, quatorzième jour, quelquefois même le dix-septième, il se fait une crise par les sueurs, par les selles, par l'hémorrhagie du nez, par les crachats, ou par les parotides.

Crise par les  
sueurs.

J'ai souvent trouvé à ma visite du soir, à mon grand étonnement, mes malades baignés



d'une sueur abondante, universelle et froide; le malade se plaignait d'évanouir, d'une grande langueur, mais je me réjouissais avec lui; car il était sans fièvre. Cette crise a été la plus certaine et la plus exempte de récidive.

La crise par les selles avait particulièrement lieu, quand le malade étant arrivé trop tard à l'hôpital, n'avait pas eu les évacuations artificielles convenables; c'était une déjection copieuse, et de plusieurs jours, d'une matière fétide, bilieuse, accompagnée de vers ordinairement morts: souvent même le malade éprouvait en même temps des envies de vomir, et il rendait des vers par le haut. Cette crise par les selles est moins bonne que la première, parce qu'elle dégénère quelquefois en diarrhée qu'il est difficile d'arrêter.

Crise par les selles.

La crise par les crachats m'a paru plus singulière: la première fois que je l'ai vue j'ai craint, ne connaissant pas cette terminaison, une congestion à la poitrine; mais le médecin de la ville me rassura, il avait la bonté un jour de m'accompagner à ma visite, et je lui fis voir un de ces malades au quinzième ou seizième jour de sa fièvre, qui s'était plaint tout-à-coup d'un poids sur la poitrine. Le médecin me pronostiqua que cet homme aurait une crise par l'expectoration, cette crise étant cette

Crise par les crachats.

année-là presque générale parmi ses malades. L'événement le justifia, et depuis lors j'ai vu plusieurs autres cas pareils. Cette crise est très-sûre.

Crise par les parotides.

Il n'en est pas de même de celle par les parotides : de six malades en qui elle a eu lieu, deux sont morts subitement dans la nuit après que les tumeurs eurent disparu, et les quatre autres furent inquiétés dans leur convalescence par les pansemens longs et douloureux que la profondeur du foyer de suppuration exigea pendant un mois de temps.

C'est ainsi que se terminait cette fièvre, étant toujours suivie d'un mouvement critique depuis le 12 jusqu'au 21. Un seul, d'environ 100 malades qui en ont été atteints dans l'espace de quatre mois, a eu une crise différente. Le douzième jour de sa maladie, à ma visite du soir, il me montra son corps tout couvert de pétéchie couleur de vin, et il était en même temps presque sans fièvre : le lendemain elle avait totalement disparu avec les pétéchie; mais elle revint le soir et se fit intermittente. J'achevai de la dissiper avec le quinquina; ce qui arriva le 6 messidor, le thermomètre étant à 20 degrés sur zéro. Jusqu'à cette époque, je n'avais pas encore observé ni l'intermittence sur le déclin, ni l'indication du fébrifuge.



Cette fièvre, quoiqu'accompagnée de symptômes assez fâcheux, ne fut cependant pas funeste ; car le très-grand nombre de malades se rétablit heureusement par la méthode que je vais décrire : il y eut seulement plusieurs convalescences très-longues et très-difficiles, avec quelques rechutes occasionnées par le désordre du régime ; car il y avait peu de règle dans l'hôpital. Un malade entr'autres, nommé *Deslande*, éprouva trois rechutes par sa faute. Je l'évacuai quand il fut un peu mieux de la troisième, pour n'avoir pas le déplaisir de le voir mourir de la quatrième. Il m'a abordé par la suite très-bien portant, et allant rejoindre son corps.

La saignée est le premier, le plus sûr, et le principal remède de la fièvre continue pétéchiale. *Est enim hæc operatio tanti momenti*, dit Petrus a Castro, *ut, illa neglecta, vix faustum aventum in hac febre vobis liceat sperare, quantumcumque blateret indoctum vulgus, cujus perniciosa petulantia licentiam in hoc sibi arripit peritiorum etiam medicorum operationem arguendi, ac coercendi. Non vos ista deterreant, et a recto medendi tramite latum unguem avertant : extrahite in principio alacriter sanguinem, pro plenitudinis et virium ratione, summum vero, ad quartum usque : quin imo etiam*

Traitement de  
cette fièvre ; re-  
mèdes.

*et illo toto tempore, quo non admodum diffusa fuerint contagionis seminaria; cum plethora autem, etiam post dispersionem.*

De Febre maligna puncticul. Sect. VI.

Saignée. Je le dis avec confiance d'après mes succès, telle est la règle dont on ne doit pas s'écarter; que les médecins Français ne craignent pas de saigner parce qu'ils sont en Italie; si la pléthore n'est pas toujours réelle, elle est toujours *ad vasa*, produite par un excès de calorique qui raréfie le sang, qui met en expansion tout le système vasculaire. Le boursoufflement du visage et du corps dans les premiers jours de la fièvre, l'atmosphère de calorique qui entoure le malade et que le médecin sent avant d'avoir touché sa peau, en sont une preuve évidente; et cette preuve est confirmée encore par l'état de mieux du malade, qui n'a lieu que quand la diminution de la chaleur et l'affaissement du visage succèdent au boursoufflement; alors seulement il est sauvé, mais jusqu'alors il est toujours en danger: bien plus, il menace d'une rechute, quand, quoique presque sans fièvre, cependant l'affaissement du visage n'est pas complet. Je sais que, pour avoir manqué à cette règle par pusillanimité ou par ignorance, plusieurs malades ont péri; car le propre de la fièvre continue pétéchiALE est de produire des congestions



congestions subites au cerveau ou à la poitrine.

Aussitôt donc qu'un malade arrivait avec les symptômes énoncés plus haut, je lui faisais tirer 8, 10 ou 12 onces de sang, suivant sa constitution, n'importe le jour d'invasion de la maladie : il est instant de le faire dès les premiers jours, quand on le peut, pour prévenir les congestions ; mais si le malade est arrivé trop tard, il vaut toujours mieux pratiquer la saignée que de la négliger, à moins qu'il n'y ait déjà un abattement qui menace ruine. L'on m'amena le 6 messidor un militaire de la légion Lombarde, au dixième jour de sa maladie, avec la tête prise, un délire furieux, et tout le corps roide comme une poutre. Je lui fis aussitôt tirer douze onces de sang du pied ; le lendemain, huit onces du bras ; le surlendemain, vésicatoires aux bras et aux jambes, et remèdes comme je le dirai plus bas. Le seizième jour de sa maladie, cessation de la fièvre, affaïssement du visage, crise par les selles et appétit.

Quelque peu fondée que paraisse en spéculation la saignée du pied, je la préfère, dans plusieurs circonstances, à la saignée du bras : il me paraît qu'elle décharge plus promptement les parties supérieures, et qu'elle décide plus vite que celle du bras un relâchement général, sans affaiblir autant le malade. Quoi qu'il

D

en soit, je m'en trouve bien, et je l'ai toujours pratiquée avant celle du bras dans ces sortes de fièvres, et toutes les fois que la tête est prise; c'est ce qui fait que je la conseille très-fort.

La saison comme la constitution des malades, peuvent servir de règle pour la quantité de sang qu'on peut tirer, et pour le nombre de saignées qu'on doit pratiquer: en hiver et au printemps, il en faut davantage; en été, il en faut moins: cependant en été, je me répète, qu'on ne soit pas timide si la turgescence l'exige.

Vomitifs.

Un autre remède pareillement indispensable, et auquel rien ne peut suppléer, c'est le vomitif; ces malades ont ordinairement la langue jaune, la bouche mauvaise, une grande altération et de fréquentes envies de vomir: tous ces symptômes disparaissent par le moyen d'un vomitif. J'ai coutume de me servir de vingt grains d'ipécacuanha en poudre, mélangés avec un grain de tartrite d'antimoine, parce que j'ai trouvé ce mélange plus utile que l'un ou l'autre de ces médicamens employé seul; par ce moyen, il y a un vomissement suffisant, et le malade rend ordinairement une selle ou deux, ce qui suffit. Si, lorsqu'il y a indication, on ne fait pas vomir dès le commencement, ou si, au lieu d'un vomi-



tif, on emploie un purgatif, l'on est sûr d'avoir dans la seconde période de la maladie une diarrhée abondante qui épuise le malade, et qu'il n'est pas facile d'arrêter.

Jusqu'à l'entière terminaison de la maladie, il ne convient nullement d'employer des purgatifs: si les signes de saburre continuent, il vaut mieux répéter le vomitif; mais alors il ne faut pas y ajouter le grain de tartre stibié, afin de ne pas provoquer l'évacuation par les selles: le vomitif remplit les deux indications principales; celle d'évacuer la bile, dont il se fait dans ces pays une abondante sécrétion; et celle de pousser à la peau, opération qui suit ordinairement l'action du remède, et qui est la détermination la plus sûre qu'on puisse donner aux mouvemens critiques de la maladie.

Je passe à un autre remède sur lequel je compte beaucoup, comme calmant *a priori*, et comme diaphorétique *a posteriori*; c'est le camphre. J'ai fait des recherches exactes pour m'assurer si ce remède est utile ou inutile, afin de le bannir en ce dernier cas; et, dans le premier, pour obtenir la méthode la plus simple de son administration. A cet effet, ayant cinq à six malades dans le même état de maladie et de la même constitution, ce qui est assez facile à trouver parmi les sol-

Camphre.

D ij

dat, j'ai donné aux uns des bols camphrés, et j'ai laissé les autres à la tisane seule. Ceux qui avaient pris les bols se trouvèrent beaucoup mieux que ceux qui n'en avaient pas pris; j'en donnai donc à ces derniers, et je les retirai aux premiers; le résultat en fut de même. J'ai donc retiré de là toute la certitude qu'on peut avoir en médecine sur l'utilité du camphre dans ces sortes de fièvres.

L'effet du camphre est de calmer et de produire un relâchement général, qui est suivi d'une sueur universelle qui diminue notablement la chaleur; mais ses effets sont fugaces; il faut le répéter souvent: ma dose ordinaire, quand il n'y a pas de délire, et que la fièvre n'est pas des plus violentes, est de quatre bols par jour, de six grains chaque; mais quand il y a du délire, et que la chaleur est extrême, j'en donne jusqu'à six à huit bols par jour, c'est-à-dire, jusqu'à trente-six à quarante-huit grains. Plus de mille fois en ma vie j'ai eu lieu d'admirer l'excellence de ce remède pour calmer toutes les facultés humaines; et je suis persuadé que si l'on n'en est pas toujours content, c'est qu'on le donne à de trop petites doses.

J'ai donné très-souvent le camphre seul sans avoir eu à m'en plaindre; néanmoins, soit préjugé, soit habitude de faire comme les



autres, je l'unis plus communément avec le nitre; l'un ne gête pas l'autre.

La boisson ordinaire du malade est de la Boisson et vésicatoires. limonade végétale, de l'oxycrat, ou une légère décoction de tamarins, à sa soif.

Quant aux vésicatoires, excepté dans des cas pareils à celui dont j'ai parlé, je les ai rarement employés dans le traitement de cette fièvre. Ce remède, pour être utile, doit être mis en usage avant le quinzième jour de la maladie, ou, pour mieux dire, avant que l'abattement des forces ait succédé à l'orgasme, sinon il est inutile. Il paraît agir ici comme antispasmodique, en procurant également un relâchement général et une augmentation de transpiration; ce qui donne lieu à une plus grande évaporation de calorique.

Tels sont les seuls remèdes employés pour la guérison de cette fièvre, et qui ont constamment réussi quand le malade a été porté à l'hôpital avant le temps de la faiblesse totale. Jusqu'aux derniers jours du mois de prairial, la fièvre a cessé entièrement à l'époque ordinaire, pour ne plus revenir, et je n'ai eu besoin dans la convalescence d'autres fortifiants que de ceux tirés des alimens; mais depuis lors, les chaleurs ayant augmenté, et les fièvres d'accès s'étant beaucoup multipliées, il est arrivé que la fièvre continue pétéchiale

a pris sur la fin un type intermittent, auquel il a fallu opposer le quinquina pour opérer une guérison complète; mais ce caractère est indépendant du type essentiel de la maladie; il est purement accidentel et dépendant de l'état de l'atmosphère, ainsi que de la constitution fiévreuse de la saison.

Régime.

Après avoir parlé des médicamens, il n'est pas moins essentiel de s'arrêter sur la qualité et quantité des alimens qu'il convient de donner dans ces fièvres. D'abord je dois noter qu'en Italie, et surtout dans le Mantouan, où la fibre animale a peu d'énergie, on ne peut pas faire observer aux malades une diète aussi sévère qu'en France. Je fus surpris, en arrivant dans ce pays, de voir que les médecins italiens permettaient, dans des fièvres aiguës, l'usage même des potages légers: ayant acquis un peu plus d'expérience là-dessus, je fus obligé de me ranger de leur avis, pour remédier à l'abattement total où se trouvaient mes malades après d'abondantes transpirations; de plus il m'arrivait, ce qui ne m'était jamais arrivé dans les hôpitaux de France, que mes malades, quoique travaillés d'une forte fièvre, me demandaient chaque fois, avec instance, du vin et à manger. Les soldats, surtout de la légion lombarde, m'accablaient de ces demandes à chaque visite: ils



étaient, il est vrai, aussi beaucoup plus vite affaiblés que les Français ; en quoi on voit clairement combien le climat influe, tant sur le physique que sur le moral.

Il fallut bien obéir à cet instinct naturel, et me désister de ma routine. En conséquence, à part les deux ou trois premiers jours destinés aux remèdes généraux, je faisais prendre à mes malades quatre bouillons par jour, auxquels je faisais ajouter quelques gouttes de suc de citron ou de vinaigre, jusqu'au septième ou huitième jour que, le relâchement commençant à paraître, et la transpiration devenant plus abondante, je substituai aux sucs acides la portion de vin mélangée avec le bouillon ; ce qui fait une boisson très-confortante, et assez agréable au soldat. Le treizième ou quatorzième jour, la fièvre étant moins forte, je faisais prendre deux crèmes de riz par jour, avec deux bouillons, et également la portion de vin. Ce régime se continuait jusqu'à la cessation de la fièvre, et aussitôt je donnais du riz ou des panades, et toujours avec du vin, particulièrement aux Italiens ; car pour les Français j'étais beaucoup plus réservé. J'allais ainsi en augmentant, jusqu'à ce que je pusse administrer des alimens solides, et par-là, non-seulement je

D iv

n'ai couru aucun danger, mais encore les malades ont été bien plus en état de résister à la maladie.

Je ne parlerai dorénavant plus de régime, ce que je viens de dire ici devant être appliqué aux maladies qui vont faire le sujet du mémoire suivant.

Conjecture sur  
la cause de l'en-  
démie périodi-  
que de cette fiè-  
vre.

Il est de fait que la fièvre que nous venons de considérer revient périodiquement tous les ans, pour régner endémiquement. Voici ce qu'on peut conjecturer sur la nature des causes qui la produisent. On doit d'abord considérer qu'elle est particulière aux pays humides, et qu'elle règne dans plusieurs contrées, dans les constitutions humides de l'air : on doit noter également qu'elle paraît plus généralement dans le Mantouan sur la fin de l'hiver, dans le printemps et au commencement de l'été, époque à laquelle elle cède aux fièvres d'une nature différente, et propre aux circonstances de la saison. Or, on peut présumer que l'état froid et humide de l'atmosphère, qui domine pendant l'hiver, en supprimant la transpiration, concentre au dedans du corps l'excès de calorique et les gaz qui en sortent journellement, lesquels entrent en état de combinaison avec les humeurs; mais la saison devenant moins rude,



et la chaleur du printemps mettant tout en expansion, ce calorique et ces gaz excédans tendent à se développer, et produisent l'état fébrile dans lequel consiste cette effervescence. Ainsi alors, la terre, les végétaux, les animaux qui dormaient, augmentent de circonférence, et toute la nature tend à produire de nouveaux êtres de son excédant.

---

## QUATRIÈME MÉMOIRE.

*Fièvres intermittentes pernicieuses et rémittentes.*

QUOIQUE la constitution des fièvres continues pétéchiales soit assez fréquente en hiver et au printemps, dans le Mantouan, elle n'est cependant ni aussi exacte à revenir, ni d'une aussi longue durée que la constitution des fièvres intermittentes, subintrantes et rémittentes, laquelle est essentiellement aussi une maladie endémique du pays.

Cette constitution commence, suivant que les chaleurs viennent plus tôt ou plus tard, à la fin de mai ou dans le mois de juin, et se termine au mois de décembre; elle sert, pour ainsi dire, de queue à la constitution précédente, dans laquelle, comme on l'a vu, la fièvre continue prend sur la fin le type intermittent au commencement de l'été. Dès que l'on coupe les foins, plus encore quand on coupe les blés, ces fièvres commencent à paraître; alors, les fossés et les marais commencent à être à sec; la végétation est languissante, et se recouvre de couleurs pâles; elle ne contribue plus à fournir à l'atmosphère



cet air pur qui contrebalance la quantité d'hydro-azote qui se forme à chaque instant. La fibre animale tombe dans l'engourdissement; elle est plongée dans un bain de vapeurs somnifères qui détruisent son irritabilité. Le sang raréfié dans des vaisseaux qui n'opposent que peu de résistance, circule lentement, et fait éprouver une pesanteur insupportable. Malheur à l'homme si de temps en temps les couches d'air supérieures à notre atmosphère, en soutirant l'excès de calorique qui l'embrâse, n'excitaient pas deux à trois fois par mois ces ouragans qui mettent la nature animée à son aise après l'avoir fait pâlir! On ne peut se refuser à l'idée que, si ces ouragans détruisent d'un côté, en certains endroits, l'espérance du laboureur, ce ne soit à eux, d'un autre côté, à qui l'on doit si les pays marécageux ne sont pas plus meurtriers qu'ils le sont.

L'atmosphère de ces lieux agit donc en di-  
minuant l'énergie de la puissance motrice, à  
la manière des sédatifs; et ce commencement  
de mort réveillant les forces conservatrices de  
la nature, devient la cause prochaine de cette  
heureuse réaction qui se répète plus ou moins  
souvent.

Théorie de ces  
fièvres.

Cette théorie est appuyée sur la contemplation des phénomènes qui ont lieu dans les fièvres dont je vais parler, et sur la nature

des remèdes qui , éloignant la cause prochaine , font cesser la réaction devenue inutile.

Différence de ces  
Fièvres.

Les fièvres d'accès pernicieuses , les fièvres subintrantes et les fièvres rémittentes , ne diffèrent entr'elles que par le plus grand ou le plus petit intervalle qu'elles laissent entre un paroxysme et l'autre. Les premières sont rarement simples dans ce pays , ou plutôt elles deviennent très-vîte doubles et triples. J'ai vu plusieurs fièvres double-tierces dont les paroxysmes duraient vingt-quatre heures , avec une rémission suivie aussitôt d'un nouveau paroxysme qui en durait autant ; c'est-à-dire , qui étaient devenues tout de suite fièvres rémittentes. Cependant , quelques jours auparavant , le malade n'avait pas eu une fièvre décidée ; mais il s'était senti plus mal à son aise , un jour oui et l'autre non.

Les fièvres subintrantes sont composées de trois paroxysmes rentrant l'un dans l'autre ; l'un commence le matin à huit heures ; le second à midi , une heure ; et le troisième à onze heures du soir , plus ou moins uniformément. Ayant plusieurs fois observé scrupuleusement les malades , tant de jour que de nuit , j'ai trouvé que c'était là les heures les plus ordinaires des paroxysmes fébriles subintrants.



Ces fièvres s'annoncent plusieurs jours à l'avance, par des symptômes de langueur et de faiblesse ; le malade se sent affaîssé, il n'a point d'appétit, point de goût pour le travail ; la vue lui manque à chaque instant, la tête lui tourne, les jarrets lui font mal : après le moindre mouvement, il éprouve une sueur froide, des tremblemens, des maux de cœur ; il voudrait toujours dormir ; enfin le paroxysme se décide, mais ce n'est pas un froid violent comme dans les fièvres du printemps, ce ne sont que des frissons accompagnés d'angoisses, de mal-aise et de douleurs dans les articulations. Ce froid léger dure peu ; il est bientôt suivi d'une chaleur cuisante, d'un léger mal de tête, d'un pouls plus fréquent que dur, ce qui annonce que la réaction est faible ; la langue est quelquefois jaune, mais plus souvent blanche ; les yeux sont fixes et hagards, les urines troubles, *tanquam jumentorum*. Pendant toute la durée du paroxysme, le malade est tourmenté d'envies de vomir, sans qu'il ait à vomir ; la sueur a lieu chez quelques-uns, dans le commencement du chaud, sans porter aucun soulagement, bien loin de là, qu'au contraire ces paroxysmes sudatoires sont ordinairement les plus longs : dans d'autres, la peau est sèche comme du chagrin et ne devient jamais humide ; à ceux

Marche de ces  
fièvres.

là, la poitrine ou le cerveau sont bientôt affectés d'inflammations éréthésipélateuses qui font périr le malade, si l'on n'y prend garde en prévenant le retour du paroxysme.

Mais quand on est exposé immédiatement à l'action délétère des gaz marécageux, on est saisi de tous ces maux d'une manière plus brusque. A Mantoue, dans le mois de messidor, le thermomètre étant à 20 degrés à l'ombre, et à 26 au soleil, les sentinelles se sentaient tout-à-coup saisis d'un violent mal de tête, de frissons; ils tombaient sans connaissance. On était souvent obligé de les relever après une demi-heure de faction. Il arrivait à la fois chaque jour, à l'hôpital, jusqu'à cinquante malades, tous de la garnison de cette ville, attaqués de la même maladie, et la plupart saignant du nez.

Danger sans pyrexie.

La fièvre, c'est-à-dire l'état fébrile du pouls, n'a pas toujours lieu, quoique le malade soit en danger; au lieu de se développer par une réaction, il tombe dans la léthargie, avec le pouls lent et faible, la langue sèche, noire, et les yeux sans sentiment. Cet état dure plusieurs heures, après lesquelles la langue redevient humide, et le malade revient à lui; mais sans doute ce paroxysme serait enfin funeste si on ne le prévenait pas; et tel aurait été le sort d'un vieillard, infirmier, nommé



*Champlar*, et d'un vieux soldat nommé *Tri-court*, que je puis dire, à la gloire de l'art, avoir tiré deux fois du danger de la mort, dans le mois de messidor. Les vieux sont plus particulièrement sujets à cette léthargie périodique, qui paraît consister en une grande lenteur dans les fonctions vitales.

D'autres fois ce sont des céphalalgies opiniâtres qui reviennent périodiquement et sans pyrexie, et qui sont tout-à-coup si aiguës, que le malade tombe dans un délire à se jeter par la fenêtre, ainsi qu'il est arrivé, le 15 messidor, à un volontaire qui, peu auparavant, paraissait se porter si bien qu'on lui avait donné à manger. Ces céphalalgies affectent particulièrement les jeunes gens et les hommes robustes, et ne cèdent qu'au fébrifuge.

Ces fièvres sont souvent encore accom- Symptômes con-  
comitans. pagnées d'autres accidens alarmans, tels que de la dispnoée ou d'une diarrhée fréquente et incommode, lesquels accidens ne sont que des symptômes du paroxysme fébrile, et disparaissent avec lui entièrement par l'usage du fébrifuge, ainsi que l'immortel *Torti* nous l'a enseigné, et comme je l'ai expérimenté d'après ce grand maître.

Mais le symptôme inséparable de ces sortes de fièvres, c'est la faiblesse, l'atonie, la diminution de la faculté de sentir et d'agir;

elles détruisent plus un malade en huit jours de temps, qu'une autre fièvre pendant la durée d'un mois : on voit ces guerriers naguère si terribles, étendus sur leurs grabats les bras et les jambes pendants, et quelquefois, s'ils veulent se lever pour quelque besoin, ils tombent à terre sans connaissance. Dans le mois de prairial, le feu avait pris à la cheminée de la cuisine de l'hôpital, et semblait menacer une salle dans laquelle il y avait un de ces malades, qui commençait à aller mieux : la frayeur détruisit en un instant le peu d'irritabilité qui lui restait ; il voulut se lever pour fuir ; mais, dès qu'il eut pris la position verticale, il tomba, et mourut subitement.

Cette diminution d'irritabilité a non-seulement lieu avec la fièvre, mais elle subsiste encore très-longtemps après la guérison. Il reste chez tous les convalescens un vice dans les organes du goût, de l'ouïe et de la vue, qui ne disparaît que fort lentement ; les yeux sont ternes et sans éclat, la pupille est dilatée et peu susceptible de contraction ; ce qui fait que le malade ne peut appercevoir les objets qu'à une grande lumière ; c'est une vraie éméralopie par commencement d'*amaurosis*. Il arrive aussi à quelques malades des furoncles, et d'autres éruptions cutanées.



Il est difficile d'établir combien durerait une fièvre subintrante ou rémittente si on la laissait à elle-même; 1.<sup>o</sup> parce qu'il est toujours difficile de savoir au juste depuis quand la maladie a réellement commencé; 2.<sup>o</sup> parce que j'ai toujours fait mes efforts pour lui couper chemin le plus vite possible, dès que j'en ai reconnu le caractère: je puis seulement dire combien la maladie a duré, malgré le traitement approprié, chez des malades traités hors de l'hôpital: aux uns, la fièvre a disparu au bout de dix jours; aux autres, le quatorzième jour, et elle n'a jamais outrepassé le vingt-unième.

Durée de ces  
fièvres.

D'après la gravité des symptômes dont ces fièvres sont accompagnées, il n'est pas douteux qu'elles ne dussent être très-funestes, si l'on n'employait pas, pour les dompter, la méthode vigoureuse dont je parlerai plus bas; mais au moyen de cette méthode, dont *Torti* et *Morton* sont les inventeurs, et qui ne m'a jamais manqué, ni à l'hôpital ni en ville, ces fièvres ne deviennent pas plus dangereuses que la maladie vénérienne dont on connaît le spécifique: la preuve en est que d'environ mille malades que j'ai eu à traiter de ces fièvres, il ne m'en est mort, parlant exactement, que dix-sept.

Pronostic.

E

Différence dans  
le pronostic, sui-  
vant la nature  
de la fièvre.

Néanmoins, pour avoir une idée juste du succès que l'on peut se promettre dans chacune de ces fièvres, il faut distinguer les fièvres subintrantes d'avec les fièvres rémittentes. Les premières étant composées de trois paroxysmes, et ayant par conséquent trois rémissions par jour, permettent l'emploi d'une plus grande quantité de fébrifuge; au lieu que les dernières n'ayant que deux rémissions dans les vingt-quatre heures, et souvent très-courtes, on ne peut en introduire qu'une très-petite quantité; ce qui fait que la guérison est beaucoup plus retardée, et donne moins d'assurance au médecin, tandis qu'il peut toujours en avoir beaucoup dans les fièvres subintrantes, quelle que soit la gravité des symptômes qui les accompagnent, pourvu que le malade soit docile.

Nos premiers maîtres de l'art, et après eux *Sydenham* et *Torti*, ont distingué toutes les fièvres en fièvres dépuratoires et en fièvres corruptives: non-seulement ils ont soutenu l'existence des premières, mais encore ils ont prétendu qu'étant utiles, ainsi que leur nom le porte, on ne devait pas en arrêter le cours; ils ont par conséquent borné l'emploi des moyens curatifs énergiques aux seules fièvres corruptives. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher si cette distinction n'est pas plutôt une



subtilité systématique qu'une induction d'observations bien faites ; je ne rechercherai pas non plus si , à supposer ce qui est en question , on ne devrait pas tout au plus borner le caractère de dépuration aux fièvres d'accès d'hiver et de printemps , qui guérissent souvent d'elles-mêmes et sans remèdes ; mais je soutiens , pour justifier d'avance aux yeux de tout censeur , la vigueur de la méthode que j'ai employée avec fermeté dans les fièvres dont il s'agit , non-seulement en Italie , mais partout où je les ai rencontrées ; je soutiens , dis-je , que les fièvres d'été et d'automne , et toutes celles qui sont l'effet de l'impression d'un gaz ou de telle autre substance délétère sur la fibre animale , sont des fièvres corruptives auxquelles il faut couper cours aussitôt qu'il s'en présente l'occasion. Je ne saurai assez dire et répéter que le praticien ne doit pas se laisser guider par les apparences de saburre que lui présentent chaque jour la langue et les évacuations répétées ; car ce ne sont que des symptômes qui accompagnent la fièvre , et qui dureraient jusqu'à la mort , si on négligeait la fièvre pour s'occuper d'eux : cela est si vrai , qu'aussitôt que la fièvre est coupée , la langue redevient belle , et l'amertume de la bouche se dissipe ,

E ij

quoique le malade reste cinq à six jours sans aller à la selle.

Traitement.

Avant que de parler de la méthode que j'ai employée pour guérir ces fièvres, je crois utile de rapporter quelles sont les raisons qui me l'ont fait embrasser. J'ai dit, au mémoire précédent, que, sur la fin de la constitution des fièvres continues pétéchiales, il m'était arrivé que des malades que j'avais trouvés bien à ma visite du matin, se trouvaient infiniment plus mal à ma visite du soir, et cela sans raison évidente; présumant aussitôt que la fièvre aurait bien pu devenir périodique, j'ordonnai de joindre, pour le lendemain, un gros de quinquina au camphre qu'on administrait ordinairement, et de le répéter de trois heures en trois heures, jusqu'à quatre heures du soir, sous cette forme liquide: ℞. *Kina en poudre fine*, ℥j; *Camphre et Gomme arabique*, āā gr. vj; *Vin et Eau*, āā ℥iij: mêlés. Ce qui a très-bien réussi, et terminé heureusement la maladie.

Depuis lors, la constitution fiévreuse étant devenue toujours plus évidemment périodique, j'ai insisté sur cette méthode, à la différence que ne l'ayant pas trouvée assez vigoureuse dans la plupart des cas, au lieu d'un gros du fébrifuge, j'en faisais mettre deux



dans chaque mixture, avec dix grains de gomme pour la suspension. En conséquence, dès qu'un malade était reçu à l'hôpital, et que, d'après l'examen de son état présent, et ses interrogations sur le passé, je jugeai que sa maladie avait un type périodique; s'il y avait indication urgente de pratiquer les remèdes généraux, et surtout la saignée, à cause des grands maux de tête et du saignement de nez, je le faisais, sinon je passais de suite à la mixture de kina camphré pour le temps de la rémission. Il m'est arrivé souvent d'avoir passé de suite à l'usage de ce spécifique, sans examiner si la maladie était ancienne ou récente, et sans faire précéder aucuns remèdes généraux : cela, dis-je, m'est arrivé souvent sans avoir lieu de m'en repentir ; mais, soit habitude, soit timidité, cela ne m'est pas arrivé aussi souvent que j'aurais peut-être dû le faire, perdant ainsi un temps précieux pour faire les remèdes généraux, suivant la médecine usuelle.

Les malades attaqués de fièvre rémittente, et n'ayant que deux rémissions par jour, ne pouvaient prendre que deux mixtures par jour, une le matin, l'autre le soir, c'est-à-dire, une demi-once de fébrifuge ; ce qui faisait que le remède de la veille n'était utile que pour le lendemain, et que la fièvre allait

beaucoup plus en longueur. Dans les fièvres subintrantes, au contraire, c'est-à-dire, de trois rémissions, le malade prenait trois et même quatre mixtures, c'est-à-dire, depuis six gros jusqu'à une once de fébrifuge par jour; ce qui le délivrait ordinairement d'un paroxysme, le premier ou le second jour, et ce qui rendait la rémission plus longue et le restaurait beaucoup. Dans plusieurs cas non enracinés, deux onces de kina ont suffi pour couper la fièvre; mais, quand le corps était habitué à cet état périodique, il a fallu en employer jusqu'à la concurrence de six onces. C'était admirable de voir comment un malade, qui était si fort tourmenté à la visite du matin, était calme et serein à celle du soir: je le trouvais ordinairement suant à grosses gouttes par tout son corps, et cette diaphorèse était la preuve la plus certaine de sa guérison.

Je me suis souvent demandé pourquoi je joignais le camphre au quinquina? Peut-être n'était-ce aussi qu'une affaire d'habitude; mais cette habitude était justifiée, en quelque façon, par les services que cette substance m'avait rendus dans la constitution précédente, et par l'observation des sueurs que je présumais qu'elle favorisait: néanmoins je me décidai enfin, quoiqu'avec répugnance, à n'employer



que le kina seul dans le vin. Cette méthode a aussi eu ses succès ; mais il m'a paru que dans les cas où il y avait beaucoup de chaleur et un excès d'irritation, elle n'était pas aussi heureuse que la première ; desorte que je suis revenu à celle-ci, laquelle, si elle n'est pas fondée sur une raison bien évidente, a du moins pour elle cet instinct médicinal, dont il n'est pas toujours prudent de s'écarter.

Il n'en est pas de même de la préférence que je donne au quinquina en substance, et bien pulvérisé, à toutes les autres préparations de ce remède. Je puis assurer avec vérité, d'après l'expérience et l'observation, que toutes les infusions, décoctions et extraits de cette écorce, ne la valent pas employée en substance, et qu'en conscience, dans tous les cas périlleux, le médecin doit préférer cette manière de l'administrer à toutes les autres préparations, quelque scientifiques qu'elles soient.

La méthode vigoureuse dont je viens de parler, termine promptement la maladie ; mais si on ne la continue pas pendant quelques jours, on est assuré d'avoir des récidives. Voici, à ce sujet, deux faits qui me sont arrivés au commencement de ce traitement. Deux volontaires, nommés l'un *Fournier*, l'autre *Focon*, étaient convalescens depuis quatre à cinq

Rechutes.

jours des fièvres rémittentes ; un matin , à ma visite , l'infirmier de garde me rapporta qu'ils s'étaient levés pendant la nuit pour faire des extravagances , et que sans lui ils se seraient jetés par la fenêtre : ils étaient pourtant bien tranquilles alors et sans fièvre , même ils étaient honteux de ce que l'infirmier rapportait d'eux. Me rappelant aussitôt l'avis que nous donne *Sydenham* , « Que « souvent dans la convalescence des fièvres « malignes , les malades délirent par pure « faiblesse , et que le meilleur remède à ce « délire est dans les analeptiques » , je me contentai d'ordonner le double de vin et d'alimens. Le lendemain, on me rapporta la même chose ; le surlendemain la même chose ; alors, sur le soupçon du retour d'un paroxysme nocturne , j'ordonnai derechef le spécifique à la même dose , que je fis encore continuer durant plusieurs jours , et le délire ne revint plus. Depuis cette observation , quoique la maladie eût entièrement cessé , je continuais d'administrer pendant huit à dix jours le fébrifuge , ayant seulement la précaution d'en diminuer chaque jour la dose ; et au dixième jour , le malade se trouvant tout-à-fait à l'abri de toute rechûte , je l'évacuais , soit pour lui faire changer d'air , soit pour faire place à d'autres.



J'ai également observé, après tous les bons praticiens; que les purgatifs provoquent les récidives, aussi je me garde bien d'en donner. Le soldat est ordinairement étonné de rester six à sept jours sans aller à la selle, il vous fatigue pour le purger; mais le médecin, non-seulement n'en doit rien faire, mais encore il doit être persuadé que cette suspension des selles est le plus sûr indice que la fièvre est dissipée, d'autant plus que le malade ne s'en porte pas plus mal, qu'au contraire l'appétit se rétablit et la langue se nettoie, l'évacuation par la transpiration et par les urines suppléant à ce qui ne se fait pas par les selles. Tout au plus le sixième ou septième jour, on peut permettre l'usage d'un lavement d'eau tiède; ce qui suffit, et détermine ordinairement les intestins à faire, par la suite, d'eux-mêmes leurs fonctions.

Dangers des purgatifs.

Je vais terminer ce mémoire par quelques histoires de fièvres subintrantes et rémittentes pernicieuses, pour servir d'exemples au traitement qui réussit le mieux en pareil cas.

#### HISTOIRE PREMIÈRE.

*Fièvre, subintrante avec dyspnée, délire et diarrhée.*

Le C. Astier, pharmacien en chef de l'hô-

pital de Bozolo , jeune homme d'une constitution très - irritable , avait éprouvé durant deux ou trois jours divers maux de cœur et une grande faiblesse : le 20 germinal, comme il allait se mettre à table pour dîner , il tomba tout-à-coup en syncope , étendu par terre sans connaissance. Il revint à lui au bout de quelques minutes , au moyen des remèdes excitans , couvert d'une sueur froide générale. Au bout de quelque temps , il éprouva une nouvelle syncope. La langue offrant une saburre décidée , il fut émétisé le lendemain , et tenu à un régime délayant. Le pouls était faible et à peine fréquent , et il fut ainsi les quatre premiers jours , le malade n'éprouvant d'autre incommodité qu'une grande faiblesse , de légers frissons aux jambes sur le soir , et une disposition à la syncope chaque fois qu'il voulait se lever. Le cinquième jour , de nouveaux signes de saburre ayant paru , j'administrai un laxatif. Le sixième , la fièvre se développa avec une difficulté de respirer et le délire. Le septième , pétéchie , exacerbation de la fièvre , de la dispnoée et du délire , à midi et à huit heures du soir. Le huitième , diarrhée bilieuse très - abondante. Le neuvième , *idem*. Le dixième , *idem* , et augmentation de tous les symptômes , langue sèche , recouverte d'une croûte noire. Le onzième ,



disparution des pétéchiés et selles bilieuses tous les quarts - d'heure, avec ténesme. Le douzième, faiblesse extrême, selles fréquentes, et dans le lit, sans que le malade s'en apperçût; assoupissement continuel, oubli, insensibilité; vésicatoires aux jambes. Le treizième, mêmes symptômes; réapplication de vésicatoires, parce que les premiers avaient peu agi; sinapismes à la plante des pieds. Le quatorzième, mêmes symptômes, affaissement plus grand encore, la peau toujours sèche, ainsi que la langue.

Quoique l'exacerbation bisdiurne de la fièvre et des symptômes concomitans annonçât évidemment un caractère périodique, je n'avais cependant pas encore osé administrer le quinquina; 1.º par l'absence de la transpiration et du relâchement à la fin de chaque paroxysme; 2.º par la crainte mal fondée d'arrêter entièrement les évacuations bilieuses, que cependant j'avais tenté de modérer; 3.º parce que la constitution dominante alors était celle des fièvres continues pétéchiâles, et que celle des fièvres subintrantes n'ayant pas encore paru, j'étais peu familiarisé avec la méthode qui lui convenait: mais le quatorzième jour, voyant que tout allait en empirant; que la fréquence des selles, loin de soulager, diminuait à chaque instant le peu de

forces qui restaient, et craignant pour la vie d'un camarade estimable, je résolus de tenter d'étouffer à la fois, par le fébrifuge, et la fièvre et ses symptômes. J'ordonnai, en conséquence, la potion suivante, à répéter toutes les heures, depuis six heures du matin jusqu'à onze heures: ℞. *Kina en poudre fine*, ʒ j; *Serpentaire de Virgin. et Gomme arab.* āā gr. x; *Camphre*, gr. vj; *Vin et Eau*, āā ʒ ij; mêlez. Le malade prit, par conséquent, le quatorzième jour, six gros de quinquina, soixante grains de serpentaire de Virginie et trente-six grains de camphre. L'exacerbation de midi eut lieu, mais celle du soir fut beaucoup plus légère, et le malade passa pour la première fois une nuit tranquille. Le quinzième jour au matin, un peu de moiteur; j'ordonnai sept gros de kina, pour en prendre jusqu'à midi. L'exacerbation retarda beaucoup et fut très-légère; celle de la nuit n'empêcha pas le malade de dormir paisiblement; et le lendemain, seizième jour au matin, je le trouvai couvert d'une moiteur générale, et presque sans fièvre. La dispnoée, le délire, la diarrhée, le ténésme, avaient disparu entièrement, et j'ordonnai ce jour-là une once entière de fébrifuge; ce qui fut suivi de la cessation totale de la fièvre, le dix-septième jour. Mais, au moment où je pensais n'avoir plus



rien à redouter, il s'éleva deux symptômes qui nous alarmèrent beaucoup, le météorisme du bas-ventre et le hoquet. En deux jours, le bas-ventre devint d'une grosseur monstrueuse, et résonnant comme un tambour. Comme depuis l'administration du fébrifuge le malade n'avait poussé aucune selle, il insistait pour être purgé; de quoi je me gardai bien, persuadé que les laxatifs augmenteraient l'atonie des intestins et rappelleraient la fièvre: je me contentai donc de lui faire prendre d'heure en heure une cuillerée d'une infusion aromatique et tonique, et de faire fomentier le bas-ventre avec des pièces chaudes, ce qui calma le hoquet et le vomissement. Enfin, le vingt-cinquième jour, le malade n'ayant pas été à la selle depuis le 15, la fièvre ayant disparu depuis huit jours, et voyant que le malade s'attristait de ne pas aller à la selle et de son météorisme, j'ordonnai un gros de rubarbe en poudre et un gros de sulfate de magnésie; ce qui fut sans effet. Le vingt-septième jour, je pensai sérieusement à faire pousser quelques selles, et, persuadé que les laxatifs n'auraient fait qu'augmenter les flatuosités, je passai aux purgatifs réels, et je fis prendre le bol suivant: ℞. *Jalap en poudre*, ʒj; *Muriate mercuriel et Coriandre*, aã gr. xij.; faites plusieurs

petits bols ; ce qui réussit très-bien , et fit rendre des matières figurées en boules très-dures. Je prescrivis la continuation des remèdes toniques, et le troisième jour le tube intestinal reprit avec ses fonctions son volume ordinaire. Le trente-deuxième cependant, comme je l'avais craint, la fièvre revint, et céda au fébrifuge. Le malade fut encore purgé deux fois ; et à chaque fois la fièvre revint, et céda au fébrifuge. Enfin, après cinquante jours de maladie, le C. Astier se trouva parfaitement rétabli, au moyen de divers furoncles qui vinrent à suppuration, et se cicatrisèrent.

Cette histoire fournit un exemple sensible de l'action affaiblissante de la cause des fièvres subintrantes, et de la nécessité qu'il y a d'insister sur les toniques pour les guérir radicalement. Je me suis reproché dans la suite de n'y avoir pas eu recours plus tôt ; car, peut-être que si j'avais employé le quinquina dès les commencemens, sans m'attacher aux symptômes, cette maladie n'eût pas eu une si longue durée.

#### HISTOIRE DEUXIÈME.

##### *Fièvre subintrante sudatoire.*

LE C. Dufay, commis aux entrées de l'hôpital, d'une constitution lente, avec un visage



jaunâtre, avait déjà eu diverses fièvres d'accès qui avaient laissé des obstructions, lorsque, s'étant mis en route par un temps nébuleux, pour un village à six milles de distance de Bozolo, vers le milieu de floréal, la fièvre le prit, et l'obligea à revenir au plus vite sur ses pas. Il arriva avec un violent mal de tête, les cuisses et les jambes brisées, le ventre tendu, et la langue épaisse et jaune. Vu les accidens et les indices de pléthore, je jugeai la saignée convenable, laquelle fut même répétée une seconde fois. La fièvre se déclara double-tierce, avec des paroxysmes rentrans l'un dans l'autre. Après avoir administré un laxatif, je restai deux à trois jours en expectative; puis j'ordonnai les fomentations sur le ventre, et les sucs apéritifs dont j'ai parlé au second mémoire, n'osant pas administrer le quinquina à cause des obstructions; mais loin de céder à ce traitement, la fièvre ne fit que devenir plus pernicieuse; au bout de deux jours, elle se changea en *lypirie*; le malade avait froid et chaud en même-temps, et dès le commencement du paroxysme il était trempé d'une sueur si fétide, que je ne pouvais résister dans sa chambre une demi-seconde, détournant la tête pour lui toucher le pouls, et si abondante qu'il lui fallait changer plusieurs chemises en très-peu de temps; à la sueur

était jointe une diarrhée bilieuse avec ténésme, et la langue était toujours jaune. A dire vrai, je pris d'abord cette sueur pour une sueur critique; mais à la fin, voyant que, loin de soulager le malade, elle l'affaiblissait au contraire, au point qu'il tombait dans la léthargie, et qu'il faisait ses besoins sans s'en apercevoir, je pensai sérieusement à sauver la vie du malade, et à négliger les obstructions. J'ordonnai de suite une once de quinquina en poudre, dont je fis prendre d'abord trois gros, puis un gros toutes les heures, sans avoir égard ni à la rémission, ni à l'exacerbation; car le malade suait toujours. Ce remède fut suivi de si heureux effets, que les sueurs et les déjections s'arrêtèrent dans la journée; et qu'enfin, avec deux autres onces que le malade prit encore, il se rétablit entièrement en très-peu de temps. Je le purgeai ensuite avec un gros de rhubarbe et un gros de quinquina, et je lui fis user, pendant quinze jours, d'un demi-gros de cette écorce dans du vin, au moyen de quoi il n'y eut aucune récidive, et la langue se nettoya d'elle-même: ayant ensuite conseillé l'exercice du cheval à ce jeune homme, il s'en trouva si bien que les obstructions se dissipèrent, et que le visage reprit de plus belles couleurs qu'il n'en avait avant la maladie.

HISTOIRE



## HISTOIRE TROISIÈME.

*Fièvre subintrante avec diarrhée, sueurs  
et tremblement.*

*Léa Finzi*, fille nubile de M. *Marc Finzi*, négociant juif à Bozolo, d'une complexion très-délicate, avec la poitrine fort étroite, après plusieurs jours de mal-aise, eut un paroxysme léger de trois à quatre heures, qui se répéta après un intervalle de vingt-quatre heures, sur les derniers jours de prairial. Appelé pour la soigner, je renvoyai au troisième paroxysme l'administration du quinquina, s'il y avait lieu. Ce paroxysme se développa avec une grande violence, douleurs à la poitrine, et grande difficulté de respirer; et il ne fut pas plutôt terminé, qu'il fut suivi d'un autre encore plus violent. Si j'eusse donné de suite le fébrifuge, j'aurais prévenu tous ces maux et ceux à venir; mais les parents s'y étant opposés, et la malade étant menacée d'une congestion à la poitrine, il fallut avoir recours à la saignée du bras, puis à celle du pied, qui calmèrent les accidens. Le surlendemain la langue étant chargée et y ayant des signes de saburre, je fis prendre un vomitif qui agit par haut et par bas, et fit rendre un ver presque sans vie; puis, observant que les

F

paroxysmes étaient très-distincts, puisqu'ils commençaient toujours avec des frissons aux jambes, suivis de sueurs abondantes et d'envies fréquentes d'aller à la selle, je proposai de leur couper chemin aussitôt par le quinquina; mais les parents, qui étaient extrêmement attachés à cette fille qu'ils devaient marier bientôt, et qui d'ailleurs étaient très-peureux, ne voulurent jamais passer à ce remède avant d'avoir consulté d'autres médecins. Ils en appelèrent en conséquence deux en consultation, un desquels avait une réputation très-étendue, nommé *Locatelli*. Ce dernier déclara qu'il considérait cette fièvre non comme *corruptive*, mais comme *dépuratoire*, et qu'il était d'avis de la traiter par la méthode de *Moréale*, dont j'ai parlé au deuxième Mémoire, c'est-à-dire par le mercure uni aux laxatifs. Quelque bizarre que me parût cette opinion, il fallut céder, puisque j'étais seul de mon avis. On administra donc à la malade le bol suivant : ℞. *Sulfur. mercuriel*, ʒ j; *Rhubarbe*, ʒ ij; *Elect. lenit. quant. suffis.* Ce bol augmenta le ténésme, fit exprimer plusieurs selles liquides, sans faire rendre aucun ver. Le lendemain tout fut plus grave, la faiblesse était extrême, la malade était assoupie, la mâchoire inférieure était affectée de tremblement, et il parut des pétéchies. Le sur-



lendemain, treizième jour de la maladie, tout était dans le même état. Le médecin *Locatelli*, qui avait toute la confiance, voulut encore insister sur le mercure, et on donna le bol suivant : ℞. *Mercurus crudus*, ʒj ; *Rhubarba electa*, comme dessus. Ce qui fut suivi des mêmes effets, ne fit sortir aucun ver, et porta tellement à la bouche, que la malade avait une grande peine à avaler. Je proposai de-rechef ma méthode, avec l'assurance d'un homme fort de sa conscience. Mes confrères répondirent *que je pouvais l'essayer, mais qu'ils ne s'en mêlaient pas*. Le lendemain quatorzième jour, la malade ayant passé une très-mauvaise nuit, et me trouvant seul à la visiter, je résolus d'employer le quinquina avant que mes confrères arrivassent; car il y avait tout à craindre d'un plus long retard. En conséquence, après avoir péroré les parents, et leur avoir promis formellement que l'accès du midi, ou ne viendrait pas, ou serait plus modéré, et que les sueurs, la diarrhée et le tremblement disparaîtraient avec la fièvre, je donnai moi-même à la malade deux gros d'un excellent kina dont la duchesse de Parme avait fait présent à cette famille, délayé dans moitié eau moitié vin, et j'en préparai une autre dose à prendre dans l'intervalle de trois heures. Je revins au bout de ce temps

pour administrer cette autre dose ; mais quelle fut ma surprise ! toute la maison était en larmes. *Locatelli* qui était à la porte, me dit en secouant les épaules que la malade va mal, et qu'il ne s'en mêle plus : chacun se reprochait de m'avoir cru trop légèrement. Qu'était-ce ? Ayant vu la malade qu'on avait déjà laissée seule, elle me dit qu'une heure après avoir pris le kina, elle avait vomi avec efforts, et l'on ajouta qu'elle avait eu des convulsions et s'était évanouie. Après avoir témoigné mon indignation à tous les assistans, je promis encore formellement, que nonobstant que la malade eût vomi un peu de son remède, elle serait cependant mieux l'après midi, ce qui fut vrai à l'étonnement de tout le monde, et à la confusion de mes détracteurs ; car le paroxysme de midi n'eut pas lieu, et la malade fit naturellement un ver très-vivant. Alors chacun fut d'avis de continuer la cure par le quinquina seul ; et comme la malade témoignait de la répugnance à le prendre intérieurement, j'en fis délayer sur le soir une once dans quatre onces de décoction d'orge, et je la fis prendre en lavement. J'ordonnai pour le lendemain trois lavemens pareils ; et au bout de deux jours, ma malade fut absolument sans fièvre. J'en fis continuer l'usage durant plusieurs jours comme préservatif, en



en diminuant chaque jour le nombre et la dose. Tous les symptômes disparurent; et quoique la malade fut sept à huit jours sans aller à la selle, néanmoins la langue se nettoya, l'appétit, les forces et la santé revinrent rapidement.

Cette histoire nous apprend, 1.<sup>o</sup> que les toniques sont les meilleurs vermifuges dans les pays humides; 2.<sup>o</sup> que quand le médecin digne de ce nom a une certitude éclairée du succès d'une méthode, il doit insister avec fermeté pour la faire employer, sans s'inquiéter des clameurs des ignorans, la vie du malade étant ce qui doit l'occuper entièrement.

#### HISTOIRE QUATRIÈME.

##### *Léthargie périodique, double-tierce sans pyrexie.*

Le C. *Champlar*, garçon de pharmacie de l'hôpital, âgé de cinquante-cinq ans, se mit au lit dans les premiers jours de messidor, pour des lassitudes, des dégoûts, une impossibilité de marcher, et une envie continuelle de dormir. Je le trouvai à ma visite du matin avec le pouls faible et lent, la langue belle et les yeux cassés. N'y ayant aucun indice de fièvre ni de saburre, je le considérai simplement comme un homme exténué, et je me con-

tentai de lui ordonner du vin et des alimens. A ma visite du soir, je le trouvai qui dormait. Les infirmiers me rapportèrent que s'étant endormi en ronflant aussitôt après ma visite, et ayant été éveillé à la distribution des alimens, il s'était plaint de n'avoir pas été visité le matin, et que s'étant aussitôt rendormi, puis ayant été éveillé à dessein, il leur avait reproché qu'ils l'avaient oublié à la distribution. Ayant entendu de pareilles choses, je le fis éveiller : il me regarda bien étonné, se plaignant que depuis qu'il était là, il n'avait encore vu personne. Son pouls était extrêmement lent, sa peau sèche, et sa langue noire et sèche. Je n'ordonnai rien pour ce soir, renvoyant ma décision à l'observation du lendemain. A la visite du matin, je le trouvai comme la veille, et il passa la journée comme la précédente : mais à ma visite du soir, convaincu du danger d'un pareil état, j'ordonnai une once de quinquina en quatre potions, délayé dans du vin pur, à prendre le lendemain dès quatre heures du matin. Ce jour-là, le pouls s'éleva un peu : le surlendemain, après avoir déjà pris deux onces de kina, le malade fut mieux, et l'accès fut très-court ; enfin, après en avoir pris quatre onces, il fut totalement dissipé. Il revint néanmoins au bout de huit jours, et fut dissipé de la même manière. La



convalescence a duré jusqu'au 30 messidor, où le malade est sorti de l'hôpital.

Il en a été de même de *Tricourt*, canonier de la garnison de Mantoue, et du même âge que *Champlar*, mais beaucoup plus robuste ; celui-ci est entré après lui à l'hôpital, et en est sorti avant sans récidive.

Il y a à noter dans ces deux cas, 1.<sup>o</sup> que dans les pyrexies, on regarde le malade sauvé quand le pouls est calme, tandis qu'ici le calme est un mauvais signe, et qu'on ne peut bien augurer du malade que quand le pouls devient fréquent. 2.<sup>o</sup> Que l'aridité et la noirceur de la langue qui ont lieu durant l'accès, et qui cessent après l'accès, sont une preuve que l'état de cet organe n'est pas toujours dépendant des premières voies, mais qu'il dépend le plus souvent de la condition des puissances motrices et sentantes dans certaines affections propres au principe vital, lesquelles on doit uniquement considérer, sans perdre son temps à balayer les premières voies.

## CINQUIÈME MÉMOIRE.

*Des cas où le kina est utile, et de ceux où il ne convient pas.*

Le quinquina donne-t-il des obstructions ? J'ENTENDS la foule des médocastres s'écrier qu'en donnant en si peu de temps une si grande quantité de fébrifuge, on étrangle, il est vrai, la fièvre, mais qu'on fait naître des obstructions. Qu'il me soit permis de joindre mon faible témoignage à celui de tant de grands hommes qui m'ont précédé en cette matière : je n'ai jamais vu que le quinquina ait produit des obstructions, quoique je m'en sois beaucoup servi ; j'ai vu au contraire que toutes les fois qu'il y a des obstructions avec fièvre périodique, si on a le bonheur de dissiper la fièvre par le quinquina, les obstructions diminuent notablement de volume. J'en ai vu un exemple dernièrement dans un volontaire nommé *Maiorque*, qui était atteint de la fièvre quarte depuis longtemps, et qui avait le ventre tellement gros et rond, qu'il était obligé de rester toujours couché : je tentai la guérison de la fièvre par le kina joint au tartre stibié, ce qui réussit ; et cet homme sortit de l'hôpital non totalement guéri des obstruc-



tions , mais avec le volume du ventre tellement diminué , qu'il était redevenu gai , alerte , et en état de faire sa route à pied : méthode , il est vrai , qui ne réussit pas toujours , quand la fièvre et les obstructions sont très-enracinées , et à laquelle on est souvent obligé de substituer celle des apéritifs , ainsi que je l'ai dit au deuxième Mémoire ; ce qui ne prouve pourtant rien en faveur de l'objection contre le quinquina.

Nous voyons au contraire tous les jours comme une vérité constante , que c'est la fièvre qui produit les obstructions , et que plus on lui laisse faire de progrès , plus les obstructions ont lieu : bien plus , plus on purge , plus on émétise , plus on ordonne une diète sévère sans penser à étouffer l'habitude du période qui s'empare du corps , plus de jour en jour on voit les viscères se gonfler , et la peau du visage devenir jaune ; au contraire , si on emploie le kina dès le commencement de la fièvre pour en arrêter les progrès , rien de tout cela n'arrive. Qu'on n'accuse donc pas ce remède héroïque de produire des obstructions , tandis qu'il en empêche la naissance en suffoquant la fièvre : il peut se faire que son usage soit accompagné des obstructions , mais alors c'est l'effet de l'impétie ou de la timidité de celui qui se mêle de guérir , lequel ou

ne l'aura pas donné assez tôt, ou ne l'aura pas employé en assez grande quantité, ou se sera obstiné à l'employer quand il ne convenait pas à la fièvre : dans tous ces cas, la fièvre continuant produit les obstructions ; mais dire que c'est le kina, à cause qu'elles ont eu lieu durant son usage, c'est faire ce faux argument, *Post hoc, ergo propter hoc*.

Si ce n'est pas assez de produire des observations, que chacun veut avoir par devers soi, pour convaincre soit ceux qui jurent toujours *in verba magistri*, soit ceux qui, n'ayant jamais eu de maître, ont usurpé le titre sacré de médecins sans l'avoir conquis, nous y joindrons les preuves du raisonnement appuyé sur une évidence, je dirai, mathématique. Qu'est-ce que l'obstruction des viscères ? D'après un grand nombre d'ouvertures de cadavres que nous avons faites, nous avons trouvé constamment qu'elle résidait dans les congestions sanguines des vaisseaux du foie ou de la rate, (il en est de même du poumon) d'où le volume de ces viscères est considérablement augmenté : ces congestions se trouvent unies à la flaccidité du parenchyme, et à une stagnation parfaite dans toutes les ramifications de la veine-porte. Une pareille congestion, un pareil relâchement ne peuvent être l'effet d'une cause particulière qui borne là son ac-



tion ; car tout ce qui est hors des premières voies est soumis aux loix de la circulation. Mais cet état pathologique est évidemment l'effet d'une cause qui avait affaibli tout le système, et qui avait par conséquent aussi agi sur celui de la veine-porte, déjà doué par lui-même de très-peu de force contractile. Or on a vu dans les Mémoires précédens combien les effluves des marais et certains miasmes sont capables d'abattre sur le champ, et comme un coup de foudre, l'énergie des puissances motrices et sentantes, combien deux ou trois accès de fièvre excités par ces émanations empoisonnées suffisent pour donner des obstructions, et pour rendre en même temps la figure jaune et empâtée, les jambes gorgées, et dégoûter du mouvement : telle est la cause manifeste de cet état d'empâtement. Qu'a de commun avec des substances affaiblissantes, la puissance tonique et toute opposée du quinquina, qui rend souvent la réaction inutile à la première dose qu'on en prend, et qui passe en presque totalité par les selles, après avoir fait son effet ?

Sans avoir jamais comparé par l'ouverture des cadavres l'effet de l'adstriction, bien opposé à l'état de relâchement des viscères obstrués, on se fait un monstre, sur la foi des théories, de la qualité légèrement astringente du

quinquina ( car j'ai fait voir dans mes cours de chimie que cette qualité est très-faible , comparativement à plusieurs autres astringens végétaux ). Mais à supposer , ce qui est encore en question , qu'une partie de cette écorce soit absorbée et entre dans le torrent de la circulation , a-t-on bien réfléchi au trajet qu'elle aurait à faire avant de venir encombrer les vaisseaux du foie et de la rate ? Les glandes du méésentère et les vaisseaux lactés et lymphatiques n'en devraient-ils pas être encombrés et empêcher la nutrition ? Bien loin de là , qu'au contraire , après avoir pris une dose modérée du fébrifuge et suffisante pour prévenir la fièvre , on reprend un appétit et un embonpoint qu'on n'avait pas auparavant.

Quantité de kina à laquelle on doit se borner.

Je dis, *une dose modérée* ; car, si on s'aperçoit que ce tonique n'est pas le remède suffisant et approprié à la nature de la cause prochaine de la fièvre , il faut en cesser l'usage , loin de s'obstiner à en multiplier les doses. Nous avons vu plus d'une fois que quand le kina n'est pas utile , il nuit en agissant peut-être alors sur les vaisseaux lymphatiques , et en aggravant ainsi les maux que la fièvre a produits. Quand six onces de kina ordinaire n'ont pas suffi , il faut y renoncer pour ne pas aggraver la maladie et faire mépriser ce remède , le faire considérer comme cause des



obstructions qui se forment rapidement; tandis qu'étant bien administré lorsqu'il est indiqué, il peut les prévenir, et partager même avec les autres toniques la puissance de les guérir lorsqu'elles sont formées, pourvu qu'elles ne soient pas déjà devenues squirrheuses.

J'ai déjà parlé, dans le deuxième Mémoire, Des cas de fièvres d'accès où le kina ne convient pas. j'ai eu recours à une méthode inverse qui a été couronnée de succès. Je crois donc être fondé à poser comme une règle générale dans les fièvres d'été et d'automne, (car les fièvres de printemps n'ont besoin de rien, ou de presque rien); 1.° Qu'on doit administrer ce remède le plutôt possible et sans rien craindre, à dose suffisante, toutes les fois que la fièvre étant récente, a un type décidément périodique; 2.° Qu'au contraire, on doit en abandonner l'usage quand, après en avoir pris une certaine dose, comme de six onces, le malade ne guérit pas (car on se ferait une grande illusion si on croyait que le kina réussisse dans tous les cas). 3.° On doit pareillement y renoncer, quand la fièvre a déjà duré longtemps, soit qu'on n'ait pas administré le fébrifuge, soit qu'on l'ait mal administré, ou que la fièvre n'ait pas voulu lui céder: alors, si on croit devoir encore appliquer le kina, on

doit se contenter de le faire comme le prescrit *Torti*, et comme j'ai coutume de le faire moi-même, non comme fébrifuge, mais comme tonique, à la dose d'un demi-gros, ou tout au plus à celle d'un gros. 4.<sup>o</sup> Enfin, quand les obstructions ont acquis une dureté notable, approchant de celle du squirrhe, accompagnée de la maigreur du visage et de celle des jambes, quel que soit le type intermittent que la fièvre ait conservé, on est presque sûr de la changer en continue si on emploie le fébrifuge. Je n'ai pas honte de dire que cela m'est arrivé quelquefois, tant est vrai le proverbe *que nous ne devenons maîtres qu'en travaillant*. Dans ces cas, loin de recourir au régime tonique, il faut employer les émoulliens et les adoucissans, afin de se préparer par là une voie pour revenir à ce régime, ce qui ne manque presque jamais d'arriver et de réussir, à moins que le cas ne soit désespéré.

De l'administration du quina dans les fièvres rémittentes.

Il ne faut pas avoir moins de sagacité et de prudence pour employer à propos ce remède dans les fièvres qui ont une apparence de continuité, et dans lesquelles il est tantôt un remède souverain, et tantôt un remède non-seulement inutile, mais encore échauffant. Pour éclairer les médecins dans cette pratique, *Torti* a laissé la règle suivante : *Tota diffi-*



*cultas, dit-il, reducitur ad primos dies in quibus aliquando non prius intermittens est febris, ac in continuam migret, qui casus non infrequens est in praxi: immo sæpissime plures acutæ febres sic incipere consueverunt, (neque enim semper oriuntur continuæ essentialiter, neque semper tales paulo post deprehenduntur); idque præsertim contingit his tempestatibus et constitutionibus quibus intermittentes febres solent vigere, puta æstate, autumno aut vere, rarius vero hieme, quo tempore febris continua oritur, et sibi semper si non æqualis, saltem valde similis: secus aliis temporibus ut dicebam, quibus potius videtur quod febres suapte natura oriuntur intermittentes, nec nisi per accidens, et siquam cito, in continuas degenerent, etc.* Therap. special. Lib. IV, cap. V.

Il conseille dans ces derniers cas, « de recourir au quinquina, et d'être très-réservé sur son usage dans le cas de fièvres continues d'hiver, quand même on observerait quelque rémission. » *Ibid*

L'observation de *Torti* est, en général, très-juste, surtout dans son pays, mais elle ne suffit pas pour nous bien conduire dans tous les cas particuliers. 1.º Etant aujourd'hui fort douteux que les fièvres essentiellement continues ou continentes existent dans la nature, mais

paraissant au contraire qu'elles sont toutes composées d'un paroxysme de vingt-quatre heures, qui finit où commence son suivant, il suit de cette doctrine que le type périodique pourrait bien être infiniment plus répandu que ne le croyait *Torti*; ce qui donnerait en spéculation un bien plus vaste champ à l'administration du quinquina parmi les médecins qui le considèrent comme l'antidote du période. 2.° On se tromperait beaucoup si on croyait que les fièvres dites continues d'hiver n'exigent jamais le quinquina: j'ai vu plusieurs cas de ces fièvres, dans cette saison, où les malades ont dû uniquement leur salut à cette écorce. Ainsi, par exemple, ce ne fut que par son secours que dans l'hiver de 1796 je parvins à guérir le C. *Garnier*, chirurgien de la marine à Marseille, d'une fièvre rémittente sudatoire qu'on croyait désespérée.

En troisième lieu, on s'exposerait pareillement à commettre de graves erreurs dans le pays, dans la saison et dans la constitution des fièvres intermittentes, si on voulait alors employer indifféremment le quinquina dans toutes les fièvres. Je n'ai jamais songé à le mettre en usage pour le traitement essentiel des fièvres pétéchiales dont il a été question au troisième Mémoire, quoiqu'elles aient été cependant très-peu meurtrières; et j'ai appris dans



dans le temps des médecins qui avaient été consultés pour le traitement de ces fièvres qui ravageaient encore dans le mois de mesidor les terres de *Piadena* et du *Canetto*, à quelque distance de *Bozolo*, qu'elles y étaient très-meurtrières, et que le quinquina que les médecins de ces lieux avaient employé, sur une apparence de période, avait été plutôt nuisible qu'utile.

Quatrièmement, à supposer même que le type périodique du commencement des fièvres suffise pour nous autoriser à administrer le fébrifuge, nous ne sommes pas toujours assez heureux que de pouvoir le constater. Parmi les soldats et les paysans, il est très-difficile de savoir comment la maladie a commencé : le soldat n'arrive jamais à l'hôpital qu'après avoir souffert plusieurs jours dans la caserne ; souvent il y est amené de loin, et le transport aggrave sa maladie. Quant au paysan, il n'appelle jamais le médecin que dans le danger, et il est peu en état alors de se rappeler et de raconter ce qui lui est arrivé avant qu'il fût obligé de s'aliter. Ce n'est, par conséquent, que parmi une seule classe d'hommes qu'on peut s'assurer du commencement de la fièvre par l'intermittence, tandis que la gravité du sujet exige une règle plus générale.

G

Indices pour  
l'administration  
du quinquina.

Quel indice aurons-nous donc pour administrer le quinquina avec précision, l'éviter là où il est inutile, et l'employer là où il est réellement un remède héroïque ? Je crois qu'on peut reconnaître le moment de son admission aux deux caractères suivans ; à la rémission et à l'exacerbation très-marquée de la fièvre, et aux symptômes de faiblesse qui dominent chez le malade.

Je m'explique. Quoique toutes les fièvres continues, que nous nommerons rémittentes obscures, aient une légère rémission le matin, c'est-à-dire, quoiqu'alors le malade soit un peu moins mal, il n'éprouve cependant pas ce mieux qui accompagne la rémission des fièvres vraiment périodiques ; il n'y a pas ce relâchement général, cette douce transpiration, cette cessation de mal-aise qui annoncent que la fièvre est terminée : l'exacerbation n'est pas non plus ni aussi marquée, ni aussi distincte que dans les fièvres d'un vrai type périodique : la fin du paroxysme précédent se confond avec le commencement du paroxysme suivant, sans frissons : il n'y a que le médecin exercé qui connaisse l'arrivée du nouveau paroxysme, à la sécheresse augmentée de la langue, à un degré de plus de chaleur que ses doigts aperçoivent sur les bras du malade, avant même de les avoir



touchés, et à une certaine allure que prend le visage, plus facile à reconnaître qu'à définir.

Au contraire, les rémissions des fièvres vraiment périodiques sont très-marquées; les fièvres proprement rémittentes en ont deux par jour, et les subintrantes trois. Quoique le malade ne soit pas tout-à-fait sans fièvre, parce que, quand le paroxysme est tout-à-fait fini, un nouveau commence, et qu'il n'y a entre l'un et l'autre qu'un instant imperceptible; cependant le malade éprouve un bien-aise très-marqué, le pouls est ouvert et ondoyant, et une douce moiteur, si ce n'est pas une sueur, se répand universellement sur tout le corps. Quant à la nouvelle exacerbation, le malade lui-même et les assistans en connaissent aussi bien l'approche que le médecin: le plus souvent, quand le frisson n'est pas général, il se fait du moins sentir aux jambes et à l'épine du dos, et si ce n'est pas un frisson marqué, c'est toujours un fourmillement et une inquiétude générale qui se font sentir à ces parties, et qui annoncent l'arrivée duparoxysme; la tête qui tout-à-l'heure était libre et légère, devient lourde et s'embarrasse; les sensations sont moins vives; enfin la chaleur s'avance à grands pas, avec le mal de tête, la rougeur et l'enflure du visage. Tout cela est très-distinct; et quand cela ne l'est pas, le

Gij



médecin ne doit pas se hâter d'administrer le quinquina.

La faiblesse est le second caractère auquel le médecin reconnaîtra si la fièvre qu'il traite est de nature à céder au quinquina. La connaissance de la cause éloignée et de la cause prochaine de la maladie, lui servira beaucoup pour distinguer si la faiblesse est réelle ou si elle n'est que symptomatique, c'est-à-dire produite par la saburre des premières voies qu'il suffit de nettoyer pour détruire le symptôme. Il n'est pas douteux que toutes les fièvres, et même les intermittentes, n'aient des causes éloignées très-différentes, et qui toutes ne produisent pas la faiblesse; mais nous savons que les éfluves marécageux, les émanations des corps animaux ou végétaux en dissolution, les miasmes qui s'exhalent de l'homme attaqué de certaines maladies, agissent de suite en détruisant le ton de la fibre animale, comme le font les gaz non respirables. Toutes les fois donc que nous présumons que le fébricitant a été exposé à l'action de l'une de ces causes, on peut considérer l'affaissement où se trouve en lui la puissance motrice et sentante comme une faiblesse réelle, et non symptomatique, qu'il faut tâcher de combattre particulièrement par tous les moyens que nous connaissons lui être opposés, quelque soit même le





type sous lequel elle se présente; et c'est alors que le quinquina, comme le tonique par excellence, devient un remède divin, qui ne peut être suppléé par aucun autre, et dont il serait barbare de se passer. Il n'en est pas de même quand la fièvre ne reconnaît pas pour cause un principe affaiblissant.

Car le médecin n'agit qu'à tâtons, et d'une manière je dirais indigne de la médecine rationnelle, quand il oppose cette écorce au paroxysme fébrile, simplement parce qu'il est périodique: il manque souvent son but, parce que l'expérience a prouvé que le kina n'est pas nécessairement l'antidote du période, mais qu'il l'est seulement de quelques causes prochaines du période; il réussit toujours au contraire, et il agit avec clarté, quand il oppose ce tonique à la faiblesse qui se trouve la cause prochaine de la fièvre.

Tels sont, à mon avis, les indices les plus sûrs pour servir de guide au médecin dans l'administration du quinquina, dans toutes les saisons, dans tous les pays, et dans les diverses constitutions fébriles.

## SIXIÈME MÉMOIRE.

*Sur une cause très-fréquente des diarrhées chroniques parmi les militaires.*

De la diarrhée  
en général.

LE traitement des diarrhées varie suivant la cause qui les produit : quand elles sont essentielles, on a presque toujours l'espoir de les guérir en leur appliquant la méthode qui leur convient. Est-ce la saburre des premières voies qui produit la diarrhée ? les évacuans de tout genre la font cesser en emportant la cause qui l'entretenait ; ainsi se guérissent très-heureusement les diarrhées bilieuses d'été et d'automne. La suppression de la transpiration porte-t-elle aux intestins ? on la ramène à la peau par les sudorifiques : la poudre de *Dower* a alors des succès. Y a-t-il un principe inflammatoire dans tout le système, et particulièrement dans le bas-ventre ? les saignées et les délayans en terminent les symptômes ; les astringens remédient à l'atonie du tube intestinal ; l'opium et les vésicatoires font cesser l'irritation, l'un en agissant localement, les autres en la transportant ailleurs ; des lavemens adoucissans, visqueux, remplacent le



mucilage animal et la tendre peau qui auraient pu être enlevés dans des selles âcres et fréquentes, et remédient même à de petits ulcères, surtout si on y joint le jaune d'œuf et la térébenthine, que le lavement soit peu volumineux, et que le malade le conserve longtemps. Tous ces succès et autres que chaque médecin peut se vanter d'avoir eu, prouvent l'excellence de la médecine rationnelle sur l'empirisme, en même-temps qu'ils attestent que le mal était à la portée des secours de l'art. Mais combien grande est notre douleur, lorsque nous avons à traiter de ces diarrhées dont la cause opiniâtre est hors du tube intestinal, pour lesquelles nous employons en vain et les toniques et les relâchans, les astringens et les délayans, les calmans et les évacuans, et dans lesquelles, après avoir gémi de l'impuissance de l'art, il ne nous reste qu'à soutenir les forces du malade, et à lui dissimuler à chaque instant les dangers de sa position! dans lesquelles, après en avoir reconnu la véritable cause par tous les moyens que suggère l'art, le médecin lui-même est encore plus attristé que quand il l'ignorait, parce qu'il n'espère plus rien, et parce qu'il ne lui reste que la triste consolation d'être en paix avec sa conscience sur les diligences qu'il devait faire pour s'acquitter de son ministère!

Diarrhée sympto-  
tomatique.

La diarrhée dont je vais parler ici, et que l'on verra bientôt être purement symptomatique, a plus fait périr de jeunes militaires que toute autre maladie, et elle est d'autant plus désastreuse que le soldat en porte le germe bien longtemps avant d'aller à l'hôpital, bien longtemps même avant qu'il se croie malade. L'affection du viscère principal, dont elle est le symptôme, est si cachée qu'on ne la soupçonnerait pas : aussi nul auteur n'en a parlé jusqu'ici ; et si je suis parvenu à la découvrir, ce n'est que par suite de mon habitude de faire ouvrir tous les corps des individus dont les maladies m'ont présenté quelque chose de rebelle. C'est donc au hasard que je dois une découverte à laquelle je n'attache d'autre prix que celui de pouvoir proposer à la fin de ce mémoire quelques moyens préservatifs. Voici ce qui y a donné lieu.

Pendant et après le siège de Toulon, faisant le service de l'hôpital militaire de Marseille, il arriva dans cet hôpital plusieurs jeunes gens qui ne se plaignaient que d'une diarrhée opiniâtre sans fièvre, avec beaucoup de faiblesse. Occupé par la multiplicité des malades, et surtout par la fièvre d'hôpital qui regnait alors, je fis d'abord peu d'attention aux diarrhées que je regardais comme maladies intercurrentes ; mais la mort de deux volontaires



de dix-neuf ans , arrivée inopinément , à la suite de la diarrhée seule , et sans des symptômes fort graves , me mit en considération , et m'engagea à rechercher , par l'ouverture des cadavres , quelle avait pu être la cause d'un événement aussi imprévu.

Je portai d'abord mes vues dans le bas-ventre , et je mis à découvert toute la face interne du tube intestinal , depuis le ventricule jusqu'à l'anus. Je n'y observai rien d'extraordinaire , excepté quelques points d'inflammation dans le rectum , depuis sa courbure jusqu'à l'anus , et excepté quelques glandes du mésentère engorgées : dérangemens qui ne me parurent cependant pas pouvoir être l'unique cause d'une diarrhée aussi opiniâtre et aussi funeste. Les autres viscères de cette région étaient sains.

Ouverture de  
cadavres.

On procéda ensuite à l'ouverture de la poitrine : la face antérieure des poumons , la plèvre et ses productions étaient dans l'état naturel ; mais quel fut mon étonnement quand , ayant porté ma main dans la partie postérieure du thorax , pour en détacher les poumons , je trouvai la plèvre qui recouvre cette face ne formant qu'une même masse avec les poumons , depuis la première côte jusqu'au diaphragme , qui était aussi lui-même adhé-

rent avec la partie postero-inférieure de ces viscères! Je dis masse, car cette membrane, ses productions et les intervalles qu'elles laissent, s'étaient changés en une substance épaisse et cartilagineuse, produit vraisemblablement de la matière albumineuse épanchée et endurcie. En disséquant cette masse informe, nous y trouvâmes intérieurement des points de véritable suppuration, sans aboutissant et sans odeur quelconque. L'ayant détachée, non sans peine, du parenchyme pulmonaire, nous trouvâmes ce parenchyme d'un rouge livide, gorgé de sang comme une éponge, jusqu'à l'épaisseur de deux travers de doigts. Je coupai cette partie sanguinolente, et je n'y trouvai ni pus ni trace de vaisseaux. Après cette couche en venait une autre entièrement opposée; là le parenchyme pulmonaire était blanchâtre, endurci et glanduleux; on y observait les vaisseaux sanguins et aériens, blancs, d'une consistance cartilagineuse, entremêlés de petits kistes orbes, remplis d'un pus blanchâtre et sans odeur. Je coupai cette tranche qui était aussi de l'épaisseur de deux travers de doigts, et en la pressant il en découlait du vrai pus. Il n'y avait d'ailleurs aucun foyer principal de suppuration. Le reste du poumon, de derrière en avant, était absolument sain.



Je m'attachai pour lors à rectifier mon erreur, à rappeler à ma mémoire les symptômes que ces deux volontaires avaient présentés, et à les comparer avec ceux qui se manifestaient chez d'autres malades du même âge, attaqués pareillement de la diarrhée. En effet, je m'aperçus bientôt que ces malades avaient des caractères à eux propres, et étrangers à la diarrhée ordinaire; ils étaient tristes et mélaucoliques, maigres et pâles, leur peau imperspirable et chagrinée. Pendant les quinze premiers jours de leur arrivée à l'hôpital, ils demandaient encore à manger, et ils se levaient durant le jour; mais bientôt ils ne quittaient plus le lit, ne demandant rien, ne se plaignant de rien, et laissant aller sous eux par suite du plus grand abandon et de la plus grande insouciance.

Caractères de  
cette diarrhée.

Il arrivait par fois qu'ils se plaignaient d'une légère toux et de sécheresse au gosier: un julep adoucissant dissipait le mal.

La respiration n'était pas gênée; la langue était quelquefois blanchâtre, mais plus ordinairement elle était belle. Le malade était sensible au froid, mais il ne ressentait aucun frisson, aucune douleur décidée à la poitrine. Les selles étaient muqueuses, fort petites, et avec une très-mauvaise odeur, particulièrement dans les derniers jours.

Le pouls n'était pas fréquent ; il était , au contraire , petit et lent jusqu'aux quinze derniers jours de la vie , où il acquérait un peu de fréquence , et alors c'en était fait du malade . Ainsi allaient les choses jusqu'au soixantième et quelquefois soixante-dixième jour de l'entrée à l'hôpital , époque où ces malades cessaient paisiblement de vivre , souvent en dormant et sans agonie .

Autre ouverture  
de cadavres.

*Bertrand* , âgé d'environ vingt-trois à vingt-quatre ans , d'une constitution maigre , sèche et bilieuse , avec visage pâle et tacheté , vint à l'hôpital , en nivôse , pour se faire traiter d'une légère fièvre saburrale accompagnée de diarrhée . La diète , les boissons et quelques légers évacuans , firent bientôt disparaître la fièvre , au point que Bertrand se levait , se promenait , et mangeait déjà la demi-portion avec appétit , demandant , à chaque visite , les trois quarts , que je refusais à cause de la diarrhée qui lui restait . Au bout de quelques jours de ce régime , Bertrand devint mélancolique , et cherchait le repos . Bientôt il ne se leva plus du lit , et ne se soucia plus de manger . Le cinquantième jour de son entrée à l'hôpital , il survint une légère fréquence au pouls , avec une petite toux sèche qui ne revenait qu'à de longs intervalles ; ce qui faisait que le malade ne s'en



plaignait pas. Le soixante-cinquième jour la fièvre augmenta un peu ; il survint des bouffisures au visage et aux bras ; enfin le soixante-dixième Bertrand mourut paisiblement, avec un peu de râle.

A l'ouverture du cadavre , nous trouvâmes en bon état les viscères contenus dans le ventre inférieur, c'est-à-dire, depuis le *mésocolon* ; mais au ventre supérieur, le foie était très-gros, adhérent par sa partie supérieure avec le diaphragme, et par son antérieure latérale droite avec les fausses côtes. Ayant disséqué ces adhérences, nous découvrîmes un foyer de suppuration qui avait déjà consumé le tissu cellulaire et le péritoine, et qui se portait à deux lignes de profondeur dans la substance du foie ; plus avant, ce viscère était dans l'état naturel, ainsi que la vésicule du fiel, la rate et le pancréas.

L'intérieur de la poitrine offrait des adhérences fermes et cartilagineuses de la plèvre avec les côtes, le diaphragme et les poumons, dans la partie postérieure et latérale de ces deux viscères ; et leur face postérieure était gorgée de sang, en partie gangrenée, et elle offrait tous les accidens dont il a été question dans les ouvertures précédentes.

Tels sont les accidens que j'ai observés constamment dans les cadavres des jeunes

soldats morts de la diarrhée, et qui avaient présenté les caractères plus ou moins les mêmes que ceux que nous avons décrits ; car quelques-uns sont morts sans bouffissure, d'autres avec la bouffissure du visage et des extrémités : un très-grand nombre perd entièrement l'appétit quelques jours avant de mourir ; quelques-uns, au contraire, demandent encore des alimens le jour même de la mort : mais ce qu'il y a de constant, c'est la sécheresse de la peau, une légère toux, avec un petit mal au gosier, qui paraissent de temps en temps, et la fréquence du pouls, sans raison, sur la fin de la maladie. Ces choses ont été observées sur plusieurs cadavres, non-seulement à Marseille, mais encore dans tous les hôpitaux d'armée où j'ai servi, en France et en Italie : encore tout récemment, 20 nivôse an 8, je les ai observées dans le cadavre d'un soldat romain nommé *Vertici*, mort de cette maladie à l'hôpital militaire d'Aix dont je faisais provisoirement le service, et dans lequel se sont trouvés plusieurs individus atteints du même mal, qui ont péri.

De sorte qu'indépendamment de la diarrhée dont j'ai parlé au second mémoire, qui a eu pour cause première l'inflammation du bas-ventre négligée, et qu'on peut plus proprement appeler lienterie, indépendamment de



celle qui a lieu à la suite des obstructions invétérées, et qui tient à l'engorgement du système lymphatique du foie et des parties voisines, diarrhée symptomatique, incurable comme la première; les soldats sont encore exposés à un autre genre de diarrhée non moins funeste, qui est le symptôme de la destruction lente et imperceptible des organes de la respiration: ainsi le démontre une série constante de faits irrévocables et d'ouvertures de cadavres, sur lesquelles nous dirons avec Morgagni (epist. ad Jacob. Trew): *Aut si qua supersit dubitatio, per id tolletur vel plurimum infirmabitur, si plura cadavera, post eundem videlicet morbum denatorum, examinata, inter se comparentur, et quod præter naturam in omnibus similiter fuerit, id pro causa morbi; quod autem in aliis aliter, id vero pro morbi effectui habeatur.*

Nous disons destruction lente et imperceptible, parce qu'il est absolument hors de vraisemblance qu'un état des poumons tel que nous l'avons trouvé, n'ait eu lieu que depuis le peu de temps que se manifestaient quelques symptômes de pyrexie; il y a, au contraire, tout lieu de présumer que ce que nous avons vu était le maximum de cette destruction, dont le principe existait depuis long-

Maladie pneumonique nouvelle.

temps, sans donner des signes sensibles et ordinaires de pyrexie. Le fait suivant, où la nature a pour ainsi dire été prise sur le fait, me semble en fournir une preuve incontestable.

Autre ouverture  
de cadavre.

*Gujet*, âgé de 24 à 25 ans, entra à l'hôpital de Marseille, pour se reposer, disait-il : il ne se plaignait que de mal-aise, et il était absolument sans fièvre ; mais il allait régulièrement en diarrhée trois à quatre fois par jour. De temps en temps il avait une petite toux, sans crachats, qui cédaient aisément aux juleps. Il demandait sans cesse à manger, quoiqu'il fût d'abord rassasié ; c'est pourquoi je lui avais accordé le quart de la portion. A part que je ne pouvais le faire promener, cet homme ne présentait d'autre symptôme grave, que le dépérissement et la langueur.

Un jour, après avoir mangé, il lui prit de violentes coliques ; il tomba en convulsions, et mourut subitement le trentième jour de son entrée à l'hôpital.

Je l'avais déjà jugé attaqué de la maladie qui nous occupe ici ; mais, n'ayant encore observé aucune augmentation de fréquence dans le pouls, je ne m'attendais pas à une mort si prompte. Le cadavre fut donc ouvert en présence de tous les élèves.

Je recherchai d'abord dans le bas-ventre la  
cause



cause des convulsions : le foie, la rate, l'estomac et le duodenum étaient dans l'état naturel ; mais étant parvenu à l'iléon, et l'ayant développé, nous y trouvâmes quatre *volvulus* bien formés, à la distance de 8 à 10 doigts l'un de l'autre. Dans chacun de ces *volvulus*, la partie inférieure de l'intestin était rentrée dans la supérieure, de la hauteur de quatre doigts ; du reste, les intestins étaient sans aucune trace d'inflammation.

Après avoir vu dans l'abdomen cette cause de mort inévitable, nous examinâmes les viscères de la poitrine. La face antérieure des poumons était saine, mais postérieurement la plèvre était adhérente comme nous l'avons dit ci-dessus, et cette face des poumons était gorgée d'un sang noirâtre, avec déjà quelques points gangreneux, de sorte que si ce malade n'avait pas succombé au *volvulus*, il aurait sûrement été la victime, dans quelque temps, de l'affection pneumonique.

Voilà une maladie des poumons qui fait des progrès rapides, sans produire ni douleur, ni fièvre, ni crachats, excepté quand elle est proche de sa terminaison funeste. Comment la définissons-nous, et quelles sont les causes qui lui donnent naissance ?

Je l'avais définie d'abord, une inflammation lente, du genre des érythèmes ; mais, ayant

H

plus mûrement observé que la partie affectée est pour ainsi dire désorganisée, et sans aucune trace de vaisseaux ; qu'il ne pourrait d'ailleurs y avoir d'inflammation, quelque lente qu'elle fût, dans une partie aussi vasculaire que les poumons sans produire de la fièvre. J'ai changé d'avis, et j'ai fini par considérer cette maladie comme la terminaison d'un état inflammatoire du système qui a existé pour un temps dans des circonstances données, et qui a produit un épanchement de sang dans les poumons, avec séparation de la partie albumineuse qui a transudé et formé les adhérences, d'avec la partie cruoreuse qui est restée dans le parenchyme pulmonaire. J'appellerai donc volontiers cette maladie, échymose du poumon.

Causes de l'affection pneumonique.

Les causes que nous présumons lui avoir donné naissance, servent d'explication à cette théorie. En effet, nous avons toujours vu cette maladie n'attaquer que les jeunes soldats d'infanterie de dix-huit à trente-cinq ans : or, on sait qu'à cette époque de la vie, il y a un état de pléthore et d'irritation dans les organes pulmonaires ; si cet état est encore favorisé par les circonstances capables de le faire naître dans tous les temps, on sent qu'il sera encore plus prononcé et qu'il deviendra maladif. Il est pareillement connu que dans tous les cas d'augmentation d'action du système



artériel, il se fait dans le sang une séparation de ses principes, et une transudation de la partie albumineuse.

En considérant que ces jeunes gens non totalement développés, et peu faits à la fatigue, sont obligés de porter sur le dos leur sac et leurs armes, de coucher au bivouac et sur la terre nue, souvent humide, d'être exposés à toutes les intempéries de l'air, d'user de liqueurs fortes quand l'occasion s'en présente; nous trouvons dans tous ces accidens de la nécessité une cause suffisante pour produire, dans les plus faibles, d'abord une légère inflammation, un rhume qu'on néglige, puis l'échymose du poumon. *Baldinger* a observé que les soldats allemands qu'on passe par les verges, deviennent facilement phthisiques; n'y a-t-il pas une grande analogie d'action entre la cause que je suppose et celle qui est citée par *Baldinger*?

Quant à la diarrhée, si nous ne considérons que les faits de pratique, ce symptôme ne nous paraîtra pas étonnant, puisqu'il accompagne toutes les maladies graves de poitrine, et qu'il est toujours un indice d'une terminaison funeste. Il est plus difficile d'expliquer comment la diarrhée existe sans vice local, et par l'affection d'un viscère si éloigné. Dans les cas ordinaires, comme dans les

cas de vomique, les médecins l'expliquent par l'absorption du pus qu'ils prétendent être transporté dans les intestins; ici cette raison n'existe pas : la partie cruoreuse épanchée dans le parenchyme du poumon, y séjourne sans passer à l'état de pus, ce n'est que dans l'intérieur de la substance albumineuse solide qu'on observe des points de suppuration; ce qui est conforme aux expériences de *Gaber* et de *Pringle*, qui ont démontré que le cruor n'est pas propre à la fermentation purulente. Mais ces petits foyers n'ont point d'issue, la partie est inorganique et dépourvue de vaisseaux; on ne peut donc attribuer la diarrhée à l'absorption du pus, qui d'ailleurs est en trop petite quantité.

Ce qui produit  
la diarrhée.

On peut l'expliquer par le consensus qui existe entre les poumons et la peau; la peau et les intestins; la communauté de nerfs, de vaisseaux, du tissu cellulaire, explique sans doute plusieurs anomalies, et particulièrement cette sécheresse qu'on observe sur la peau devenue imperspirable, et qui doit transporter beaucoup de sérosité dans les intestins; mais ce consensus, quoique réel, est si obscur, que les explications qu'on en tire ne satisfont pas entièrement. Il est deux faits sur lesquels nous allons hasarder de dire notre avis, et dont il nous paraît qu'on pourrait tirer parti pour



expliquer cette communion d'affections des poumons et des intestins, lesquelles méritent toute l'attention du médecin physicien.

Le premier est ce dégagement prodigieux de *carbone* qui se fait à chaque expiration; le second est la grande quantité de ce même *carbone* qui existe dans les excréments: de sorte qu'il paraîtrait que les poumons et les intestins sont les émonctoires principaux par lesquels le sang se dégage de son excès de *carbone*. Nouveau *consensus* entre ces organes, dont nous devons la connaissance positive aux progrès de la physique actuelle! On peut donc présumer que l'un de ces organes remplace l'autre, comme tous les organes se remplacent dans leurs fonctions secondaires, et qu'une partie du poumon étant détruite, le *carbone* qu'elle ne peut pas exhiler passe dans les intestins, y agit par l'irritation qu'il produit, et cause la diarrhée. Ce symptôme va en augmentant, à mesure qu'une plus grande portion de poumon est privée de ses fonctions, et ainsi successivement. Il se pourrait même que toutes les diarrhées qui accompagnent les vices des organes de la respiration, eussent les mêmes principes, car elles ont souvent lieu quoiqu'il n'y ait pas de suppuration; et dans ce qu'on nomme diarrhée colliquative qui termine les phthisies, cet

accident n'arrive qu'à la fin, quoique la sup-  
puration date de loin, au lieu qu'il devrait  
avoir lieu plutôt s'il ne tenait qu'à l'absorption  
du pus. Ne semblerait-il pas, au contraire,  
qu'alors la diarrhée n'arrive que parce qu'il  
y a une très-grande destruction de l'organe  
excrétoire du *carbone*?

○ Mais mon intention n'est pas d'exposer ici  
une théorie; je ne le fais qu'en passant, parce  
que le sujet excite la curiosité. Mon seul but  
a été de mettre sous les yeux du public deux  
faits pathologiques incontestables, l'infiltration  
cruoreuse et insensible du parenchyme des  
poumons, et la diarrhée cruelle qui en est le  
symptôme, et qu'il n'est pas surprenant qu'on  
ne puisse pas guérir, puisque sa cause est dans  
un point inaccessible aux secours de l'art. Je  
laisse donc bien volontiers à tout autre le soin  
de donner de meilleures définitions et expli-  
cations de ces accidens, lesquelles seront tou-  
jours préférables aux miennes, si elles sont de  
quelqu'utilité dans la pratique.

Causes de la  
mort.

○ Qu'est-ce qui décide enfin la mort de ces  
malades? Quelques-uns sur la fin de leurs jours  
deviennent bouffis, et présentent quelques  
symptômes d'hydro thorax; ainsi le cadavre  
de *Vertici*, le dernier que j'ai ouvert, a pré-  
senté une assez grande quantité d'eau dans la  
poitrine; mais cela est plus rare, et il est plus



commun de voir que ce n'est ni la fièvre ni la difficulté de respirer qui donnent la mort aux malades : car , quant à la partie saine des poumons , il en reste toujours assez pour suffire à la respiration , si on considère , d'après les ouvertures de cadavres de phthisiques , combien peu il en faut pour entretenir cette fonction. On peut croire , au contraire , que l'extrême faiblesse qui prélude la mort , dépend d'un commencement de sphacèle dont la matière affaisse le sensorium , et l'éteint tout-à-fait quand la putridité est à son comble ; ainsi ils meurent paisiblement , comme si le sommeil était l'effet d'un sédatif.

Il eût été plus particulièrement à désirer qu'en découvrant la cause de cette diarrhée , on eût trouvé également une méthode curative efficace ; mais on ne sent que trop le néant des ressources qui restent au médecin quand l'engorgement pulmonaire est formé. Quand la maladie est très-récente , on a quelque espoir dans le régime anti-phlogistique. Il m'est arrivé trois ou quatre cas dans lesquels il me paraissait que la maladie ne faisait que commencer , et où j'ai employé la saignée , même répétée , avec quelque soulagement pour le malade : le sang a toujours été couenneux , ce qui m'indiquait que la diathèse inflammatoire subsistait encore. Après la saignée , j'ai fait

Traitement.

couvrir le dos de larges vésicatoires pour tenter la résolution, et je les ai fait successivement répéter jusqu'à cinq à six fois; ce qui, joint à un régime convenable, m'a paru réussir tellement, que les malades sont sortis de l'hôpital n'allant plus qu'une fois par jour en diarrhée; mais ces moyens ont échoué dans le plus grand nombre. Il n'est alors aucune sorte de méthode que je n'aie mise en avant, mais en vain. L'opium est le seul remède qui ait donné plus de calme, et dont on ne peut se passer pour procurer quelques bonnes nuits aux malades. Malheureusement ses effets sont fugaces; et, soit que les intestins s'y habituent, soit qu'il augmente le mal par la faiblesse et l'atonie dont est suivi l'usage qu'on en fait, il faut chaque jour en augmenter les doses, et enfin on est obligé de s'en passer, parce qu'il ne rend plus aucun service. Dans cette extrémité, il ne reste plus de ressource que dans les analeptiques pour soutenir les forces du malade, et dans quelques remèdes insignifiants pour lui conserver l'espérance, et ne pas lui faire croire qu'on l'abandonne.

Méthode préser-  
vative.

Mais si la découverte de cette cause de diarrhée n'offre pas de grands avantages pour la guérison de ceux qui en sont atteints, elle nous indique du moins les moyens qu'il conviendrait de prendre pour la prévenir. Il est



vrai que les temps de guerre ne nous permettent de choisir ni l'âge du soldat, ni les lieux, ni les saisons, ni le genre de vie qui conviennent le plus à la salubrité ; néanmoins il me paraît que, sans augmenter les dépenses et sans gêner le service, on pourrait faire un peu plus d'attention à cet objet si essentiel, en obligeant les chirurgiens de bataillon qui, pour la plupart, ont été inutiles dans cette guerre, à veiller sans cesse sur la santé des troupes qui leur sont confiées. C'est surtout sous la tente et au bivouac que le soldat exige le plus d'attention. La paille sur laquelle il couche, quand il en a, est presque toujours mouillée, et la plupart du temps il couche sur la terre humide sans aucun choix. Que de maux n'en résulte-t-il pas pour des jeunes gens effervescens, non encore accoutumés à ces accidens qu'un peu de zèle pourrait prévenir ! Il suffirait, chaque matin, d'exposer la paille de chaque tente au soleil, de la remuer de temps en temps ; et quand on n'a pas de paille, d'indiquer pour dormir un lieu d'élection, le moins humide possible ; ou bien, si cela n'est pas praticable, de faire joncher le sol de branches d'arbres, comme cela se pratiquait autrefois. Mais on n'y prend plus aucune peine ; les gens de l'art, qu'on consultait autrefois pour l'établissement des camps,

ne sont plus au milieu des soldats que pour la forme ; aussi en a-t-on choisi un grand nombre parmi les prêtres, les moines, et les gens les plus étrangers à la science de conserver les hommes, dont on fait grande dépense, quoiqu'on ait l'air de ne pas s'en soucier. Je ne parlerai pas du boire, du manger, de la propreté, etc., ces choses étant déjà usées ; mais je répéterai après tous les observateurs que l'expérience a instruits, que le soldat étant de sa nature insouciant, et, comme les enfans, ennemi pour ainsi dire du lendemain, il doit être conduit comme eux dans ce qui regarde son intérêt : or, comme ses chefs ont d'ailleurs des occupations autres que celles qui regardent la salubrité, c'est aux chirurgiens de bataillon à remplir cette tâche précieuse, et à indiquer à toute heure au soldat, par des exemples sensibles, les choses qui nuisent et celles qui sont utiles.

Quand le soldat couche par terre, on doit lui suggérer d'éviter de se coucher sur le dos, comme j'ai vu que cela est très-commun parmi cette classe d'hommes. Je ne doute pas que la compression, jointe à l'action du froid et de l'humide appliqués sur les parties supérieures du tronc, ne détermine l'augmentation d'action dans les artères, et, par l'opposition formée au cours du sang veineux, un afflux



plus considérable d'humeurs dans les poulmons, d'où naissent les maladies de ce vis-cère.

Le jeune soldat qui commence sa carrière ne peut qu'être incommodé, dans les premiers jours de marche, de la charge de son sac et de ses armes, à laquelle il n'est pas accoutumé. Mais comme il ne peut l'éviter, on doit lui indiquer l'arrangement le plus favorable pour le port de son sac, car cela n'est pas indifférent; et il est tel poids qu'on porte aisément sans en être incommodé, et tel autre plus léger qui fatigue, parce qu'il n'est pas disposé suivant les parties du corps qui ont le plus de forces, et suivant les lois du levier et de l'équilibre. Un sac doit avoir deux courroies, dont les bouts sont attachés aux quatre coins; par là, il est directement appliqué sur les épaules, sans flotter: au contraire, j'en vois plusieurs dont les bouts de courroie n'aboutissent qu'à un seul point, ce qui fait que le sac n'est pas fixe sur le dos, et que ses mouvemens de bascule frappant continuellement sur deux points de derrière le dos, doivent favoriser insensiblement des congestions dans la poitrine. En second lieu, les courroies doivent être aussi courtes qu'il se peut. Par ce moyen, les épaules portent seules la charge, et l'on sait que les épaules sont la partie qui a le plus

de force; au contraire, on est beaucoup plus vite fatigué quand les courroies sont longues. Ce devrait être encore aux chirurgiens de bataillon à surveiller ces choses qui ne leur sont pas étrangères, puisqu'elles regardent la physique dont ils doivent être instruits.

Il ne serait pas non plus très-dispendieux aux parens dont les enfans partent pour l'armée, de leur donner deux corsets de flanelle qu'ils porteraient sur la peau. A la place de ces corsets, le gouvernement pourrait donner à chaque soldat une peau de mouton ou de tel autre animal, pour mettre sur les reins par dessous l'habit, toutes les fois qu'il faut coucher par terre. Je suis persuadé qu'on prévient, par cette petite dépense, plusieurs maladies de poitrine et douleurs de rhumatisme, qui sont les maladies les plus fréquentes et les plus meurtrières parmi les jeunes soldats.

Enfin, plusieurs maladies du soldat ne deviennent graves que parce qu'elles sont négligées dans le principe. Il faudrait qu'il y eût plusieurs jours fixés dans le mois, auxquels les chirurgiens fussent astreints à passer en revue les soldats de leur bataillon, pour voir ceux qui ont besoin de quelque secours, et administrer même les premiers remèdes à ceux que l'on envoie à l'hôpital; au lieu que l'hô-



pital étant souvent très-éloigné, la maladie s'aggrave en route, tandis qu'une saignée, lorsqu'elle est indiquée, aurait amorti les premiers symptômes.

Je prends la saignée pour exemple, parce que tous les grands médecins qui ont écrit sur les maladies des armées nous avertissent qu'on ne doit pas en être avare quand le cas l'exige, parce que la pratique nous convainc que la diathèse inflammatoire domine le plus souvent dans ces maladies, et parce que je crains fort que la timidité ou les préjugés des jeunes praticiens ne leur fasse négliger cet avis de nos maîtres, au préjudice des malades, ainsi qu'il m'est arrivé il y a six ans, à l'hôpital d'Entrevaux, dans une dysenterie devenue épidémique. Quelques considérations m'avaient détourné d'employer la saignée, et les malades mouraient. L'ouverture des cadavres m'ayant fait voir l'inflammation et la gangrène dans les viscères du bas-ventre, j'eus recours hardiment à ce moyen, et cette pratique fut suivie des plus heureux succès.

---

## SEPTIÈME MÉMOIRE.

*Histoire de la fièvre épidémique de Nice pendant l'hiver de l'an 8, (ou de 1799 à 1800.)*

NICE et son territoire sont affligés, depuis le mois de vendémiaire, d'une maladie terrible, qui a déjà moissonné plus du tiers des habitans de cette contrée. Ce fléau ne s'est même pas borné à l'endroit où il a commencé de se manifester; il s'est encore répandu dans la Rivière de Gènes, et dans les villes de Fréjus, Aix, Marseille, où il a atteint les personnes qui étaient disposées à recevoir son influence, d'une manière isolée cependant, par rapport à la plus grande dissémination des corps qui en portaient le germe, et parce que, peut-être, déjà son activité avait été diminuée en route par la ventilation. Plus malheureuse fut la ville de Grenoble, qui, ayant réuni un plus grand nombre de corps contagiés, éprouva la maladie d'une manière assez étendue, moins grave cependant qu'à Nice, quoiqu'avec plusieurs caractères semblables, ainsi que nous l'apprenons du



mémoire du C. Troussel, médecin et professeur à Grenoble.

Malheureusement la constitution de l'air qui a régné depuis le premier vendémiaire jusqu'en nivôse, doit avoir favorisé beaucoup la disposition aux maladies fébriles, puisqu'on a presque toujours eu les vents d'est, sud et sud-est; ce qui rendait l'atmosphère chaude et humide, et ce qui portait un sentiment de langueur dans toutes les fonctions: or, dans ces temps où les humeurs du corps sont en expansion par un excès de calorique dont elles ne peuvent se dégager, parce que ce principe est déjà en excès dans l'atmosphère, et parce que son état hygrométrique est peu favorable à la transpiration, il semble effectivement, suivant l'idée d'un moderne, que l'énergie du principe vital est plus faible, et que les fluides gazeux-animaux acquièrent plus de tendance à suivre les lois de leurs affinités ordinaires, d'où dépend la tendance à la putridité ou à la malignité des maladies.

A dire vrai, depuis les derniers jours de frimaire, le vent du nord commença à souffler, et les premiers froids s'annoncèrent: vers le 25 de ce mois, le mercure descendit, pendant trois à quatre jours, à 6 degrés sous la glace, et même en quelques endroits, comme à Aix, à 7 degrés  $\frac{1}{2}$ : cependant les rigueurs

de la maladie ne diminuèrent pas ; mais déjà alors il y avait un principe de contagion trop universellement répandu ; et l'on sait que le froid ne diminue l'activité ni de la peste, ni de la petite vérole, ni de telle autre maladie épidémique ; qu'au contraire, les miasmes contagieux conservent leur nature et leur manière d'agir dans toutes les saisons : seulement les maladies prennent un caractère assez analogue à l'état de température de l'air, et c'est aussi ce qui est arrivé dans notre maladie actuelle.

Je n'ai pas vu la maladie à Nice même, les circonstances ne m'ayant pas encore permis cette année d'y aller recommencer mes cours ; mais, les hôpitaux de Nice ayant été évacués successivement sur Marseille et Aix, et ayant été requis d'aller exercer mes fonctions dans l'hôpital militaire établi dans cette dernière ville, ce que j'ai fait depuis le 25 brumaire jusqu'au 10 pluviôse, où un médecin d'armée m'a relevé, j'ai été à même de faire de nombreuses observations relatives à cette fièvre épidémique, auxquelles je joins le résultat de la correspondance d'un officier de santé de Nice \*, digne de mon estime et de ma confiance, et les observations de mon beau-père,

---

\* Le C. *Bernardin Clericy*.



à Marseille, parmi un grand nombre de malades affectés de cette maladie. En considérant en outre que l'histoire de la fièvre de Grenoble, publiée par le C. Troussel, se trouve très-ressemblante dans les points principaux avec ce que j'ai vu à Aix, ce qu'on m'a écrit de Nice, et ce que mon beau-père a observé, il en résulte que cette fièvre se trouvant parfaitement la même partout, la relation présente de cette épidémie sera toujours utile, quoiqu'elle ne vienne pas directement de Nice, surtout quant à la recherche des causes qui l'ont produite, et des moyens qu'on doit mettre en usage pour s'en garantir ou la prévenir une autre fois.

## ARTICLE PREMIER.

*Description sommaire et générale de la maladie.*

Dès les premiers temps de l'épidémie, cette fièvre a été accompagnée de tous les caractères connus de malignité. Elle s'annonçait par des maux de tête, des envies de vomir, un pouls petit, précipité et concentré; la plupart des malades avaient des frissons le long du dos et entre les épaules, suivis de bouffées de chaleur auxquelles succédaient de nouveaux frissons. Au septième jour, la langue

devenait sèche, ensuite noire; au neuvième ou environ, il se présentait une expulsion pourprée, pétéchiale, miliaire, punctulaire ou de telle autre nature, suivant la constitution des sujets; la tête se prenait, plusieurs même déliraient beaucoup plus vite: entre le 8.<sup>e</sup> et le 12.<sup>e</sup> jour, il survenait à plusieurs des hémorrhagies du nez très-abondantes; le tremblement, la faiblesse extrême, des sueurs, le *subsultus tendinum*, suivaient de près le délire, et les malades mouraient le treizième, dix-septième, vingt-troisième, et même le vingt-huitième jour de la maladie.

Telle fut, en général, la marche de cette maladie, jusqu'environ le 25 brumaire; jusqu'alors, on ne perdait pas le quart de ceux qui en étaient atteints. Depuis le 25 brumaire jusqu'au 10 ou 12 frimaire, il parut que l'épidémie s'était apaisée; mais à cette dernière époque, elle recommença avec plus de fureur, et devint beaucoup plus forte. Jusqu'alors, elle s'était bornée à la ville de Nice seulement; depuis, elle se répandit dans les cantons du département. L'*Escarena*, *Sospello*, *Broglia*, qui étaient encombrés par la troupe, s'en trouvaient infectés; à *Broglia* surtout, m'écrivait-on le 27 frimaire, la moitié des habitans était au lit.

Seulement le temps s'étant rafraîchi, les



préludes de la maladie prirent un caractère différent, et s'approchèrent du type inflammatoire, ce qui était au moins beaucoup plus consolant pour le malade que le début de malignité qui avait précédé. La fièvre se déclarait alors par une fièvre catarrhale, quelquefois très-légère au premier abord, avec un mal de gorge, léger dans quelques-uns, insupportable dans d'autres, ou avec l'apparence de pleuresie, péripneumonie, toux, ou douleurs dans les articulations, etc.; mais au cinquième ou septième jour, ce type dépendant de la saison, cédaient bientôt au caractère dominant de l'épidémie: la langue devenait sèche comme de la morue, noire, jaune, et suivait tous les autres symptômes décrits précédemment.

Ainsi, on avait désiré avidement que les vents froids succédassent aux vents chauds: un sentiment intime faisait pressentir que le froid terminerait la maladie; cette espérance fut déçue, car la mortalité alla en augmentant; seulement on observa que durant les vents *est* et *sud*, les malades étaient très-faibles et périssaient quelquefois en quatre jours, au lieu que durant les vents de *nord*, *nord-est* et *nord-ouest*, la maladie parcourait jusqu'au treizième, quatorzième jour et plus.

Il y a eu de remarquable dans le choix que la maladie a fait de ses victimes, que ce sont

particulièrement les pères de famille de vingt-cinq à quarante-cinq ans qui y ont succombé ; que les filles, les femmes et les jeunes gens qui n'avaient pas encore atteint l'âge de vingt ans, en ont été fort peu atteints, et guérissaient généralement. D'environ trois cents personnes qui ont déjà été enlevées, m'écrivait-on de Nice le premier frimaire, on ne compte que cinq ou six femmes. \* Le C. *Trousset* nous apprend qu'on a eu les mêmes résultats à Grenoble. « Ce sont particulièrement « les hommes à poitrine large, dit-il, qui ont « été plus exposés que les autres. » \*\* En outre, à Nice, les pauvres se sont plus aisément tirés d'affaire que les personnes aisées : phénomène dont la théorie que nous proposerons bientôt donnera facilement la solution.

## A R T. II.

### *Symptômes principaux, constans et caractéristiques.*

J'ai décrit le sommaire de la maladie ; mais il faut convenir qu'elle a singulièrement varié, suivant les constitutions individuelles. De

---

\* J'apprends pourtant, ce 25 pluviôse, qu'il est mort plusieurs femmes, mais en nombre sans comparaison plus petit que d'hommes.

\*\* Hist. de la fièvre de Grenoble, pag. 7.



tant de symptômes, les uns n'étant que purement accidentels, ne sauraient guider le praticien pour reconnaître avec quel mal il a à combattre : je me suis donc attaché à rechercher quels étaient les symptômes constans sur lesquels on pouvait fonder un diagnostic, et je ne me suis pas fié à moi seul en cela.

Le pourpre, les pétéchies, les miliaires, se sont manifestées dans un très-grand nombre d'individus ; mais elles n'ont pas fourni un caractère principal, puisque plus d'un, soit parmi ceux qui sont morts, soit parmi ceux qui sont guéris, n'en ont pas été atteints.

Les vers ont été fort communs dans cette maladie : on en rendait dès les premiers temps, de morts et de vivans, de pâles et de rouges, soit par les selles, soit par le vomissement ; mais quelques-uns de mes malades n'en ont pas rendu.

La plupart des malades suaient dès les premiers jours, et ces sueurs étaient symptomatiques ; cependant elles n'ont pas été générales.

Quelques malades ont été affectés dès le commencement de rétention d'urine : en général, les intestins étaient paresseux.

Mais ce qui a été le caractère principal de l'épidémie, ce qui a été constant dès son principe, c'est la douleur de tête et le délire plus ou moins obscur, les vertiges, les défaillances,

même dès les premiers jours qu'on tombait malade : dans quelques-uns même l'affaïssement, le coma, la léthargie s'annoncèrent dès les commencemens.

Les frissons dans le dos, entre les épaules, entre cuir et chair, ont aussi été constans.

Depuis la seconde période de la maladie, la toux et l'esquinancie plus ou moins légères se sont aussi montrées constamment.

Pareillement les plaies des vésicatoires étaient assez constamment blafardes, et quelquefois gangreneuses.

J'ai observé dans plusieurs de mes malades un caractère marqué de rémittence, dans les deux à trois premiers jours de la fièvre, mais elle devenait très-rapidement subintrante\*.

---

\* Au moment où ce mémoire est à l'impression, je reçois une lettre consultative de *Guillestre*, département des Hautes-Alpes, en date du 16 ventôse, par laquelle j'apprends que la même maladie fait les plus grands ravages dans les hauteurs des départemens des Hautes et Basses-Alpes. « Cette maladie, « m'écrit-on, se manifeste, 1.° par un grand mal « de tête, des jambes, cuisses et reins; 2.° beaucoup « de fièvre; 3.° après deux ou trois jours, le malade « se trouve couvert de pourpre, qui disparaît quel- « quefois pour retourner paraître un ou deux jours « après; 4.° le sixième ou le septième jour, le ma- « lade tombe dans la léthargie et le délire; 5.° il y « a eu des malades qui ont perdu beaucoup de sang



## ART. III.

*Crises.*

Ni le pourpre, ni les pétéchies, ni les miliaires, n'ont certainement pas été critiques. Vaine a été la précaution de ceux qui faisaient leurs efforts pour ne pas les laisser rentrer, car les malades mouraient avec ces exanthèmes qui avaient conservé leur forme, leur étendue et leur couleur, sans devenir livides.

Les sueurs qui ont paru dès les premiers jours n'ont été que symptomatiques, et à pure perte pour le malade; mais quand elles paraissaient après le huitième jour, elles étaient

“ par le nez ou par la bouche, et ce sont, pour ainsi  
 “ dire, les seuls qui se soient rétablis, en ne faisant  
 “ usage que d'eau; 6.° il y a des malades qui ont  
 “ rendu une grande quantité de vers, tant par le haut  
 “ que par le bas; 7.° il arrive très-souvent que cette  
 “ maladie se porte si fort à la gorge, que rien ne  
 “ peut plus passer; 8.° à Briançon, on a fait l'ou-  
 “ verture de quelques cadavres, et l'on a trouvé seu-  
 “ lement un engorgement dans les entrailles.

“ Les officiers de santé ont traité les malades en  
 “ leur donnant le tartre émétique, et un jour après  
 “ une médecine douce. Ils font prendre des lave-  
 “ mens soir et matin, et font boire de l'eau d'orge  
 “ ou de la limonade; le sixième ou septième jour,

critiques. Plusieurs de mes malades ont guéri ainsi.

Plusieurs ont eu , dès les premiers jours, une hémorrhagie considérable du nez ; mais elle n'était que symptomatique, et ils péris-

---

« quand le délire est formé, ils appliquent des vé-  
 « sicatoires aux jambes, ce qui n'empêche pas que  
 « les malades meurent. Ceux qui ont été visités par  
 « les officiers de santé, sont presque tous morts ;  
 « ceux qui ont échappé prennent du petit lait à leur  
 « convalescence, dont ils se trouvent bien. Ceux qu'on  
 « a saignés sont presque tous morts. De deux chirur-  
 « giens que nous avons, l'un est mort, et l'autre est  
 « dans un état désespéré. Nous sommes à la veille  
 « de n'avoir aucun secours ici. »

Cette description qui a été faite par un homme de beaucoup de sens, mais qui n'est pas de l'art, prouve suffisamment l'identité de la maladie avec celle de Nice, ainsi que la réalité des causes que je lui ai assignées. Nouveaux motifs pour solliciter le gouvernement à tourner des regards paternels vers tant de malheurs. L'auteur de la lettre parle de l'inefficacité de la saignée. Cela ne me fait pas changer d'avis, mais me prouve seulement qu'elle a pu être contre-indiquée dans les cas où on l'a pratiquée, (car ce sont des chirurgiens qui exercent la médecine dans ces montagnes) ; bien loin de là, les hémorrhagies du nez et de la bouche, et les engorgemens des vis-cères, m'indiquent qu'elle peut être placée utilement dans les circonstances mentionnées dans le courant de ce mémoire.



saient. Elle a été critique et heureuse pour quelques-uns, après le dixième jour.

Les diarrhées ont été funestes.

Plusieurs ont eu des dépôts gangreneux, considérables, qui ont terminé heureusement la maladie. Mon beau-père a eu deux malades de ce genre.

Un de mes malades, nommé *Sotirot*, fut gravement attaqué de cette fièvre, et délira longtemps. Le treizième jour, il cracha beaucoup de sang et de pus, des poumons. Plus de fièvre. Le lendemain, je lui trouvai la moitié du corps œdémateux, depuis le front jusqu'à l'apophyse xiphoïde, c'est-à-dire, la moitié de la tête, de la poitrine, et le bras gauche correspondant. Il chantait et riait; il oubliait; il était enfin dans la démence. Je fis appliquer un vésicatoire au bras, pour établir un écoulement; il ne coula rien, mais le sphacèle s'y mit. Il fut envoyé aux blessés, où je l'ai perdu de vue. Il fut le seul de ce genre.

#### A R T. I V. ,

##### *Ouvertures de cadavres.*

On a ouvert quelques cadavres à Nice, dans lesquels, dit-on, on n'a rien trouvé d'extraordinaire. Je ne puis dire de même; j'en ai

fait ouvrir deux à l'hôpital militaire d'Aix, qui m'ont offert quelques résultats. On pourra dire, il est vrai, que ce n'était peut-être pas la même fièvre; mais le fait est qu'ils sont morts d'une fièvre maligne, ayant les mêmes caractères que celle de Nice, d'où ils avaient été évacués tout récemment. Je dirai d'ailleurs, avec le C. Troussel, \* que les malades de l'armée d'Italie ayant été évacués des hôpitaux des avant-postes sur ceux de l'intérieur, pêle-mêle et sans discernement, et un grand nombre étant déjà atteint de la fièvre d'hôpital plus ou moins avancée, il résultait que ceux qui n'étaient atteints que d'une affection légère, contractaient dans la voiture même la maladie épidémique; aussi n'arrivait-il à Aix que des malades de cette fièvre ou de la dysenterie. Or, ces sortes de maladies étant, à peu de choses près, les mêmes dans un lieu comme dans un autre, il y a tout lieu de croire que les ouvertures de cadavres ont donné partout les mêmes résultats.

Le nommé *Boulingue*, volontaire de vingt à vingt-deux ans, évacué des hôpitaux de Nice sur celui d'Aix, atteint de la fièvre en question, y mourut le huitième jour de son arrivée. Deux jours avant sa mort, il fut pris

---

\*\* Hist. de la fièvre de Grenoble, pag. 5.



d'un ictère universel. Les urines étaient extraordinairement teintes. Il parut mieux, à part une grande faiblesse, et un pouls petit et irrégulier. L'ictère devint moins foncé; cependant il expira paisiblement. Son corps ayant été ouvert le 2 pluviôse dernier, je trouvais la vésicule du fiel du volume d'une grosse poire, remplie d'une bile verte et très-fluide. Point de calcul. Le foie, la rate et le pancréas étaient engorgés et très-volumineux. Le foie était adhérent au diaphragme. Les intestins étaient flasques et décolorés; la veine porte, le cœur et les gros vaisseaux étaient pleins d'un sang noir et très-fluide. Le reste, dans l'état naturel.

*Abraham Lacombe*, volontaire de vingt-huit à trente ans, d'une taille élevée, belle physionomie et d'une constitution robuste, vint de Nice à l'hôpital d'Aix le 2 pluviôse, et mourut le 4. Du premier moment que je le vis, il délirait déjà, et il était tout pourpre. Son corps fut ouvert le 5. Les cuisses et les jambes étaient d'un pourpre foncé. Le foie et les poumons étaient notablement engorgés; les poumons étaient adhérens, et le cœur était très-dilaté et rempli d'un sang très-noir, et en partie coagulé. Le reste, dans l'état naturel.

Quelques cadavres sont devenus plombés,

peu d'heures après la mort, avec une grande infection et hémorrhagie de tous côtés; d'autres étaient encore, très-long-temps après, intacts et sans odeur.

## A R T. V.

*Qualification de cette maladie.*

Cette fièvre a été appelée, par les uns, fièvre nerveuse, à cause qu'elle affectait particulièrement les fonctions animales. L'affection catarrhale, par laquelle elle commençait depuis les derniers jours de frimaire, l'a fait nommer, par d'autres, fièvre catarrhale: enfin, comme souvent elle a été accompagnée d'exanthèmes miliaires, divers gens de l'art l'ont nommée fièvre miliaire. Il est possible que la saison ait produit des fièvres catarrhales qui aient été accompagnées de miliaires, et ce indépendamment de l'épidémie; et même le nom ne fait rien à la chose, pourvu que l'esprit de système ne nous écarte pas de la bonne pratique; mais, pour donner à cette fièvre un nom qui convienne aux maux qu'elle a produits, je crois qu'on doit la nommer fièvre maligne, portant rapidement à la tête. C'est la fièvre des camps, des prisons, des hôpitaux de Hongrie, etc. telle qu'elle a été décrite par *Pringle*, *Monro* et autres, et par les



médecins qui les ont précédés. Ce qu'a dit de sa cause le C. *Trousset*, relativement à l'épidémie de Grenoble, et ce que j'en vais dire tout-à-l'heure, sont une preuve sensible de la vérité de cette assertion.

Seulement, il me paraît que dans l'épidémie de Nice il convient, pour plus d'exactitude, de distinguer deux temps; depuis le premier vendémiaire jusques vers le 25 frimaire, dans lequel temps elle ne s'annonçait que par des symptômes de faiblesse et d'anéantissement; et depuis cette dernière époque jusqu'aujourd'hui, où ses préludes tiennent d'abord quelque chose d'inflammatoire, auquel succède l'état de faiblesse accoutumé. Dans le premier temps, cette fièvre est proprement le *typhus* de Cullen (Nos. method.); et dans le second, elle est le *synocus* du même nosologiste. Cette distinction est très-nécessaire dans la pratique.

#### A R T. V I.

##### *De la cause éloignée et prochaine de cette fièvre.*

L'on a d'abord été indécis si l'on n'attribuerait pas un si grand nombre de malades à l'effet d'une atmosphère constamment chaude et humide, et extraordinairement pesante

relativement à nos sensations ; ensuite , on a cru qu'on pouvait en accuser la malpropreté des rues de Nice , l'état stagnant des eaux des fossés et des canaux d'arrosement , les matières fécales humaines dont on se sert pour fumer les terres , le peu de profondeur des fosses des cimetières , les cadavres des animaux abandonnés dans le cours de *Paglian* , enfin une négligence notable dans les services de la voierie : telles sont les causes qu'on a rendues publiques dans diverses affiches des communes circonvoisines , pour calmer sans doute l'inquiétude des citoyens , et les inviter à la propreté.

Mais , si on a pu croire un moment à ces causes , on s'est bientôt aperçu que véritablement elles pouvaient favoriser la disposition à la maladie , mais que ce n'étaient pas elles seules qui la produisaient : on se trouve en effet assez souvent exposé , dans les contrées méridionales , à la constitution de l'air de cette année , sans qu'il en résulte des maladies aussi rapides dans leur course , aussi funestes dans leurs effets , et qui se communiquent avec autant de facilité. Quant à la négligence dans le service de la grande voierie , il est vrai qu'elle est une source d'insalubrité ; mais nous ne sachons pas qu'il en résulte en Europe des maladies contagieuses ;



encore , sous ce point de vue , la ville de Nice aurait dû en être plus exempte que telle autre commune de la ci-devant Provence : l'air de Nice est aussi pur et aussi serein qu'on puisse le desirer ; et quant aux membres de la municipalité , (sur plusieurs desquels , morts victimes de leur zèle dans cette maladie , il est juste que je répande quelques larmes ) je dois dire , pour en avoir été témoin oculaire , qu'il en est peu en France qui entretinssent la propreté et qui exerçassent la grande voierie avec autant d'activité qu'eux , avant le développement de l'épidémie. Si la mal-propreté des rues était une cause de contagion , les villes de la Provence y seraient à tout instant plongées , puisqu'il n'en est aucune qui ne soit tapissée de fumier , et où l'on ne jette les excréments dans les rues : mal-propreté qui n'existe pas à Nice , où ces objets sont ramassés soigneusement dans des barils pour engraisser les terres ; et cette opération se fait en hiver , de sorte qu'en automne , temps auquel la maladie s'est manifestée , ces matières ayant été entièrement décomposées et absorbées , elles n'ont pu contribuer à la produire.

Il est vrai que les fossés de la campagne de Nice sont extrêmement négligés , qu'ils n'ont pas été nettoyés depuis longtemps , et que les eaux y sont stagnantes ; mais cette cause pro-

duit communément les maladies dont j'ai parlé dans les mémoires précédens, qui ne sont pas contagieuses. Certes, on a eu grand tort d'avoir ainsi négligé ces fossés, comme on a tort dans tous les départemens méridionaux, de laisser les grandes routes dans l'état délabré où elles sont, remplies d'ornières et de fange, véritables cloaques, où les eaux séjournent jusqu'à leur entière évaporation; ce qui ne manquera pas de rendre les fièvres intermittentes et rémittentes très-communes dans ces pays, si l'on ne se hâte de les rétablir.

La véritable cause de cette épidémie a été apportée par l'armée. Il n'est aucun genre de privations, soit en nourriture, soit en vêtemens, auquel les soldats de cette armée n'aient été exposés, ainsi que cela est connu de tout le monde. Une nourriture mal-saine et peu abondante, des habits en lambeaux, point de souliers, une chemise collée sur le corps depuis plusieurs mois, une peau couverte de crasse et souvent de gale, tel était l'apanage du soldat l'automne passé : avec cela, il bivouaquait presque toujours sur les hauteurs; et, n'étant pas garanti du froid par des vêtemens, il se couchait par terre avec ses camarades, dans un ordre très-serré, ordre que nous voyons tenir par les pauvres dans les rues où ils passent la nuit, et qui est l'unique ressource



ressource de tous ceux qui n'ont pas d'autre couverture que la chaleur naturelle.

Il résulte de cet entassement d'hommes chargés d'ordures, que leurs habits s'imprègnent réciproquement, et du gaz animal qu'ils répandent de toute la surface du corps, et de celui qui s'exhale par l'expiration. Ce gaz, au milieu duquel vivent impunément ceux qui en ont les habits chargés, et qui y sont accoutumés, est très-nuisible à ceux qui ont d'autres habitudes; et il est, selon moi, le véritable producteur de la fièvre des camps, prisons, hôpitaux, etc.

Aussi, le quartier-général et une partie de l'armée étant venus à Nice, ceux qui eurent le plus à traiter avec la troupe, furent les premières victimes, avant même que ce genre de fièvre se fût fait connaître dans les hôpitaux militaires ou parmi les soldats. Ainsi, les officiers municipaux, les secrétaires des commissaires des guerres et des commandans militaires, en ont été les premiers et presque tous atteints, et en sont morts en grande partie. Cette circonstance fut une de celles qui firent le plus ouvrir les yeux sur la nature du mal, à laquelle se joignit aussi l'infection des villages occupés par la troupe et situés sur les hauteurs, et auxquels on ne pou-

K

vait reprocher aucun des défauts attribués à la nature du sol du chef-lieu.

On s'est fait dans le temps la question : Comment la maladie n'a-t-elle pas commencé dans les stations occupées antérieurement par la troupe, au lieu de commencer par Nice, et de se répandre ensuite dans ces stations ? Mais quand même les faits ne parleraient pas d'eux-mêmes, on pourrait encore répondre qu'il est vraisemblable que ce n'est que par un amas considérable de ce gaz morbifique, qu'il devient plus éminemment dangereux. Or, la ville de Nice, pour être le point central du rendez-vous des diverses divisions, s'est trouvée dans la condition la plus favorable à ce genre d'accumulation gazeuse, au lieu que dans les autres endroits qui ne pouvaient pas contenir un aussi grand nombre d'hommes, ce gaz malfaisant n'a été, pour ainsi dire, que disséminé.

Tout a ensuite contribué à infecter les habitans ; l'emplacement des hôpitaux au milieu de la ville, leur encombrement continuel qui nécessitait souvent de loger, en attendant, les malades chez les particuliers ; le dépôt placé dans l'église Saint-Dominique, gouffre affreux, froid et humide, où les malades étaient entassés les uns sur les autres, par



terre , sur de la paille ; le logement des militaires qui , quoique sains , répandaient une odeur provoquée par le dénuement où on les avait laissés ; enfin , la pénurie de tout , le défaut de tous les moyens , jamais plus nécessaires que dans les temps de calamités , etc. etc. que de sources de contagion , et même de maladies , quand même la contagion n'eût pas existé !

On doit ajouter que la saison et la constitution de l'air de cette année ont dû singulièrement favoriser les causes morbifiques. L'automne et l'hiver sont les saisons les plus meurtrières dans les pays chauds. L'armée d'Italie en avait déjà fait une triste expérience en l'an 3 et 4. En effet , ces saisons sont les moins favorables à l'écoulement de la matière de la transpiration , et elles l'ont été encore moins cette année , à cause de l'excès d'humide dont l'atmosphère est restée constamment surchargée.

Mais , quel qu'ait été l'empire des fièvres d'hôpitaux dans ces années , et quoique plongé au milieu d'elles , j'en aie été atteint à mon tour , je n'avais jamais senti ni reconnu le gaz particulier dont mes sens ont été frappés tant de fois cette année , et dont on n'a pas encore parlé dans les histoires des maladies épidémiques.

K ij

Ce gaz a une odeur forte et ingrate, analogue à celle du gaz carbona-phosphoreux qui brûle, ou à celle de l'arsenic sur les charbons ; il a l'odeur d'ail, mais bien plus désagréable.

Il est très-pesant. A Nice, l'air des rues infectées était puant ; cette puanteur était surtout sensible au rez-de-chaussée et au premier étage ; également au second étage, suivant sa hauteur, mais beaucoup moins : aussi ces étages ont-ils été plus particulièrement dépeuplés par la maladie.

A Aix, ce gaz était très-saillant dans une salle basse et humide de l'hôpital, qui était aussi très-meurtrière. Il me faisait une impression si grande, que je n'ai jamais pu achever en entier la visite dans cette salle.

L'eau de chaux l'absorbe avec avidité, et blanchit aussitôt.

Il prend à la gorge et fait tousser. Outre ces impressions, il m'a causé souvent des défaillances.

Il s'attache particulièrement à toutes les substances poreuses ; les habits des soldats en sont imprégnés ; ceux des infirmiers, de même : parmi ces derniers, ceux qui ne touchaient pas les malades n'en étaient pas moins chargés.

Les cadavres l'exhalent. Une domestique qui avait rendu les derniers devoirs à une per-



sonne chère à ma famille, morte de cette maladie, s'était changée de tout, excepté d'une jupe et d'un corset de dessous : nous servant à souper, elle répandait abondamment cette odeur nauséabonde. Nous lui fîmes quitter ce reste de vêtemens infectés, et elle n'eut plus d'odeur.

L'abattement, le désespoir et la confusion, suites inévitables des calamités publiques, produisirent quelque négligence dans l'observation des lois de salubrité, que les magistrats de Nice avaient si bien fait observer jusqu'alors. On souffrit que les corps passassent des nuits entières dans l'enceinte des temples, sans doute pour donner quelques consolations aux vivans. La multitude des cadavres fit que les fosses n'étaient pas assez profondes ; les rues cessèrent d'être nettoyyées avec soin : on étendit sur la terrasse qui sert de promenade publique, les meubles de lits qui avaient servi aux morts et aux mourans ; ces imprudences, jointes à tant d'autres foyers de contagion, durent singulièrement aggraver la maladie, et multiplier les sources de ce gaz délétère qui se répandit ensuite dans les environs.

Il est encore en question si les miasmes qui causent les maladies épidémiques peuvent être transportés au loin, et communiquer la maladie par le seul contact de l'atmosphère : on peut en douter quand les émanations des ma-

lades n'ont aucune qualité sensible ; mais ici , où un gaz d'une nature particulière se fait reconnaître aux moins connaisseurs , je pense qu'il est prudent de se décider pour l'affirmative. L'estimable historien de la fièvre de Grenoble dit : « La fièvre épidémique dont nous sommes affligés s'est répandue depuis un mois (à raison des grandes agitations de l'atmosphère à cette époque) dans des campagnes environnantes qui n'ont pas été sujettes au passage des troupes. » Je suis également fondé à croire que la personne dont j'ai parlé précédemment , et que ma famille a eu le malheur de perdre , avait contracté sa maladie dans l'atmosphère d'un hôpital. Il ne faudrait cependant pas pousser cette assertion trop loin ; car 1.<sup>o</sup> le gaz dont je parle s'attachant à tout genre de vêtement , et surtout à ceux de laine , et le peuple ne prenant pas assez de précaution à cet égard , on sent que les habits , les matelats et les couvertures sont un moyen de contagion extrêmement commun , et souvent sans qu'on s'en doute. 2.<sup>o</sup> Quoiqu'il soit vrai que ce gaz est disposé par sa pesanteur à rester dans les couches inférieures de l'atmosphère , à s'agglomérer , et à pouvoir être lancé d'un lieu à l'autre par un courant d'air très-rapide , il est certain , d'autre part , qu'il est de ceux qui sont le plus facilement



absorbés et décomposés par les végétaux, par l'eau, et par toutes les substances calcaires simples; ce qui en diminue la masse à chaque instant. 3.<sup>o</sup> A supposer qu'il fût balayé par un vent, si son trajet était long, il se combinerait et se diviserait tellement dans son passage à travers une vaste atmosphère, qu'il cesserait, à une certaine distance, de devenir nuisible; de sorte qu'on peut presque affirmer que ce n'est qu'en séjournant dans son atmosphère, ou en en recevant directement une forte bouffée, qu'on pourrait en être incommodé.

Les physiiciens comprennent assez aux propriétés de ce gaz, qu'il ne doit être autre chose que le gaz acide carbonique hydrogéné, joint au gaz animal.

Je présume qu'il agit en affectant directement les organes de la respiration, en même temps que le principal vital, quel qu'il soit: par cette dernière action, il dispose les élémens des solides et des fluides à reprendre le cours de leurs affinités propres dans les corps inorganiques; et de-là la tendance à la putréfaction. Par la première, indépendamment des retards portés dans la circulation, ce gaz s'oppose à l'exhalation du carbone, et en produit ainsi une accumulation exorbitante dans le corps vivant: de-là sa moindre influence

Cause prochaine  
de cette fièvre.

sur les individus qui contiennent moins de carbone et qui consomment moins d'oxygène, comme les pauvres, les femmes et les enfans, et son action décidée sur les corps robustes, replets et bien nourris, qui contiennent plus de carbone, et qui consomment plus d'oxygène dans chaque respiration.

On a fait la question : Mais comment arrive-t-il que des individus soient porteurs, par leurs habits, d'une contagion dont ils ne paraissent pas eux-mêmes affectés; et comment ce gaz n'a-t-il pas été plus meurtrier pour les soldats? Quelqu'étonnant que soit le fait, il n'en existe pas moins: nous l'avons vu, tous les soldats qui revenaient de l'armée d'Italie répandaient abondamment cette odeur, et ne s'en apercevaient pas; la domestique dont j'ai parlé ne s'en doutait pas non plus, quoiqu'elle en fût surchargée. Les mendians, les prisonniers, les marins, divers malades, ont une odeur infecte pour ceux qui les approchent, sans en avoir eux-mêmes la moindre idée. Quel est le médecin qui ne sait pas l'histoire de ces prisonniers de Londres, citée par *Pringle*, qui infectèrent leurs juges sans le savoir? Tel est le bienfait de l'habitude, que nous pouvons vivre longtemps au milieu des poisons, quand nous nous sommes familiarisés avec eux, tandis qu'un seul instant de leur présence suffit pour donner la



mort à ceux qui n'y sont pas accoutumés.

La disposition, puis ce phénomène, qui n'est pas moins un fait certain, quoiqu'inexplicable, fait beaucoup pour ou contre l'action des venins ; sans cela y aurait-il encore un seul habitant dans les contrées de la peste, dans ces pays où l'on ne prend nulle précaution pour l'éviter ? Sans cela, quel médecin voudrait se livrer au traitement des maladies contagieuses ?

On doit encore observer qu'il est certaines maladies contagieuses qui sont quelquefois plus graves dans ceux qui les reçoivent que dans ceux qui les donnent ; tellement, qu'il semble que le virus acquière de nouvelles forces dans un nouveau corps. Voyez, par exemple, cette femme qui a l'air bien portante, et qui ne prétend avoir que des fleurs blanches ; elle porte une vérole terrible dans le sein de son amant. Ceux qui ont vécu dans le Levant, vous diront que des pestiferés qui se promènent dans les rues, sans se croire malades, communiquent souvent à leurs amis une peste qui les fait périr en peu de jours ; de sorte que je crois très-possible *que des individus nous apportent une maladie, quoiqu'ils n'aient pas eux-mêmes l'air malade ;* ce qui tient sans doute aussi à la différence des habitudes et des constitutions.

Disons, en outre, que ceux qui voyagent isolément avec des habits imprégnés d'un gaz contagieux, ont l'avantage d'être ventilés durant le voyage; ce qui les purifie insensiblement, et les rend moins dangereux à eux-mêmes et aux autres. Il est possible que la véritable peste se communique par le plus petit morceau d'étoffe; mais il est probable que les miasmes des autres maladies épidémiques sont moins actifs, qu'il en faut un très-grand assemblage pour nuire, à moins qu'ils ne tombent sur quelques complexions si malades, que le moindre souffle les renverse.

## A R T. VII.

*Traitement de cette maladie.*

On m'écrivait de Nice, au premier frimaire : « On ne sait point encore les remèdes  
 « qui sont utiles, puisque, parmi ceux du  
 « même âge et tempérament, qui ont su-  
 « bi le même traitement, les uns y ont suc-  
 « combé et les autres ont guéri. Le traite-  
 « ment consiste en une saignée à ceux qui  
 « ont un caractère inflammatoire; l'émétique,  
 « la décoction de tamarins émétisée, les vé-  
 « sicatoires, les sinapismes, et l'usage du  
 « kina, de la contrajerva, de la serpentinaire



« de Virginie, quand le caractère putride et  
« malin a gagné sur l'inflammatoire ; mais,  
« comme je vous ai dit, ces remèdes en ont  
« guéri plusieurs, et ont été inutiles à d'au-  
« tres qui étaient dans les mêmes circons-  
« tances. »

Depuis lors, le traitement a été fort varié, suivant le système de chaque praticien : quelques-uns ont employé les saignées, et souvent avec avantage ; d'autres les ont eues constamment en horreur. Quelques malades, mais légèrement affectés, qui avaient préféré les gens à secrets aux gens de l'art, se sont bien trouvés des sudorifiques internes et externes. Des médecins sectateurs du système de Brown, traitèrent leurs malades par le vin, le kina, les panades, les lavemens, les vésicatoires et les frictions. J'ai vu de ces malades guéris, mais d'autres moururent.

Que résulte-t-il de cette égalité de succès et de non succès par toutes les méthodes, et de cette inégalité d'événemens dans la même méthode ? Que dans cette épidémie, comme dans toutes les autres, il n'y a point de remède bon pour tout le monde, mais qu'on doit varier son traitement suivant la constitution de l'air, le tempérament du malade, et le type de la maladie.

Par exemple, le régime tonique paraissait

plutôt indiqué depuis le commencement de l'épidémie jusqu'au 25 frimaire, à quelques exceptions près; il a même pu être des circonstances, comme il m'est arrivé dans quelques malades, où l'on pouvait étrangler la fièvre dès le commencement, avec de fortes doses de kina dans le vin, parce que la rémittence était très-marquée, sans faire précéder aucuns remèdes généraux. Mais à la seconde époque de la maladie, lorsqu'elle s'annonçait par un caractère inflammatoire, il m'a souvent paru utile de commencer par la saignée, à moins que l'apparence d'inflammation ne tint à un état d'érysipèle malin; ce qui était annoncé par la faiblesse, en même temps que le malade se plaignait du mal de gorge. Il y avait aussi fort souvent une faiblesse qui tenait à la pléthore, et qui était accompagnée des signes qui caractérisent cette espèce: alors pourquoi n'aurait-on pas recouru à la saignée?

Il s'est élevé, dans cette maladie, un préjugé universel contre ce remède. Il semble que l'art le plus sacré comme le plus redoutable, soit aussi une affaire de mode. Pour moi, j'ai pitié et de ceux qui ne savent pas se servir de la saignée quand elle est un remède héroïque, et de ceux qui l'emploient quand, au lieu d'affaiblir encore, il faut administrer



des toniques : la conscience des uns et des autres ne saurait être tranquille sur la mort de leurs malades , qui peut-être eussent été rétablis sans les préjugés de leurs médecins. Je ne crois pas qu'on connaisse encore de maladie qui cède toujours et dans tous les cas exclusivement au même remède , et qui n'en admette jamais d'autres ; tout comme il n'en est aucune qui ait toujours cédé au traitement le mieux entendu. Car , quoique les ressources de l'art soient plus grandes que ne l'imaginent ses dépréciateurs , cependant il n'arrive que trop souvent que les causes morbifiques sont plus puissantes que lui : le public alors juge que tel remède a été nuisible , parce qu'il n'a pas guéri ; il le déprécie , a en horreur ceux qui l'emploient ; il est même favorisé dans son injustice par cette jalousie basse qui déshonore plusieurs médecins , et qui , pour dérouter leurs confrères et s'attirer tout le profit ( ô infamie ! ) , les engage à plier servilement sous les goûts de la multitude , aux dépens de leur conscience , des règles de l'art , et même de la vie des malades , qui sont assez sots que de préférer l'assassin qui les flatte , à l'homme honnête et ferme qui ne connaît que son devoir.

S'il est une maladie qui , par les caractères éminemment putrides qu'elle présente durant

son cours, semblerait exclure absolument la saignée, c'est la peste; cependant le témoignage des meilleurs praticiens qui ont traité cette maladie au Levant et en Europe, nous prouve démonstrativement qu'il est des cas dans cette maladie où la saignée est non-seulement utile, mais encore nécessaire. Il en est de même de notre fièvre; des praticiens ont employé la saignée à Nice avec grand avantage; dans plusieurs cas de cette maladie, qui se sont manifestés à Marseille, le médecin Moullard, mon beau-père, qui joint à un discernement véritablement médical une pratique de soixante-cinq ans, a employé la saignée avec succès. Certes, ce remède aura été souvent inutile, quand le mal était plus fort que la médecine; il aura même été dangereux, quand la faiblesse était réelle; mais à cause de cela, faut-il y renoncer quand les symptômes inflammatoires, unis à la pléthore, menacent d'une congestion dans les viscères principaux? Non certes, les règles de l'art s'y opposent; et, si après les avoir suivies avec toute la prudence possible, le malade meurt, il reste au moins au médecin la certitude que ce n'a été que parce que la violence du mal l'a emporté sur le résultat le mieux établi de l'expérience de tant de siècles.

C'est-là la marche que j'ai tenue dans l'hô-



pital d'Aix. Quand le mal était à son commencement, (ce qui arrivait fort souvent, les malades légers évacués de Nice, prenant la maladie dans la voiture même de ceux qui en étaient déjà atteints depuis plusieurs jours) que le visage était rouge, les yeux étincelans, la tête douloureuse ainsi que les membres, \* la respiration difficile, les urines brûlantes, le pouls plein, je faisais tirer d'abord huit onces de sang du bras : si ces symptômes se calmaient, j'administrais un vomitif le lendemain matin, si l'urgence y était ; au contraire, quand les symptômes inflammatoires ne cédaient pas à la première saignée, j'en faisais pratiquer une seconde au pied. Cette dernière a été suivie presque constamment d'un relâchement général, accompagné de sueur universelle qui procurait le plus grand calme au malade. Le vomitif venait ensuite ; puis je faisais boire, pendant deux à trois jours, de la tisanne de tamarins émétisée, ou, si le malade l'abhorrait, de la limonade, en ajoutant

---

\* La douleur de tête et des membres ne suffit pas pour indiquer la saignée : cette douleur, sans les autres caractères, n'est très-souvent ici qu'un indice de malignité, auquel il faut remédier par le camphre, le quinquina et les vésicatoires.

à celle-ci quelques lavemens , afin de tenir le ventre libre.

J'ai observé que les purgatifs étaient nuisibles dans cette maladie ; au contraire , les vomitifs sont utiles au commencement , soit pour faire couler la bile , soit pour produire relâchement. Quand on les a négligés , il en résulte , vers le milieu ou sur la fin de la maladie , une diarrhée qu'on a bien de la peine à arrêter , et qui tue souvent le malade après qu'il est relevé de son premier mal. Les purgatifs produisent le même effet , et de plus ils augmentent extrêmement la faiblesse. Si le ventre est trop paresseux , il suffit de le solliciter par un lavement.

Tandis que les symptômes inflammatoires subsistaient , le malade était au bouillon et à la tisanne : il prenait en outre deux bols par jour de camphre et de nitre , ce qui entretenait une douce transpiration ; mais dès que ces symptômes avaient fait place aux caractères d'atonie , que le visage tombait , que le corps , les membres et le pouls s'affaissaient , que le cerveau commençait à se troubler , je recourais de suite au régime tonique : la tisanne était d'eau et de vin ; je faisais mettre du vin dans tous les bouillons ; j'ai même très-souvent donné à la place des bouillons , des crèmes



crèmes de riz ou des panades légères mêlées avec du vin. J'administras aussi quatre fois par jour la mixture de kina camphrée, composée d'un gros de quinquina en poudre fine, de six grains de camphre et de quatre onces de vin, ( je n'y ajoutais pas d'eau, car il était assez aqueux ) avec s. q. de gomme arabique ou adragant, pour tenir les poudres en suspension. Quand le malade ne pouvait pas avaler, ces mixtures étaient administrées en lavement.

Je faisais aussi appliquer d'abord les vésicatoires, et je n'attendais pas pour cela que la tête fût tout-à-fait prise. Je les faisais mettre successivement aux jambes, aux cuisses et à la nuque. En s'y prenant ainsi de bonne heure, les vésicatoires produisent un heureux effet, en déterminant dans des parties éloignées un afflux d'humeurs et un point d'irritation qui était prêt à se fixer sur des parties nobles; au lieu qu'en les appliquant quand le mal est fait, comme le pratiquent la plupart des gens de l'art, qui les considèrent comme une dernière ressource, il semble qu'on ne les regarde que comme des amulettes de qui on attend des miracles qui n'arrivant presque jamais, ainsi que cela se conçoit, sont causes de l'épouvante que ce remède cause au public; au

L

lieu qu'il s'y familiariserait, et que ce remède serait plus souvent efficace, s'il était mis en usage avant que la formation des congestions l'ait rendu inutile.

On préviendrait les désagrémens qui en résultent, et la profondeur des plaies que l'ignorance et la cupidité entretiennent souvent, en renonçant à la manière brusque avec laquelle quelques chirurgiens les pansent; et quant aux mortifications auxquelles ces sortes de plaies sont sujettes dans les fièvres putrides et malignes, comme dans celle-ci, on parvient très-souvent à y remédier par l'usage des toniques, employés tant intérieurement qu'extérieurement.

Mais quand le malade n'avait aucun des symptômes inflammatoires indiqués précédemment, ou quand il arrivait de Nice dans un état très-avancé de sa maladie, je me gardais bien de recourir à la saignée et au régime rafraîchissant, quand même il se plaignait du mal de gorge et de la difficulté d'avaler; je ne recourais pas moins aussitôt au régime corroborant; car sa faiblesse, l'état de détresse dans lequel il avait été, sa maigreur, l'absence de toute inflammation dans le gosier, indiquaient assez que le sentiment douloureux qu'il éprouvait à la gorge tenait à un état



d'érysipèle malin. Après donc avoir administré un vomitif, si les circonstances le rendaient indispensable, je passais de suite aux crèmes de riz vineuses ou aux panades légères, à la tisane vineuse, aux mixtures de kina camphré et aux vésicatoires. J'ai même été obligé, dans quelques-uns, d'administrer deux fois par jour la potion cordiale du formulaire des hôpitaux militaires, en en déguisant cependant le nom, qui fait horreur aux soldats; et j'en ai vu guérir deux que j'avais regardés comme désespérés. Dans quatre autres cas, où j'avais observé une rémittence marquée, j'ai donné de suite le quinquina à très-forte dose, et la guérison s'en est suivie sans que j'eusse eu besoin de recourir aux vésicatoires.

Ces moyens, joints aux courants d'air établis régulièrement, m'ont paru suffire. Je ne parle pas de quelques autres petits remèdes que les épiphénomènes accidentels obligent d'administrer, parce qu'ils ne sont pas la base du traitement de cette fièvre.

La mixture de kina camphrée a pareillement été fort avantageuse dans l'hôpital militaire de Marseille, suivant le rapport que m'en a fait le C. *Laurentz*, médecin en chef de cet hôpital. En effet, quand les succès ne suffiraient pas pour la justifier aux yeux de ceux qui, plus

L ij

finis que les autres, veulent encore que les remèdes coïncident avec la cause prochaine, presque toujours en question, il me paraît que cette pratique est propre à combattre directement les effets des causes que nous croyons avoir donné lieu à notre épidémie, ainsi que cela pourrait se prouver, si les bornes d'un mémoire permettaient de se livrer à des discussions purement théoriques.

## A R T. V I I I.

*Règles d'hygiène pour le temps présent et pour l'avenir.*

D'après tout ce qui a été exposé, il paraît constant que la ville de Nice n'eût pas éprouvé l'épidémie actuelle, si les revers de l'armée n'en avaient amené une bonne partie dans son sein; qu'elle ne l'aurait pas éprouvée non plus si les militaires, à leur arrivée, avaient été restaurés par de bons alimens, et qu'après leur avoir fait prendre un bain, on leur eût donné des habits neufs, et jeté au feu leurs vieilles guenilles. Mais, puisque la force des circonstances en a décidé autrement, il a été naturel de chercher, dans un mal inévitable, des moyens d'en être tourmenté le moins possible.



On a donc agité la question s'il ne conviendrait pas de caserner la troupe : c'était le vœu de plusieurs communes qui redoutaient de recevoir l'épidémie ; mais, outre que cette mesure était impossible par le défaut des fonds nécessaires, soit au rétablissement des casernes, soit à leur ameublement, on objecta avec raison que puisqu'on ne pouvait faire changer de vêtemens à la troupe, cette agglomération d'habits puans dans un même lieu, deviendrait encore plus funeste soit aux soldats, soit aux habitans même, au lieu qu'en les laissant logés isolément chez les citoyens, il y avait beaucoup moins de danger. Cet avis fut par conséquent suivi, et les militaires restèrent dans leurs logemens respectifs.

Heureusement, un esprit d'ordre paraissant prendre insensiblement la place de ce système qui détruisait tout et ne produisait rien, il est à espérer que dans ce moment la brave armée d'Italie commencera à être approvisionnée d'habits et de munitions de bouche : aussi, d'après les lettres du 10 ventôse, l'épidémie paraît-elle être devenue moins meurtrière \*.

---

\* Je me suis très-douloureusement trompé. J'apprends par des lettres postérieures que l'épidémie continue ses ravages, et qu'elle a emporté plusieurs

Mais si les habitans des lieux qu'elle a ravagés veulent en être délivrés beaucoup plus vite, ils doivent mettre en usage tous les moyens propres à diminuer, à absorber et à détruire le gaz meurtrier dont j'ai parlé; tels sont les suivans.

Ne se servir aucunement des linges, habits, paillasses, matelas, couvertures, tapisseries, qui ont été à l'usage des malades ou des morts, avant de les avoir lavés et exposés à l'air une quinzaine de jours. L'eau chaude ou froide ne suffisent peut-être pas, et il convient, pour

---

personnes très-estimables. Puis donc que la maladie continue, il conviendrait que les troupes qui doivent passer par Nice pour se rendre à l'armée, n'entrassent pas dans la ville, mais qu'on les fit camper sur les hauteurs, d'autant plus que la saison déjà avancée pour ce pays ne s'oppose aucunement à cette mesure. On devrait aussi alors établir un intervalle entre deux barrières, où l'on apporterait les comestibles nécessaires. En vain dirait-on que tant de précautions ne doivent être prises que pour la peste; je demande s'il y a quelque différence entre ces deux maladies pour celui qui en meurt? Il est d'ailleurs de la plus grande urgence dans ces temps calamiteux de diminuer le nombre d'hommes qui courent dans les rues, de prévenir les foules, et de ne laisser absolument dans les lieux infectés que les personnes strictement utiles, puisque moins il y aura d'alimens à la maladie, plus tôt elle cessera.



plus de précaution, de les faire passer à la lessive.

Les magasins, les caves, les boutiques, les chambres, les plafonds et les escaliers doivent être passés à la chaux, que je considère comme l'absorbant le plus sûr de ce gaz. Des baquets d'eau de chaux renouvelée chaque jour doivent séjourner dans les appartemens des malades, tous les parfums acides ou aromatiques étant ici, à mon avis, parfaitement inutiles. Bien plus, je conseille encore de passer un lait de chaux sur tous les murs de la ville, et d'en laver les rues aussi souvent qu'on le pourra.

Les fenêtres des appartemens doivent rester constamment ouvertes; et l'on doit pratiquer dans les salles des hôpitaux, des ventilateurs et des soupiraux placés sous les lits de distance en distance, opposés directement l'un à l'autre; car le gaz dont je parle étant très-pesant, et se précipitant pour ainsi dire sur le plancher, on ne parviendrait jamais à le chasser par les ouvertures élevées; ce qui rend les ouvertures inférieures dont je parle absolument indispensables.

Jusqu'à ce que la maladie ait entièrement cessé, on doit prohiber les assemblées publiques, soit dans les temples, soit dans les spectacles. Si celui-là est digne de blâme qui épou-

vante mal à propos ses concitoyens, celui-là est leur assassin qui, sous prétexte de les flatter, ne leur déclare pas les dangers où ils se trouvent. Quoiqu'une maladie épidémique d'Europe ne soit pas la peste, le nom ne fait rien pour celui qui en meurt, et l'on a tort de ne pas prendre les mêmes précautions, lesquelles circonscriraient la contagion et épargneraient bien du monde. Du reste, soit les temples, soit les spectacles et autres lieux publics, ne doivent pas moins être blanchis à la chaux dans toutes leurs parties, être ventilés un certain temps, et abreuvés d'eau de chaux. Dans les cimetières, dans les voiries, on doit également répandre force chaux vive, afin de consumer les cadavres; on ne doit en enterrer aucun sans le recouvrir d'une couche suffisante de cette substance caustique.

Que le zèle des magistrats, qui ne doivent jamais être aussi grands que dans le danger, se ranime pour le nettoyage des rues et des canaux d'arrosement, pour la surveillance des boissons et des comestibles; car dans ces temps de calamités qui devraient avertir l'homme de son néant, et le distraire de sa cupidité, on éprouve précisément tout le contraire, par le plus grand nombre de frippons qui spéculent sur la misère publique, et qui vendent des choses gâtées à un très-haut prix.



On demande surtout s'il n'est point de préservatif particulier ? Chacun dans la Provence a eu le sien , dont les apothicaires n'ont pas été fâchés. Il ne faut pas distraire le peuple de cette confiance , pourvu qu'il soit sage d'ailleurs : pour moi , je n'en connais point de plus efficace que la sobriété et une généreuse résignation ; l'expérience nous a fait voir que les pauvres sont ceux qui en ont été le moins atteints ; cela nous prouve qu'il faut éviter l'état de pléthore produit par les mets trop succulens et par les boissons spiritueuses , en particulier l'eau-de-vie , à laquelle on attribue faussement mille vertus , à cause sans doute de ce goût dépravé qu'ont pris pour elle les hommes et les femmes , depuis qu'ils ne sont plus émus par les sensations douces. Avec l'ivresse , on doit également éviter l'excès dans les plaisirs de l'amour , et généralement tout ce qui affaiblit. Il est utile d'être bien couvert pour entretenir la transpiration , et d'aller se promener chaque jour au soleil , soit pour se distraire des tristes réflexions de la retraite , soit pour entretenir un équilibre constant entre toutes les fonctions.

Avec cela , il faut éviter d'aller dans la chambre des malades ; rien n'est plus désagréable pour l'homme qui souffre que ces

assemblées nombreuses dans l'appartement où il est couché; en même-temps qu'il n'y a rien de plus dangereux que ces visites inutiles, soit pour ceux qui les font, soit pour la famille dans laquelle ils vont porter leurs habits impregnés des miasmes ramassés chez le malade.

En outre, les magistrats de Nice doivent faire leurs efforts auprès du gouvernement pour faire établir les hôpitaux militaires hors l'enceinte de la ville. Il est inconcevable que des établissemens pareils se trouvent placés précisément au milieu des habitations, de manière que, tandis que l'atmosphère de ces lieux, chargée des vapeurs des malades et des excréments, pénètre dans les maisons voisines par les croisées, l'intérieur de l'hôpital est privé à son tour de ces courans d'air salulaire, qui sont pour les malades les premiers de tous les remèdes. Telle est, en effet, la position de l'hôpital sédentaire de Nice, et je ne doute pas qu'elle n'ait contribué pour beaucoup à la mortalité, soit des militaires qui y étaient malades, soit à celle des autres citoyens.

Il ne suffit pourtant pas d'avoir échappé à l'épidémie actuelle; il faut encore en prévenir une autre, qui peut se montrer de nouveau pendant tout le temps que durera la guerre,



si, contre notre attente, le soldat se trouvait encore dans les circonstances malheureuses où il a été ces années passées. Nous espérons d'abord de la sagesse du gouvernement actuel que la troupe ne sera plus réduite, pour sa nourriture, jusqu'à partager les alimens des brutes. Mais ils s'est glissé durant la révolution un abus insigne dans la tenue du soldat, que je ne sache pas que l'on ait encore corrigé. On a considéré de tout temps la propreté comme une chose aussi essentielle à la santé du soldat que les alimens; c'est pourquoi il y avait dans les compagnies des sergens et des caporaux d'escouade, chargés de faire toutes les semaines, et même plus souvent, la visite du butin de leurs hommes. Ils ne pouvaient rien vendre de ce qui appartenait à l'équipement déterminé, et ils ne devaient avoir ni trous ni taches à leurs habits. Cela faisait que les choses duraient davantage, que le soldat était couvert, et qu'il avait toujours une chemise pour se changer. Le besoin qu'on a cru avoir de la licence, a fait tomber cette discipline si nécessaire, en désuétude. Tandis que, d'un côté, les fournisseurs donnaient du mauvais drap, les soldats, de l'autre, ne raccommodant jamais leurs habits, ils sont devenus des nids d'insectes et de mal-propreté; au lieu que si on les eût rac-

commodés à fur et mesure, et qu'on les eût tenus constamment propres, ils eussent duré beaucoup plus longtemps. Il en est de même des chemises, ce vêtement si nécessaire à la santé du corps. Le soldat est dans une position qui lui permet peu de penser au lendemain; il a donc besoin qu'on le surveille constamment, sinon il vend la seule chemise qu'il a pour se changer, pour un verre d'eau-de-vie. Combien de fois ne l'ai-je pas vu, et n'en ai-je pas gémi! De cette mal-propreté ont découlé la plupart des maux dont nos troupes ont été affligées: c'eût été, au contraire, une grande économie pour l'état, si l'on eût maintenu les anciens réglemens à ce sujet; et, au milieu même de la pénurie, le soldat eût beaucoup moins souffert. Il y a tout lieu d'espérer qu'on y reviendra, si l'on n'a pas déjà commencé, actuellement qu'on s'occupe de donner des habits neufs et autres genres d'équipement à la troupe.

Je ne cesserai pas non plus d'élever ma voix contre la manie que l'on a d'établir de grands hôpitaux, pour y traiter plusieurs centaines de malades à la fois. Que les traitans y trouvent plus de bénéfice; pour nous, nous n'y voyons que la ruine de l'humanité. Tout médecin doit avoir vu qu'il perd très-peu de



malades dans un hôpital nouvellement établi, et que la mortalité avance en raison de la distance qu'il y a depuis l'établissement. On devrait alors quitter ce lieu, et se transporter dans un autre; mais si on ne le peut pas, on a du moins la ressource de pouvoir facilement renouveler l'air d'un petit hôpital isolé: comment, au contraire, renouveler la masse de l'atmosphère d'une grande enceinte, laquelle occupe, non-seulement les salles, mais encore les cours, les corridors, les offices et tous les appartemens quelconques, sans compter qu'il est plus difficile, malgré le plus grand nombre de servans, de tenir aussi propre un grand local qu'un petit? Aussi tout médecin aura-t-il pareillement observé que, tout étant égal, les malades guérissent mieux dans un petit hôpital que dans un grand. Bien plus sage est la méthode qu'on a, dans certains pays, d'avoir un hôpital pour chaque régiment, aux soins du chirurgien-major; ou si ce plan n'est pas adoptable parmi nous, on doit au moins se borner à n'avoir dans chaque hôpital que le seul nombre de malades qu'un seul médecin peut soigner avec méthode et discernement; sinon, on sera sans cesse exposé aux maladies épidémiques.

Enfin, il n'est pas moins essentiel que l'au-

torité oblige les agens des hôpitaux à faire laver les couvertures et autres ameublemens de lits qui ont servi à certains genres de maladies, avant de les employer pour d'autres malades : cette négligence coupable qu'on est toujours prêt à nier, est un foyer continuel de contagion. On doit aussi laver les capotes et les habits des malades ; au lieu que les premières servent successivement à plusieurs, et que les derniers sont entassés dans le magasin des sacs, où ils acquièrent encore une nouvelle mal-propreté. Est-il surprenant, après cela, si le soldat qui sort de l'hôpital avec son habit mal-propre et sa chemise sale, qui avait subi le même sort, éprouve des rechûtes pires que la première maladie, et porte la contagion partout où il passe ?

Je sais que ces vues et autres sont usées ; mais les larmes que les dernières calamités viennent encore de faire couler, nous prouvent qu'il est toujours temps de répéter les choses utiles, et qu'on ne doit pas se lasser de le faire. Malgré cet amour de l'or, qui paraît avoir pris aujourd'hui la place de toutes les autres passions, et fermé l'accès à la sensibilité, je ne doute pas qu'il n'existe encore quelques ames généreuses qui n'attendent que d'être instruites des malheurs qui arrivent pour em-



ployer tout leur pouvoir à les calmer : tandis que des flatteurs leur peignent d'un côté tout en beau, il faut de l'autre que des écrivains patriotes ne craignent pas de mettre au jour la partie malade ; leurs vœux seront remplis tôt ou tard, car enfin la bienfaisance est un sentiment dans lequel toutes les espèces de gloire aimeront toujours à se reposer.

F I N .



